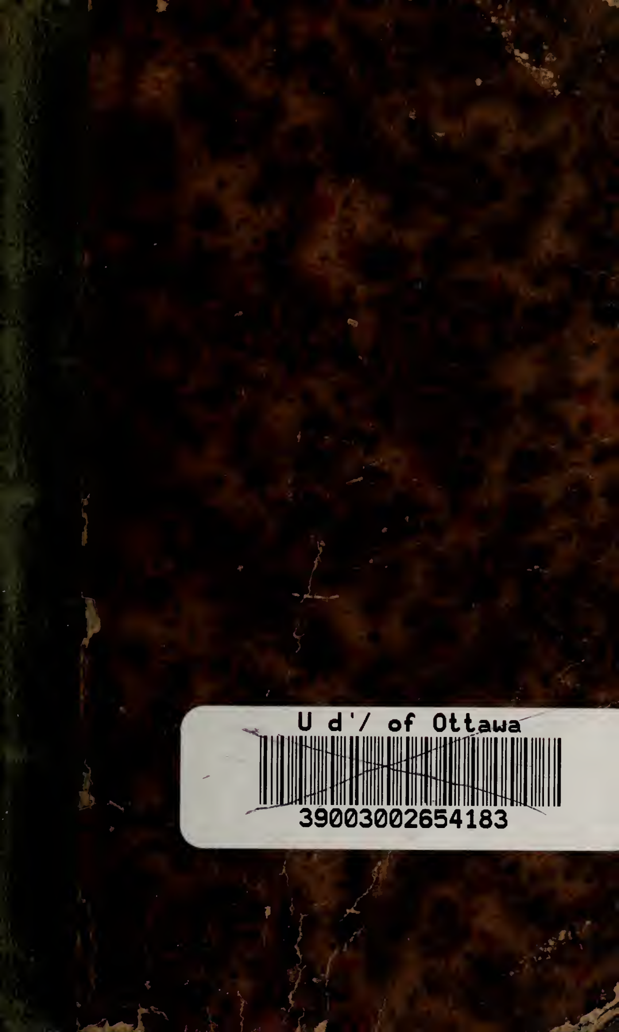




NOUVEAUX

MÉLANGES

HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES.

TOME SECOND.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

NOUVEAUX

MÉLANGES

HISTORIQUES

ET LITTÉRAIRES,

PAR M. VILLEMAIN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME II.



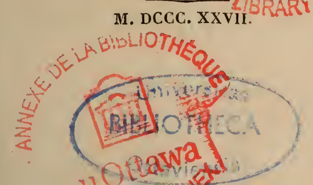
A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE LE DUC DE CHARTRES,

QUAI VOLTAIRE ET AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXVII.



NOUVEAUX

MÉLANGES

LITTÉRAIRES.

DU POLYTHÉISME

DANS

LE PREMIER SIÈCLE DE NOTRE ÈRE *.

L'HISTOIRE du polythéisme serait infinie : le tableau seul de sa longue dé-

* Ce morceau faisait partie d'un grand ouvrage commencé il y á plusieurs années, et qui exigerait encore des études et des recherches que l'auteur ne peut plus faire.

cadence est difficile à retracer. Il faut cependant, pour montrer quelle fut la tâche accomplie par les premiers défenseurs du christianisme, chercher ce qui les précède et ce qui les entoure; il faut parcourir l'état religieux et moral de l'ancien monde, pour juger quelle résistance il opposait, ou quels secours il pouvait offrir à la prédication d'un culte nouveau.

La lutte savante et prolongée du christianisme contre les restes de la superstition païenne, fera ressortir, dans les siècles suivans, les principaux caractères et les altérations diverses du paganisme. Mais cette manière de le connaître et de l'étudier nous tromperait sur l'état véritable où se trouvaient les croyances humaines à la première époque de l'Évangile, avant que la philosophie venant au secours du polythéisme eût essayé de le refaire, pour le défendre. Ce qu'il importe de remarquer d'abord, c'est l'état où le christianisme surprit le monde.

Quand la lumière de cette loi nouvelle se leva sur l'Asie, les Romains, devenus le peuple dominateur, voyaient depuis long-temps s'affaiblir leurs antiques croyances. C'est une circonstance remarquable que l'affaiblissement du paganisme, que l'incrédulité pour les faux dieux, et l'incertitude même sur l'existence d'une nature divine remontent aux plus belles époques de Rome.

Cette révolution fut d'abord lente et presque imperceptible. Les dogmes religieux étaient à Rome sous la garde de l'inquisition politique; on y croyait comme à la patrie; on les observait comme une loi tutélaire de l'état. Le commerce des Grecs vint tout changer; ils arrivèrent avec leurs systèmes de philosophie si libres et si variés; et, dans le temps même où Polybe admirait la superstition des Romains, déjà les poëtes de Rome dans leur verve un peu rude se permettaient d'étranges libertés. Lucile, l'ami

de Scipion et le premier satirique de Rome, se moquait des dieux à peu près autant que des hommes.

Dans un entretien * qu'il supposait entre les habitans de l'Olympe, il les faisait plaisanter eux-mêmes sur ce titre de père, que les hommes leur donnaient à tous indistinctement. Dans Athènes, le philosophe Stilpon avait été banni par sentence de l'Aréopage, pour avoir osé dire que la Minerve du Parthénon n'était pas une divinité, mais l'ouvrage de Phidias; à Rome, Lucile se moquait impunément des Romains prosternés devant ces vains simulacres imaginés par Numa; et il compare leur idiote terreur à celle des petits enfans ** qui prennent pour des

---

* Nemo sit nostrûm quin Pater optimus divûm
Ut Neptunus pater, Liber, Saturnus pater, Mars,
Janus, Quirinus pater, nomen dicatur ad unum.

** Terricolas lamias Fauni, quas Pompiliique
Instituere Numæ, tremit has, hîc omnia ponit,
Ut pueri infantes credunt signa omnia ahena

hommes en vie toutes les statues d'airain qu'ils aperçoivent. Ainsi croulait l'idolâtrie des Romains, à mesure qu'ils sortaient de leur première ignorance.

Lucrèce fut plus savant et plus hardi que le vieux Lucile. Son ouvrage, considéré comme un monument historique, est une grande preuve de la décadence du paganisme chez les Romains. Les idées philosophiques ne tombent dans le domaine du poëte, qu'après avoir longtemps occupé les esprits. Lucrèce écrivait, nous dit-il, pour dégager les âmes des chaînes de la religion *, pour relever les courages abattus par la terreur, pour faire cesser ces offrandes de victimes que les hommes tremblans prodiguent au pied des autels.

Vivere, esse homines ; sic isthæc omnia ficta
Vera putant : credunt signis cor inesse ahenis,
Pergula pictorum : veri nihil ; omnia ficta.

* Relligionum animos nodis exsolvere pergo.

Luc., l. I.

Ce ne sont pas précisément des dieux vengeurs du crime, et soutiens du remords que Lucrèce veut faire disparaître; ce sont ces divinités fantastiques et capricieuses, qui, aux yeux du polythéiste, peuplaient l'univers, comme autant de mauvais génies, avec lesquels on n'était assuré d'aucun repos, et qui se jouaient incessamment du sort et de la vie des hommes. Ce qu'il attaque, c'est, pour ainsi dire, cette sorcellerie mythologique dont l'univers était infatué, alors que la fièvre et la peste avaient leurs temples, et qu'il n'y avait pas de grotte, de forêt, de lac qui ne parût recéler quelque divinité.

Mais Lucrèce ne s'arrêtait point là. Disciple passionné d'Épicure, nourri de de tous les écrits de cette Grèce qui avait épuisé tour à tour la fable et le scepticisme, il ne voit dans l'univers et dans l'homme que la matière. Il détruit toute spiritualité, toute liberté, toute con-

science, sans s'inquiéter s'il rendra l'homme plus raisonnable ou plus méchant.

On peut croire que ces opinions empruntées par le poëte romain à la Grèce oisive et subjuguée prirent un plus dangereux caractère, en venant se mêler aux vices et à la puissance de Rome. Sans doute les passions de quelques hommes s'accommodent tout aussi-bien, pour faire le mal, d'une croyance que d'une impiété. Le sauvage et illettré Marius, ce pâtre d'Arpinum, instruit dans son enfance à quelques superstitions grossières, ne connaissait guère le poëme de Lucrèce, et n'avait pas besoin d'être matérialiste, pour être cruel et sans pitié. Sylla, savant et poli, croyait aux songes, et, dans le péril d'une bataille, adorait une petite divinité dont il portait sur lui l'image; il n'en fut pas moins plus féroce et plus implacable que Marius lui-même.

Il semble cependant que la philosophie d'Épicure, spéculation oisive de la Grèce,

une fois accueillie par l'activité malfaisante des Romains, s'envenima de tous les vices des oppresseurs du monde. Dans les écoles d'Athènes ou de Corinthe, un philosophe épicurien, un cynique, un péripatéticien, discutait ingénieusement sur le vice, sur la vertu, sur l'âme, sur les dieux. Tout cela n'était qu'un jeu de l'esprit grec. Mais, à Rome, ces patriciens si riches, effrénés dans leurs voluptés comme dans leur pouvoir, en trouvant la doctrine d'Épicure parmi les arts de la Grèce qu'ils appelaient à eux comme un plaisir, tirèrent de leurs sciences nouvelles un raffinement de corruption, de luxe et de cruauté. Le scepticisme d'un philosophe grec sur l'existence des dieux, sur la réalité de la justice, fut mis plusieurs fois en pratique par un proconsul de Rome inique et spoliateur, dont l'impiété lucrative pillait les temples de Grèce ou d'Asie.

Cette doctrine était au profit des am-

bitieux qui voulaient opprimer leurs concitoyens ; car elle inspirait la mollesse et l'indifférence, le dégoût des périls publics et des vertus qui maintiennent la liberté d'un peuple. Ces jeunes patriciens efféminés et sanguinaires, ces satellites de Catilina qui vivaient dans la pratique de toutes les infamies et de tous les crimes, et que les historiens nous représentent comme une bande de malfaiteurs autorisés dans Rome, ces impurs héritiers des plus illustres Romains n'avaient pas d'autre doctrine qu'un épicuréisme grossier ; et César qui les protégeait, et qui voyait en eux le séminaire d'une tyrannie future, se servit de ces mêmes opinions, pour défendre dans le sénat romain la conjuration et ses chefs ; il déclara * que tout finissait à la mort, que l'âme et le corps s'anéantissaient à la fois, et qu'il n'y avait au delà du tombeau, ni joie, ni

* Sall., in Catilinâ.

douleur. Caton, défenseur de la liberté et des anciennes mœurs, repoussa l'opinion de César, sans lui opposer aucune tradition religieuse. N'est-il pas visible par ce mémorable exemple que le polythéisme avait dès lors perdu toute autorité sur les esprits éclairés, et que cette incrédulité, qui dans quelques hommes vertueux se bornait au mépris des superstitions populaires, allait dans les autres jusqu'à l'extinction de tout sentiment moral et religieux ?

Le grand orateur qui combattit avec tant de force l'indulgence intéressée de César pour les mauvais citoyens, et qui repoussa cette morale de crime et d'impunité, en invoquant sur les traîtres la vengeance des dieux et des lois, Cicéron s'exprime comme César dans une occasion non moins publique, dans une cause plaidée devant les magistrats du peuple, la défense du jeune Cluentius; il traite de fable et d'ineptie la croyance que l'on

puisse souffrir dans un autre monde ; il voit dans la mort l'anéantissement de toute sensation, et allègue à cet égard l'opinion universelle.

On nous objectera des foules d'autres passages, où Cicéron reconnaît et espère un avenir éternel. Flottant et indécis entre les philosophies diverses, ce beau génie acceptait toutes les idées qu'il pouvait orner de son éloquence ; et sans doute, celui de tous les systèmes qui convient le plus à l'imagination comme à la vertu, avait droit de le séduire. Comment Cicéron n'aurait-il pas aimé la croyance qui lui inspira ce Songe de Scipion, où l'immortalité de l'âme se confond si naturellement avec celle de la gloire ? Mais nous avons voulu seulement indiquer par un exemple que le spiritualisme n'était à ses yeux qu'une belle conjecture, qu'il n'appuyait sur aucune tradition religieuse, et qui de son temps était généralement regardée comme une fable.

Quant à son opinion sur les dieux du paganisme, elle semble également varier selon qu'il parle en orateur, qu'il discute en philosophe, ou qu'il s'épanche avec ses amis dans la libre confiance d'un commerce familier. Orateur, il emploie les pieuses croyances, l'intervention miraculeuse des dieux, l'inviolabilité des autels, la sainteté des rites antiques. Poursuit-il Verrès, son ardente prière fait descendre tous les dieux autour du tribunal, pour accabler un spoliateur sacrilége. Défend-il Fonteius, il invoque sur lui les mains tutélaires d'une sœur qui veille à la durée de l'empire et des feux de Vesta.

Mais dans ses ouvrages philosophiques, Cicéron, libre et ingénieux disciple des Grecs, ne voit plus dans la mythologie vulgaire qu'un tissu de fausses traditions, ou d'allégories mal comprises. Bien que la diversité des opinions qu'il prête à ses interlocuteurs laisse quelquefois une sorte

d'incertitude sur sa propre pensée, il est clair qu'il ne croit pas au polythéisme, et qu'il doute de tout le reste. Ses ouvrages ne sont, à la vérité, que des analyses contradictoires de toutes les opinions déjà répandues dans la Grèce ; mais on ne peut douter que Cicéron, leur donnant le crédit de son nom et la popularité de son éloquence, n'ait puissamment contribué à détruire dans sa patrie l'ancien système religieux, dont ces opinions montraient le ridicule et l'insuffisance. A travers quelques précautions qui semblent des égards pour la croyance reçue de l'état, les *Tusculanes* et la *Nature des dieux* renversent tout l'édifice du paganisme, et le réduisent à des fables ou à des symboles. Le traité de la *Divination*, ouvrage moins spéculatif et moins imité des Grecs, n'est qu'une longue dérision de l'une des parties les plus essentielles du culte public, des auspices, auxquels Cicéron lui-même

présidait, et dont il recommande d'ailleurs l'emploi comme utile à la république. Toutes les espèces d'oracles et de prédictions, toutes les fourberies des prêtres païens, et toutes les sottises de la crédulité humaine, sont attaquées dans le second livre de ce singulier ouvrage avec une hardiesse que Cicéron ne cache plus sous le nom d'un interlocuteur étranger, mais qu'il avoue librement pour son compte. Le cynique Œnomaüs et les six cents auteurs grecs qui, suivant Eusèbe, avaient écrit contre les oracles, n'avaient pu mieux faire que Cicéron dans cet ouvrage. Les paroles par lesquelles il le termine semblent une profession de déisme opposée aux fables du polythéisme et aux vaines terreurs du vulgaire.

« Parlons avec vérité, dit-il; la super-
» stition répandue chez les peuples a op-
» primé presque toutes les âmes et s'est
» emparée de la faiblesse humaine. Nous

» l'avions dit dans l'ouvrage sur la *Na-
» ture des dieux*, et nous l'avons plus
» particulièrement démontré dans ce
» dernier écrit, convaincu comme nous
» le sommes que nous aurions fait une
» chose utile à nos concitoyens et à nous-
» même si nous avions déraciné une telle
» erreur. Cependant (car sur ce point je
» veux que ma pensée soit bien com-
» prise) la chute de la superstition n'est
» pas la ruine de la religion. Il est d'un
» sage de maintenir les observances in-
» stituées par nos aïeux dans les sacrifices
» et les cérémonies; et l'existence d'une
» nature éternelle, la nécessité pour
» l'homme de la reconnaître et de l'ado-
» rer, est attestée par la magnificence du
» monde et l'ordre des choses célestes.
» Ainsi, de même qu'il faut propager la
» religion qui se lie à la connaissance de
» la nature, il faut arracher toutes les
» racines de la superstition.»

On ne peut confondre ce langage avec

celui de Lucrèce, qui prétendait également délivrer les âmes des terreurs imbéciles de la superstition; une cause première, une nature divine remplace ici le mouvement inexplicable des atomes d'Épicure. Était-ce le terme où s'arrêtaient les pensées de Cicéron? son esprit était-il étranger à toute croyance superstitieuse? Consultons ses lettres, monument si vrai de toutes les faiblesses de son âme mobile et passionnée. Apprendrez-vous quelque chose par ce billet familier où Cicéron, annonçant à sa femme qu'il vient d'être malade, ajoute ces paroles assez curieuses? « J'ai été soulagé » si vite, qu'il semble que quelque dieu » m'ait guéri; aussi ne manquez pas d'of» frir, avec le soin pieux et la pureté qui » vous est ordinaire, un sacrifice à ces » dieux, c'est-à-dire à Esculape et à » Apollon. » Mais ce passage est-il sérieux? n'est-ce pas quelque allusion légèrement ironique, comme celle de So-

crate ordonnant d'immoler un coq à Esculape? voilà ce qu'il est difficile de deviner à coup sûr.

Dans le quatrième siècle, un des apologistes du christianisme accusait Cicéron, tantôt de complaisance pour les superstitions de son temps, tantôt de complicité dans ces mêmes erreurs. « O » Cicéron, lui dit-il quelque part, que » n'essayais-tu d'éclairer le peuple? Cette » œuvre était digne d'exercer ton élo- » quence. Tu ne devais pas craindre que » la parole te manquât dans une cause » si juste, toi qui en défendis si souvent » de mauvaises avec tant d'abondance et » de vigueur. Mais, apparemment, tu » redoutes le cachot de Socrate, et tu » n'oses prendre en main la défense de » la vérité. » Ailleurs, l'accusant d'avoir cru lui-même à la vérité des apothéoses, Lactance cite ces paroles que Cicéron avait écrites dans sa douleur, après avoir perdu sa fille : « Si jamais créature hu-

» maine mérita d'être divinisée, sans
» doute c'est Tullie. O toi, la plus ver-
» tueuse et la plus éclairée des femmes,
» accueillie parmi les dieux, je te consa-
» crerai dans la croyance de tous les mor-
» tels. » Mais ce délire d'une imagination vive et tendre, ce paganisme de l'amour paternel, ne prouvent rien, sans doute, sur la croyance de Cicéron aux fables de l'antiquité; tous ses ouvrages philosophiques sont là pour le démentir. Il était de la religion qu'avait annoncée Socrate; il continua cette belle tradition des vérités morales; mais, fidèle observateur des lois de son pays, passionné pour les institutions et les exemples d'une république qu'il voyait disparaître, cherchant sa force dans les souvenirs du temps passé, il eût craint de détruire, et, quelquefois, il défendait un culte qu'il croyait gardien du patriotisme de Rome, parce qu'il en avait été contemporain.

Ainsi, la franchise et les saillies du philosophe étaient réprimées par la prudence de l'homme d'état : précaution vaine et faible quand elle n'est pas sincère. Les ouvrages de Cicéron n'en sont pas moins la preuve du décri profond où était tombé le polythéisme parmi les esprits éclairés. Vainement Cicéron, par une contradiction plus commune qu'on ne croit, reproche à la jeune noblesse de Rome d'abandonner le soin des auspices, de ne plus remplir les fonctions augurales ; elle lisait le traité de la Divination, et les plaisanteries de Cicéron décréditaient ses conseils.

On ne peut douter que cette même époque de froideur et de scepticisme n'ait vu tenter quelque effort pour réformer le culte païen et le rendre plus satisfaisant pour la raison. Je n'en voudrais d'autre preuve que l'ouvrage de Varron sur les antiquités romaines. Il est visible, par les extraits de saint Augustin, que

Varron ne se bornait pas à retrouver d'anciennes traditions locales, et qu'il les ramenait à un point de vue philosophique peu favorable aux superstitions populaires.

L'ouvrage était partagé en quatre livres. Ceux qui touchaient à la religion étaient placés les derniers, par la raison, disait l'auteur, que les états se constituent avant de se donner une religion. Il divisait la théologie, ou connaissance des dieux, en trois espèces différentes, qu'il appelait mythologique, naturelle et civile. « La première, disait-il, renferme » beaucoup de fables contraires à la ma» jesté et à la nature d'êtres immortels ; » par exemple, qu'ils soient nés de la » cuisse ou de la tête d'un dieu, qu'ils » aient commis des vols, des adultères. » La seconde se composait des systèmes de la philosophie sur l'essence des dieux. Enfin, la théologie civile se bornait à la connaissance des dieux reconnus par le

culte public, et aux devoirs des citoyens et des prêtres pour la célébration des sacrifices. « La première de ces théologies *, » disait Varron, est faite pour le théâ- » tre, la seconde pour l'univers, la troi- » sième pour Rome. » Il paraît que Varron, dans cet ouvrage, expliquait déjà, par des allégories, les plus grandes absurdités du polythéisme, et qu'il le réduisait à des observances légales dont la politique devait diriger l'usage.

Tel avait été le génie de Rome au temps même où ses mœurs étaient les plus simples et les plus pures, d'asservir la religion à la politique. Mais l'illusion était alors partagée par les plus grands hommes de la république, et de là se communiquait à la foule des citoyens. A l'époque, au contraire, où le mépris d'une croyance absurde vint plutôt des

* Prima theologia maximè accommodata est ad theatrum; secunda ad mundum; tertia ad Urbem. (*August. de Civit. Dei*, lib. VI.)

vices que des lumières, le polythéisme cessa tout à coup d'être un instrument pour la politique et un frein pour le crime. Catilina, meurtrier d'un proscrit, souilla de ses mains sanglantes la fontaine lustrale d'Apollon; César, méprisant l'anathème que la politique du sénat avait inscrit sur le chemin d'Ariminium, et franchissant, à la tête de ses soldats, cette borne milliaire qui n'était plus protégée par une religieuse croyance, pénétra sans obstacle jusqu'à la ville sacrée, brisa les portes du temple de Saturne, comme il aurait forcé une citadelle ennemie, et enleva le trésor de la république inutilement placé sous la garde du plus ancien des dieux. Phénomène remarquable, et qui prouve qu'il y a quelque chose de salutaire dans un culte quelconque! l'homme devint d'abord plus méchant et plus vicieux en cessant de croire une religion qui semblait permettre tous les vices.

De cette profonde dépravation de mœurs, de cette insouciance pour les anciennes divinités d'un peuple libre, de cette philosophie sceptique et de cette sensualité brutale qui restèrent seules après tant de vertus immolées, sortirent l'esclavage de Rome et le règne d'Octave. Auguste, dans sa jeunesse, avait mêlé quelquefois à la licence de ses mœurs la dérision du culte des dieux. Suétone nous a conservé le souvenir d'un repas de débauche où des femmes romaines et quelques confidens d'Auguste figuraient avec lui sous le nom et sous les attributs des principales divinités de l'Olympe. Antoine, dans ses querelles avec Auguste, lui rappela cette voluptueuse apothéose, et les épigrammes du temps célébrèrent amèrement * les soupers adultères des

* Impia dùm Phœbi Cæsar mendacia ludit,
Dùm nova divorum cœnat adulteria.
(*Suetonius in Augusto.*)

nouvelles divinités, et la parodie sacrilége d'Octave représentant Apollon.

On concevra sans peine, dans un esprit aussi corrompu, mais aussi éclairé que celui d'Octave, ce mépris pour les fables du polythéisme et cette fantaisie licencieuse de multiplier le nombre des dieux par une facile imitation des vices que leur prêtait la fable. Mais on peut croire aussi que l'idée d'une puissance divine agissait peu sur l'âme d'Octave Cœpias, du cruel et ingrat proscripteur de Cicéron; du tyran timide et vicieux qui s'assura l'empire du monde autant par les bassesses habiles de son caractère que par la supériorité de son esprit.

Cependant lorsque, maître de Rome, il dépouilla la robe sanglante des triumvirs et qu'il aspira même au titre de réformateur, le maintien de la religion et la prospérité du culte des dieux furent au nombre de ses premiers soins. Parmi

toutes les dignités républicaines dont il formait le mobilier de sa tyrannie, il n'oublia pas celle de grand pontife; aussitôt après la mort de l'insignifiant Lépide, qui en avait été revêtu, Auguste se saisit de ce titre, afin d'être à la fois chef de la religion et de l'état. Il fit relever les temples abattus ou tombés en ruine dans la fureur des guerres civiles. Il en dédia de nouveaux; il porta même la réforme dans les croyances publiques en faisant brûler un grand nombre de recueils d'oracles pour ne réserver que les livres sibyllins, dans lesquels il fit un choix conforme à sa politique. Il augmenta les colléges des prêtres; il fit de nouveaux avantages aux vestales; il rétablit d'anciennes cérémonies, des processions, des sacrifices annuels dans les carrefours. Il allait assidûment au temple de Jupiter, et il avait, ou il affectait mille superstitions sur les songes et les présages. Enfin il était hypocrite dans la re-

ligion comme dans la politique *. Soupçonné d'inceste avec sa fille, et rival débauché d'Antoine, il recommanda les mœurs, le respect de la foi conjugale, la piété pour les dieux.

Les heureux génies, les grands poëtes que le sort avait placés sous son règne servirent cette pensée du maître qui les protégeait. L'épicurien Horace chanta les dieux, qu'il ne croyait pas, pour plaire à l'indigne protecteur de leurs autels. Ces poésies charmantes, ces adulations ingénieuses qu'il jetait comme un voile sur le souvenir éloigné des crimes d'Octave, associaient souvent la gloire du prince et celle des dieux. Mêlant les illusions d'une poétique reconnaissance à cette facilité de mensonge que donnait le polythéisme, il faisait entrevoir dans Auguste pacificateur quelque divinité bienfaisante, et

* Suetonius in Augusto.

le saluait du nom de Mercure ou d'Apollon, sans crainte de rappeler l'usurpation licencieuse qu'Octave avait faite des attributs de cette dernière divinité.

Auguste voulait, sans doute, ranimer la religion des Romains par la célébration de la fête séculaire, dont l'ingénieux Horace a composé l'hymne sacré. C'était une majestueuse et touchante cérémonie, que la réunion de la plus belle jeunesse de l'empire, élevant vers les dieux ses mains innocentes pour leur demander de laisser enfin reposer Rome dans la conquête du monde, et d'ouvrir un long siècle de paix après la génération qui venait de disparaître, emportant avec elle la liberté romaine et la guerre civile. Mais l'enthousiasme manque aux vers du poëte, et son hymne sacré n'est qu'une flatterie pour Octave.

Comme les prêtres du polythéisme n'écrivaient point, comme ils n'oppo-

saient aucun ouvrage aux différens systèmes de philosophie qui ruinaient le culte public, on est réduit à chercher dans les poëtes la croyance religieuse de l'antiquité. Les poëtes du siècle d'Auguste nous montrent, à cet égard, le changement qui s'était opéré dans les esprits. La mythologie, qui faisait la partie principale et presque historique des chants d'Hésiode et d'Homère, est devenue, dans Virgile, un ornement ingénieux dont l'usage, réglé par le goût, sert à flatter l'imagination, sans inspirer ni respect, ni croyance. Cicéron s'était plaint qu'Homère eût transporté aux dieux les passions humaines; Virgile n'a pas corrigé cette faute dont la poésie ne saurait se passer, mais il a, pour ainsi dire, poli et perfectionné les passions qu'il laissait à ses dieux; il a retranché de leur histoire les inconcevables aventures dont s'amusait la poétique crédulité d'Homère; il a rectifié ces vieux mensonges trans-

mis par la Grèce sur le modèle que lui donnaient les idées plus justes et les mœurs plus élégantes d'une civilisation avancée.

On ne voit dans Virgile ni les querelles, ni les amours du roi des dieux. Son merveilleux est, à la fois, plus vraisemblable et plus chaste. Ses dieux ont de la gravité ; Vulcain même est ennobli dans ses vers. L'art de Virgile, et l'effort qu'il devait faire pour accréditer la mythologie de son poëme, ne se montrent pas moins dans ce souvenir de la grandeur romaine, dans ce nom sacré de Rome et ce culte de sa gloire qu'il associe partout à celui des dieux. Le polythéisme n'est plus qu'une tradition incertaine que l'on corrige à volonté et qui se conforme à l'orgueil national et sert à la dignité de l'empire. L'ouvrage même de Virgile semble renfermer le démenti des fables qu'il raconte, et explique la philosophie où devaient s'élever tous les esprits que

ne séduisaient plus les riantes folies du polythéisme. Je veux parler de cette sublime allégorie du sixième chant, témoignage si remarquable du progrès qu'avait fait la raison poétique depuis Homère. Où le poëte grec n'avait placé qu'une évocation des morts, qui se retrouve dans les superstitions des peuples les plus simples, Virgile déploie tout le dogme religieux des peines, des récompenses et de la régénération des âmes; il explique la nature par une première cause, par une sorte de panthéisme qui rejette bien loin toutes les fables religieuses de l'antiquité, et, en même temps, docile à la politique d'Auguste, il place dans le séjour des peines éternelles celui qui méprise les dieux.

Enfin, le monument le plus complet qui nous reste de la mythologie païenne, les Métamorphoses d'Ovide, semblent le jeu d'une imagination poétique amusant des lecteurs indifférens. Elles n'ont rien

de cet enthousiasme de bonne foi et de cette crédulité contagieuse qui, chez toutes les sociétés naissantes, inspirent l'homme de génie et font passer dans des hymnes sacrés les traditions des ancêtres et les antiques superstitions de la contrée. Parmi des hommes peu cultivés, le poëte qui célèbre les dieux de son pays trouve son enthousiasme dans sa foi. Il est d'abord séduit par ses récits ; la force d'imagination qui l'a rendu poëte le livre plus qu'un autre aux croyances populaires ; il ne cherche pas la religion pour varier ou pour inspirer ses chants, il la mêle involontairement à tout ce qu'il raconte, le merveilleux est historique, et c'est à cause même de la simplicité de leurs compositions que les premiers poëtes de l'antiquité sont remplis de fables et de prodiges divins. Rien n'était plus près d'eux, et ne s'offrait plus naturellement à leur esprit.

Mais lorsque, dans le haut degré de

la politesse romaine, au milieu d'une société savante, Ovide, avec une admirable industrie, mêlant les fables superstitieuses à la fable philosophique de Pythagore, recueillait les histoires confuses des dieux, rassemblait les nombreuses amours de Jupiter et faisait de la terre, non-seulement le modèle, mais le théâtre de tous les vices des dieux, on doit supposer qu'alors les croyances du polythéisme ne servaient plus qu'à flatter les esprits qu'elles ne persuadaient pas. Le poëme d'Ovide est à la fois le plus ingénieux commentaire du paganisme, et le signe le plus marqué de sa décadence. N'est-il pas visible, dès les premiers vers, que le poëte reconnaît un Dieu suprême ou une nature toute-puissante dont il ne parlera plus, et qui va faire place au long enchaînement de traditions vulgaires qui mériteront d'être embellies par sa muse. Ce même Ovide, dans un autre ouvrage, rougit de la morale du poly-

théisme. Il avertit les mères de ne pas conduire leurs filles dans les temples, de peur des mauvais exemples donnés par les dieux. Un siècle auparavant, Térence mettait sur la scène un jeune homme qu'un tableau de Jupiter encourage au plaisir, et qui se sent à la fois animé et justifié par cette vue. De Térence à Ovide, la raison avait fait quelques progrès, et l'emportait sur la superstition.

Ainsi, dans toutes les productions de la littérature, médailles incontestables de l'esprit d'un peuple, on trouve les signes de la décrépitude et de la ruine du polythéisme sous le règne d'Auguste. Le seul écrivain de cette époque qui paraisse conserver un respect grave et patriotique pour les anciennes croyances de l'état, Tite-Live, en rappelant dans son histoire quelques témoignages de l'esprit religieux des anciens généraux, a soin d'avertir, avec un regret amer, que ces exemples datent d'un autre siècle, avant

le triomphe de la philosophie nouvelle qui méprise les dieux *.

La piété de ces premiers Romains, que regrettait Tite-Live, se confondait avec leur amour de la gloire et de la patrie. Leur mort sur le champ de bataille était une offrande aux dieux. Rien surtout n'avait plus profondément imprimé la religion, dans ces âmes simples et belliqueuses, que le continuel usage des augures et des auspices. Ces prédictions de victoire si souvent accomplies remplissaient les Romains d'une orgueilleuse superstition. Les entrailles des victimes, le chant ou le vol des oiseaux, toutes ces minutieuses observances que la guerre entretenait sans cesse, formaient autant de puissantes habitudes pour la foi des soldats. Vainqueurs, ils croyaient à des dieux dont ils se sentaient protégés ; vain-

---

* Ante doctrinam Deos spernentem. T. L., lib. X, ch. 40.

eus, ils attribuaient les revers de leurs armes à des auspices négligés ou mal compris. Le camp était un temple; et plus la vie guerrière occupait alors de place chez les Romains, plus les croyances du polythéisme avaient d'ascendant sur les cœurs dont elles étaient sans cesse ou l'espérance ou l'effroi.

La vie civile des Romains n'était pas moins pleine de cérémonies à la fois politiques et religieuses. La convocation des assemblées, l'élection des magistrats, la forme du vote populaire, tout, dans l'exercice de la liberté publique, était précédé, soutenu, consacré par les auspices; et si souvent l'habileté du sénat abusait de leur influence pour rompre les assemblées et pour déconcerter ou servir des intrigues, cette facilité même atteste la superstitieuse bonne foi du peuple. Mais, par l'élévation d'Auguste et le caractère de son pouvoir, la religion n'eut plus de racines dans le patriotisme et les

droits les plus chers des citoyens. La longue paix de la puissance romaine, interrompit l'usage des auspices militaires, que, d'ailleurs, la jalousie du prince n'aurait pas confié à ses généraux, sans doute de crainte que la religion ne vînt armer l'espérance de quelqu'un d'entre eux, et qu'au milieu d'un sacrifice sous les yeux des légions, un chef ambitieux n'osât lire dans les entrailles d'une victime des prophéties contre l'empereur.

L'autorité des auspices cessa de même dans Rome, lorsque toute élection fut interdite au peuple, et qu'il ne resta plus aucun vestige de ces assemblées qui jadis s'ouvraient dans le Forum, sous la consécration des cérémonies augurales, pour choisir en présence des dieux les magistrats d'un peuple libre. Mais cette nouvelle brèche à la religion de l'état ne date que du règne de Tibère.

Au lieu de ces pratiques religieuses liées à la liberté publique, on eut l'apo-

théose des empereurs. Le culte, comme l'état, fut profané par leur pouvoir. Auguste en donna l'exemple : lui qui ne souffrait pas qu'on le nommât Seigneur, il se laissa nommer Dieu. La flatterie des rois alliés lui érigea partout des autels ; et, dans Athènes, un temple commencé pour Jupiter Olympien fut consacré au génie de César Auguste. Un collége de prêtres fut institué sous le nom d'Augustales. L'idolâtrie devint plus grande encore à la mort du prince. Les Romains, dans la sévérité de leur ancienne discipline, avaient admis le culte des aïeux, à peu près comme il se pratique de temps immémorial parmi les Chinois. Aucun des grands hommes de la république, ni les Scipion, ni les Camille, n'avaient été divinisés publiquement ; mais le fils offrait des sacrifices aux mânes de son père. L'âme de son père était un dieu pour lui. Dans le temps de la vertu romaine, Cornélie cherchant à détourner

son second fils de la route et des périls du premier, lui disait, suivant cet usage du paganisme romain : « Lorsque je serai » morte, tu m'offriras le culte des aïeux, » et tu invoqueras le génie de ta mère ; » tu ne rougiras pas alors d'implorer par » des prières ces divinités que, vivantes » et présentes, tu auras délaissées et tra- » hies *. »

L'empire des Césars envahit aussi cette illusion touchante de la piété domestique. Tibère offrait des sacrifices, immolait des victimes à la divinité d'Auguste. Ces apothéoses servaient à la tyrannie, en aggravant l'accusation de lèse-majesté, et en rendant sacriléges tous ceux qu'on voulait perdre. Cette circonstance seule peut expliquer des faits inconcevables pour nous : comment un sénateur romain était accusé pour avoir vendu l'i-

* Corn. Nep., in fragmentis.

mage du prince, pour avoir profané une bague qui portait cette effigie sacrée. Par une contradiction bizarre, les empereurs étaient à la fois dieux et hommes; on les adorait, et on priait pour eux. Les délateurs accusaient Thraséas de n'avoir pas immolé des victimes pour la santé de Néron, pour la conservation de sa voix céleste.

Domitien se donnait le titre de dieu dans ses décrets et dans ses lettres. Il semble qu'une religion deshonorée par de telles apothéoses dut, chaque jour, s'avilir davantage dans les esprits. Au reste, il est assez difficile de déterminer sous quelle forme ceux qui croyaient alors aux dieux concevaient leur existence. Pour la foule et pour le gouvernement qui, en fait de religion, agit souvent comme la foule, le culte romain n'était, sous quelques rapports, qu'un fétichisme grossier; en voici deux exemples : Ayant éprouvé de grandes pertes

sur mer, Auguste *, dans une cérémonie publique, fit retirer la statue de Neptune, et châtia, pour ainsi dire, le dieu de son infidélité à la fortune de Rome. Quand Germanicus ** mourut, parmi les signes de la douleur publique, l'histoire raconte que dans les villes municipales d'Italie, on brisa, on jeta dans les rues les images des dieux, comme pour se venger sur elles du malheur de la patrie. Ainsi le prince se conduisait à cet égard comme le peuple, et l'un et l'autre comme le sauvage qui brise son idole. Ces exemples, qui datent de la plus grande civilisation romaine, marquent assez combien le polythéisme était incapable de réforme, et devait s'adapter à toutes les folies du pouvoir absolu.

Le sacerdoce ne pouvait opposer aucune résistance; car tous les prêtres dé-

---

* Suetonius, *in Augusto.*
** Suetonius, *in Caio.*

pendaient du souverain pontife, qui était l'empereur. Sous la république, les plus grands citoyens avaient rempli les différentes fonctions sacerdotales; mais sous l'empire, en restant toujours le partage de la noblesse, elles tombèrent cependant aux mains des hommes les plus médiocres : on les donnait à qui ne pouvait mieux faire.

Claude *, dans sa jeunesse, fut jugé si stupide qu'on ne lui accorda d'autre emploi que celui de *flamen*. Les pontifes ne se distinguaient donc que par le luxe de leur table et la richesse de leurs vêtemens aux fêtes des dieux. Un respect plus grand s'attachait aux vestales : elles avaient d'imposans priviléges qui tenaient au souvenir de la république, et d'autres qui étaient ajoutés par l'empire. Un des plus éclatans honneurs rendus à Li-

* Suetonius, *in Claudio*.

vie, fut le droit de siéger au théâtre sur le banc des vestales.

Tacite nomme quelques-unes de ces vierges, en désignant leur sainteté par un terme solennel, qui rentre presque dans les idées du culte chrétien. Leur sacerdoce était seul réel, parce que seul il imposait des devoirs rigoureux. Un des méchans empereurs, Domitien, rappela ces devoirs par des supplices : sous son règne, plusieurs vestales furent punies de mort et enterrées vives. Ce monstre était un païen dévot ; il remplissait avec ardeur ses fonctions de grand pontife ; mais ce culte absurde et féroce était sans influence sur les mœurs. C'est à cette époque en effet qu'il faut reporter les plus grands excès de la corruption romaine, et ces saturnales du pouvoir qui épuisèrent tout ce que la tyrannie peut inventer, et l'espèce humaine souffrir.

Quand on voit passer Tibère, Caligula, Claude, Néron, et, après quelque

intervalle, Domitien, on conçoit comment cette publicité du crime couronné dut profondément avilir les âmes, effacer toutes les empreintes natives de justice et d'humanité, ébranler la conscience du genre humain, et faire douter d'une providence, dont le néant paraissait encore moins inconcevable que la patience.

Tous les écrivains rendent témoignage de cette incrédulité, et la confondent avec l'horrible dépravation de mœurs où tombèrent les Romains sous le règne des premiers Césars. Philon *, qui vivait à l'époque de Caligula, se plaint que le monde était alors peuplé d'athées. Les poëtes, les philosophes, nous retracent les vices les plus infâmes, comme l'occupation familière des hommes de leur temps. Des prodiges de débauche, que le délire d'une imagination criminelle

---

* Philo, *Allegor. legis*, lib. III.

oserait à peine concevoir dans la solitude du vice, étaient les spectacles et les fêtes de Rome. La folie du pouvoir absolu livrait les passions d'une Messaline et d'un Néron à tous leurs caprices; et, par un des plus honteux avilissemens de l'espèce humaine, les rêves bizarres du vice, les monstrueux désirs de la volupté, devenaient des événemens publics, et figurent dans les annales de l'historien. La cruauté se joignait à la débauche, suivant le génie du cœur humain corrompu. On jetait des hommes dans les viviers où s'engraissaient les murènes; on achetait le plaisir de couper la tête d'un homme : le sang coulait dans un festin, comme au Cirque. La mort était toujours de quelque chose dans les plaisirs des Romains.

Le plus grand des maux de la tyrannie, c'est de dépraver ceux qu'elle opprime. Ainsi, tandis que les ombrages de Caprée recélaient la vieillesse souillée

de Tibère, tandis que les jardins de Claude retentissaient des bacchanales de Messaline, tandis que le palais de Néron, agrandi sur les cendres de Rome, enfermait dans son enceinte jusqu'à de nouveaux repaires de prostitution publique, les premiers citoyens, corrompus par le désespoir d'arriver à quelque chose de grand, dégradés par l'esclavage et par la crainte, se livraient aux distractions de la volupté. Quelques-uns y cherchaient une sécurité, en tâchant de s'avilir autant que le maître qu'ils redoutaient : ils affectaient le vice, comme le premier Brutus avait feint la folie. Le plus grand nombre s'y plongeait tout entier, abusant ainsi sans péril des richesses de leurs aïeux et des anciennes dépouilles du monde; et comme l'historien grec nous montre, dans la peste d'Athènes, tous les excès et tous les désordres se multipliant par la vue prochaine de la mort, ainsi, devant la dévorante contagion de

la tyrannie, chacun se hâtait de rassasier de plaisir une vie précaire et menacée.

La corruption du peuple était peut-être encore plus hideuse que celle des grands. Les plus honteuses folies des empereurs étaient destinées à lui plaire; leurs infamies étaient pour lui le contre-poids de leurs crimes. N'ayant eu long-temps d'autre culture morale que la discipline républicaine, il perdait tout en la perdant; et depuis qu'il n'était plus citoyen, il était tombé au-dessous même de l'homme.

S'il faut en croire Juvénal, les idées d'une providence vengeresse ne conservaient plus aucune autorité sur cette multitude. Les argumens de Lucrèce contre les punitions d'une autre vie, les confidences philosophiques de César dans le sénat romain, étaient devenus la science du vulgaire; et les enfans même ne croyaient plus aux fables du Tartare.

Mais comme il y a dans l'ignorance une

crédulité qui change d'objet, et ne se guérit pas, cette multitude, indifférente aux anciens rites de la patrie, était abandonnée à mille sorcelleries bizarres. Ce nombre prodigieux d'esclaves qui formait dans l'Italie une autre classe de peuple, augmentait encore la masse des vices et apportait avec lui une foule de superstitions étrangères. Cette race d'hommes, vivant au milieu de l'abjection et des supplices, était la pire de toutes, parce qu'elle avait les vices de ses maîtres et les siens. Tous ces mélanges de corruptions diverses élevaient sur l'atmosphère romaine autant de vapeurs impures, dont quelques provinces éloignées avaient à peine évité l'atteinte.

A la régularité de l'ancien culte romain succédaient ces religions de débauche, inventées dans la mollesse et l'oisiveté de l'Asie. Dans la vieille mythologie romaine, l'indécence des dieux était, pour ainsi dire, corrigée par la gravité des cérémo-

nies. Quelque chose de sévère se mêlait au culte même de Vénus : le temple élevé dans Rome à cette déesse semblait une expiation plutôt qu'une offrande. Il avait été bâti de l'argent des amendes prononcées * pour crime d'adultère. Presque toutes les pompes du culte romain étaient sérieuses et solennelles ; mais la déesse Isis, ses prêtres et ses adorateurs, ne s'annonçaient qu'au milieu des danses licencieuses, et ne favorisaient que de profanes amours. Ces jeunes filles romaines, élevées jadis sous la loi d'une austère pudeur, allaient, du temps de Tibulle, consulter les prêtres d'Isis sur la fidélité de leurs amans. Des hommes dégradés, de vils eunuques d'Asie, étaient les prê-

* Titi Livii lib. X. Eo anno, Q. Fabius Gurges, consulis filius, aliquot matronas ad populum stupri damnatas pecuniâ mulctavit; ex quo mulctatitio ære Veneris ædem, quæ propè circum est, faciendam curavit.

tres de ces divinités étrangères ; et tandis qu'autrefois le service des dieux de la patrie était confié aux mains des premiers citoyens, des généraux, des magistrats, un bateleur, qui n'était pas Romain, qui n'était pas même homme, était le ministre de ces cultes nouveaux, transplantés à Rome d'Égypte ou d'Asie. Si le peuple se livrait avidement à ces spectacles grotesques, s'il préférait à la majestueuse procession des vestales le sistre et les grelots des prêtresses d'Isis, ou les rapides évolutions, les tournoiemens bizarres des prêtres mutilés de Cybèle, les grands, les riches de Rome s'initiaient, avec plus d'ardeur encore, à des mystères, non de religion, mais de débauches, et variaient leur ennui par les inventions mystiques et voluptueuses de ces charlatans d'Asie.

L'ancienne confarréation du patriciat, cette espèce d'union à la fois religieuse et aristocratique, était si fort négligée, que, du temps de Tibère, on ne put trouver

trois patriciens offrant les conditions nécessaires pour le sacerdoce *. Mais Néron se fit prêtre de la déesse syrienne, et lui offrit publiquement des sacrifices, en long habit de lin, et la tête couronnée d'une mitre orientale. Dans cette espèce de folie que font naître le crime et le pouvoir absolu, il s'entourait de magiciens, leur prodiguait ses trésors, et voulait par leur secours évoquer les mânes **.

En même temps, l'horreur de ces temps désordonnés, les fréquentes révolutions du pouvoir, l'ardente curiosité du peuple pour un avenir qui lui semblait toujours une délivrance, l'ambition des prétendans à l'empire, je ne sais quelle frénésie d'un peuple qui avait tout conquis, tout usé, tout souffert, remplissaient les imaginations de mille rêveries bizarres, et

* Tacit., *Annal.*, lib. IV, cap. XVI.
** Caii Plin. *Hist. Nat.*, lib. XXX.

donnaient un plein pouvoir à la science menteuse des astrologues. Ils remplaçaient, pour ainsi dire, les oracles et les auspices tombés en désuétude ; et la sorcellerie s'était enrichie des pertes du paganisme.

On ne peut lire les écrivains de ce temps, et remarquer leur langage, qui est lui-même un trait historique dans leur récit, sans voir avec étonnement cette reprise de la superstition humaine, après les ouvrages de Cicéron et de Lucrèce. On ne trouve partout dans l'histoire des Césars, que présages, prédictions astrologiques, événemens merveilleux. Tibère avait, comme Louis XI, un astrologue près de lui. Plancine et Pison employaient contre Germanicus les invocations magiques. Galba prétendait à l'empire d'après une prédiction ; d'autres expiaient par la mort le malheur d'avoir été prédits. Vespasien faisait des mira-

cles, et guérissait les aveugles aux portes du temple de Sérapis.

Comme il arrive toujours, et comme on l'a vu dans le moyen âge, cette fausse science de la magie s'appuyait sur des crimes véritables. L'art des empoisonnemens servait à réaliser les prédictions astronomiques. Aucun crime ne fut alors plus commun : il était, comme dit Tacite, un des instrumens du pouvoir impérial ; il infestait les foyers domestiques ; il semait des périls cachés, et d'odieux soupçons parmi les fêtes et l'élégance du luxe romain.

Ce qui restait du culte ancien était encore souillé par la corruption des mœurs publiques ; et la dévotion n'était pas moins impie dans ses vœux qu'absurde dans son objet. Ce n'est pas une rencontre frivole, que l'accord de plusieurs écrivains de cette époque, qui tous dénoncent également les prières impures que l'on faisait dans les temples, les of-

frandes que l'on adressait aux dieux, pour en obtenir des choses honteuses. On croyait les gagner par de l'or, ou les désarmer par quelques vaines pratiques. Ainsi le culte romain, détruit dans ce qu'il avait eu jadis de patriotique, ne gardait plus que ce qu'il avait de corrupteur : religion immorale et mercenaire, impiété malfaisante, crédulité sans culte, qui s'attachait à mille impostures bizarres, étrangères à la patrie, confusion de toutes les religions et de tous les vices dans ce vaste chaos de Rome, dégradation des esprits par l'esclavage, par la bassesse et l'oisiveté : voilà ce qu'était devenu le polythéisme romain.

Que faisait cependant la philosophie pour le bonheur et l'exemple du monde ? quelle vertu salutaire exerçait-elle au milieu de tant de crimes et de maux ? L'un de ses plus éloquens interprètes, Sénèque, était ministre de Néron ; et bien que sa mort doive absoudre sa vie, bien

qu'il ait été victime du tyran dont il fut l'apologiste, on ne peut voir en lui, malgré tout l'éclat de son talent, qu'un esprit faux et une âme faible, combinaison la plus favorable de toutes pour faire, sans remords, des choses honteuses. Lisez Tacite : Sénèque conseilla presque le meurtre d'Agrippine, et certainement il le justifia.

Ce n'est pas que ses ouvrages ne présentent, dans un degré remarquable, ce genre d'élévation qui tient à l'imagination plus qu'à l'âme, et qui trompe souvent les hommes, en leur faisant prendre l'enthousiasme passager de leurs idées pour la force de leur caractère, et en les engageant, sur cette confiance, dans des épreuves auxquelles ils ne suffisent pas. Sénèque professe une morale sévère, excessive même ; mais il y manque une sorte de sérieux et de vérité ; son style éblouit l'esprit, sans échauffer l'âme. La vertu n'est pour lui qu'un texte d'élo-

quence ; il la veut extraordinaire plutôt que bienfaisante : il dispose les devoirs de la vie comme un poëte sans goût ordonne les événemens d'un drame, pour la surprise, et non pour la vraisemblance. Sa morale, quelque rigoureuse qu'il veuille la faire, ne commande point la vertu, parce qu'elle n'exprime pas la conviction.

Cette philosophie n'en respire pas moins un spiritualisme salutaire. Sénèque, comme tous les sages de l'antiquité, désire l'immortalité de l'âme, encore plus qu'il ne l'affirme ; mais il a des idées si hautes de la dignité de l'homme, indépendamment de sa destinée future, il divinise si éloquemment l'âme vertueuse, qu'on est tenté de le placer parmi les sages dont l'enthousiasme moral préparait le monde aux sublimes leçons de l'Évangile.

Quant à l'opinion de Sénèque sur le polythéisme, on jugera si sa raison pou-

vait croire des fables dont il augmentait lui-même le scandale et l'absurdité en concourant à l'apothéose de Claude. Ce sont là de ces traits qui montrent toutes les dispositions morales d'un peuple. Sénèque composa le discours de Néron pour l'inauguration de Claude au rang des dieux, suivant l'usage; et, tandis que le peuple romain éclatait de rire en entendant célébrer la prudence surnaturelle de l'imbécile mari de Messaline, ce même Sénèque, parodiant sa propre éloquence, opposait, dans une satire assez piquante, à la prétendue apothéose de l'empereur, une transfiguration plus vraisemblable, sa métamorphose burlesque en citrouille; et le ridicule qu'il jetait sur ce dieu de création nouvelle, n'était qu'une partie des sarcasmes dont il accablait tous les dieux de l'empire. Jeu d'esprit plus digne d'un rhéteur que d'un sage, et qui caractérise parfaitement ces époques de servilité, où le ta-

lent se joue des paroles, et croit s'excuser en se moquant de lui-même.

Un des traits distinctifs de la philosophie de Sénèque, c'est l'approbation du suicide, c'est l'enthousiasme aveugle pour ce malheureux courage, ou plutôt pour cette maladie de l'âme qui s'accroît dans la corruption et l'inquiétude des vieilles sociétés. Sénèque regarde la mort volontaire comme un acte de vertu ; et jamais sa vive imagination ne trouva de paroles plus passionnées que pour peindre et admirer le trépas de Caton.

On peut voir combien la tyrannie Romaine avait hâté, sous ce rapport, une triste philosophie qu'elle rendait nécessaire. Le héros de la sagesse Platonicienne avait été Socrate, attendant et recevant la mort pour obéir aux lois ; chez les Romains esclaves, la vertu proclama pour son plus grand modèle Brutus, qui se poignardait en la blasphémant. Plus tard, quand la tyrannie, favorisée par la gran-

deur de l'empire, et par l'éloignement ou la barbarie des peuples qui n'étaient pas Romains, eut étendu, comme un vaste filet autour de ses victimes, ce droit de se donner la mort devint le seul lieu d'asile qui fût ouvert dans le monde. Le Romain opprimé, réduit de tant de priviléges glorieux à l'unique possession de lui-même, triomphait d'exercer, par le choix de sa mort, une liberté dernière ; et cet orgueil, toujours mêlé dans la vertu des anciens, trouvait une sorte de gloire à s'affranchir à la fois de l'esclavage et de la vie. La philosophie vint encore étendre ces maximes du désespoir : elle approuva l'homicide sur soi-même pour se dérober au fardeau de l'existence, toutes les fois que les infirmités, la douleur ou l'ennui la rendaient importune.

Dans le mépris de Sénèque pour les fables du polythéisme, et dans la rigueur stoïque de ses principes, on reconnaît

l'influence du sentiment religieux *. L'idée consolante d'un Dieu préside à sa philosophie ; et l'homme ne paraît pas aban-

---

* Il est à remarquer, au reste, que Sénèque exprime, sur les peines d'une autre vie, la même incrédulité méprisante que Cicéron dans sa défense de Cluentius. « Songez bien, dit » Sénèque, dans la Consolation à Marcia, que » les morts n'éprouvent aucune douleur, et » que ces terreurs des enfers sont une fable.... » La mort est le dénoûment et la fin de toutes » les douleurs : nos maux ne vont pas au delà ; » elle nous remet dans le calme où nous repo- » sions avant de naître. » La même opinion se trouve dans les tragédies attribuées à Sénèque ; et Rome entière, la Rome de Claude et de Néron, entendait retentir au théâtre cet axiome d'une philosophie désolante : « Post mor- » tem nihil, ipsaque mors nihil. » On demandera peut-être comment concilier cette doctrine avec tant de passages de Sénèque, où l'âme vertueuse est représentée comme une portion de Dieu, comme un Dieu ; par une contradiction, comme il arrive si souvent.

donné sur la terre. La profession ouverte de l'athéisme ne se trouve, à cette époque de la littérature romaine, que dans les écrits du célèbre historien de la nature. Pline, après avoir expliqué toutes les croyances populaires par les dispositions de crainte et de curiosité naturelles à l'esprit humain, se rit des efforts que la philosophie voudrait faire pour concevoir les attributs et les bornes de la Divinité. Cette tristesse amère et réfléchie, qui semble appartenir plus particulièrement à certains âges de la société, et qui est le premier fruit de l'athéisme, n'a jamais inspiré peut-être une pensée plus désolante que les derniers mots de Pline, au moment où il admet pourtant la supposition de l'existence d'un Dieu. Dans une sorte de dépit contre cet aveu, il se plaît à rappeler toutes les choses que ce Dieu, quel qu'il soit, ne saurait faire : « Il ne pourrait, dit-il, se donner la mort, » faculté qui, dans les maux de la vie,

» est le plus grand bienfait qu'ait reçu » l'homme. » On peut long-temps réfléchir avant de trouver dans la corruption de l'état social, et dans le désespoir de la philosophie, un plus triste argument contre la Divinité, que cette impuissance du suicide regardée comme une imperfection, et cette jalousie du néant attribuée même aux dieux.

Mais, à côté de ce dur athéisme de Pline, Tacite croyait à l'astrologie ; et il rapporte sérieusement les miracles de Vespasien. Tels étaient les Romains les plus éclairés. Le peuple, la foule corrompue par les crimes de ses maîtres et par ses propres bassesses, avait, à la fois, tous les vices de la superstition et tous ceux de l'impiété, s'excitait au crime dans les temples, et se moquait de ses dieux au théâtre *. Diane était fouettée sur la scène ; on y lisait le testament de défunt

* Tertulliani *Apologeticus.*

Jupiter ; on y tournait en dérision trois Hercules faméliques. Ce n'était pas assez d'adorer Auguste après sa mort ; Caligula se fit dieu de son vivant ; et, par une juste offrande, on lui immola des victimes humaines *. Un Romain qui, pendant une maladie de Caligula, s'était dévoué pour la santé du prince, fut pris au mot, avec un sérieux barbare : on le promena dans les rues de Rome, et on termina le sacrifice, en le précipitant du roc Tarpéien.

Dans le reste du monde soumis à la puissance romaine, l'instinct religieux n'était pas moins profané : les tyrans de Rome avaient partout des temples. Cependant il faut avouer que la civilisation romaine avait en diverses contrées rendu le culte public moins barbare. Ainsi, dans les Gaules et la Germanie, les sacrifices humains avaient cessé ; et César,

* Suet., *in Caio*.

qui se vantait d'avoir fait périr deux millions d'hommes sur le champ de bataille, avait du moins interdit aux druides de verser le sang humain. Rome garda la même politique au dehors; Tibère lui-même abolit en Afrique les restes d'un culte * où l'on immolait des hommes, et fit mettre en croix les sacrificateurs. S'il faut en croire un énergique accusateur du polythéisme, Rome conserva jusqu'au second siècle de notre ère l'usage d'immoler chaque année un homme à Jupiter Latialis **. Cependant un sénatus-consulte de l'an 657 de Rome avait défendu tout sacrifice de victimes humaines; et, sous les empereurs, le polythéisme, en devenant plus vil, ne devint pas plus cruel.

Tibère acheva de faire disparaître des Gaules les druides qui, malgré les dé-

* Tertulliani *Apologeticus*, cap. 6.

** Tert. *Apologet.*, cap. 7.

fenses de Rome, sacrifiaient encore des hommes à leur dieu Teutatès, et qui avaient peut-être, aux yeux des Romains, le tort plus grave d'entretenir par leur fanatisme l'humeur belliqueuse des habitans. Le gouvernement de Rome proscrivit ou humanisa tous ces cultes ; et, sous le règne de Vespasien, Pline le naturaliste donnait cet éloge à ses concitoyens :

« On ne peut assez apprécier quelle » reconnaissance on doit aux Romains, » pour avoir fait disparaître ces cultes » monstrueux où, tuer un homme était » une œuvre sainte, et le manger une » chose salutaire *. »

Les armes et la justice de Rome, les habitudes plus molles du Midi, quelque

* Nec satis æstimari potest quantùm Romanis debeatur qui sustulêre monstra in quibus hominem occidi relligiosissimum erat, mandi vero etiam saluberrimum.

(C. Plinii secundi *Nat. hist*, lib. XXX.)

usage du luxe et même des lettres, introduit dans les Gaules, dans quelques portions de la Germanie et de la Grande-Bretagne, adoucissaient la religion féroce des habitans. De toutes parts s'élevaient parmi ces peuplades sauvages, des portiques, des thermes et des temples romains *. On les poliçait à la fois par les arts et par les vices d'un ingénieux polythéisme ; Rome, alors même qu'elle était l'esclave avilie des tyrans, était la législatrice des barbares. On ne sentait pas dans les provinces le contre-coup de ces fureurs qui décimaient le sénat, de ces folies qui s'étalaient dans le cirque et dans l'amphithéâtre. Sous Néron et sous Claude, le génie romain continuait au loin à civiliser l'univers : les rites sanguinaires des druides et des bardes étaient refoulés dans le fond des forêts ;

* Tac., *in Agric.*

les cultes pompeux de l'Italie s'étendaient avec les limites des provinces romaines ; les statues élégantes des dieux de la Grèce remplaçaient les pierres massives, et les grossiers fétiches adorés dans le Nord.

Lyon était une ville toute romaine ; elle avait les mœurs et le savoir des plus belles cités de l'Italie ; des libraires établis dans ses murs y vendaient * les ouvrages des beaux-esprits de Rome. Les provinces septentrionales de la Gaule étaient moins polies ; mais elles subissaient chaque jour davantage les lois, les mœurs et la langue des Romains ; un temple même d'Auguste, élevé sur les bruyères incultes de l'Armorique, était une espèce de progrès dans la civilisation de ces peuples, qui n'avaient adoré longtemps que des pierres teintes de sang.

Les contrées seules de la Germanie qui

* Plinii junioris *Epistolæ*.

résistaient aux armes romaines, conservaient avec leur indépendance et leur vie à demi sauvage, l'âpreté de leurs cultes sanguinaires. Elles ne connaissaient pas de libation plus agréable aux dieux que le sang des captifs romains; et le vengeur de la Germanie, Arminius, avait fait immoler sur les autels les tribuns et les premiers centurions de Varus. En avançant vers le nord, dans ces vastes régions qui sont bornées par l'Océan, et que Tacite a comprises sous le nom de Germanie, on trouvait partout des rites cruels : seulement les dieux de la Grèce, et quelques divinités d'Égypte y étaient mêlés comme le souvenir d'une ancienne migration.

Les Quades * immolaient des hommes à Mercure. Les Suèves ouvraient leurs assemblées publiques par le sacrifice d'une

* Tacit., in *Germaniâ*. Strabon.

victime humaine. Là, Isis recevait un culte ; ici, la Terre était adorée sous les noms qu'elle conserve encore dans les langues actuelles du Nord. Le pouvoir des prêtres était grand chez ces nations incultes et libres ; seuls ils pouvaient frapper et punir des hommes si fiers. Des prophétesses s'élevaient aussi parmi les vierges consacrées ; on les adorait à la fois comme femmes et comme déesses ; et les noms d'Angaria, de Velleda, consacrés par la superstition des Germains, avaient plus d'une fois effrayé la fortune de Rome. Ainsi le polythéisme des peuples esclaves s'adoucissait ; celui des peuples libres restait féroce, et s'animait par d'horribles sacrifices dans les noires forêts, son dernier asile.

Nulle part le polythéisme n'était aussi florissant que dans la Grèce, si l'on compte les statues, les temples, les monumens consacrés à la religion. Dans l'abaissement de la conquête, dans l'inac-

tion qui la suivait, le culte des dieux semblait même devenu le plus grand intérêt politique des Grecs. Les vieilles haines des cités rivales étaient ensevelies sous un commun esclavage ; mais on disputait encore pour la possession d'un temple, ou d'un terrain consacré. Sous Tibère *, Lacédémone plaidait contre Messène dans le sénat romain, pour la propriété du temple de Diane Limnatide. On produisait de part et d'autre des autorités historiques et poétiques, des édits de Philippe et d'Antigone, de Mummius, de Jules César, et du dernier consul d'Achaïe.

Messène gagna sa cause ; ce fut la seule compensation de tous les maux dont l'avait affligée jadis sa terrible ennemie ; et peut-être Messène dut-elle ce succès à quelque désir d'humilier l'ombre de Lacédémone.

* Tacit., *in Annal.*, lib. V.

D'autres villes de la Grèce ionienne faisaient de grands efforts pour conserver à leurs temples le droit d'asile, et le défendaient avec obstination, quelquefois par des émeutes populaires. Le sénat romain, sous Tibère, il est vrai, passa beaucoup de temps à vérifier les titres, et à écouter les traditions fabuleuses sur lesquelles on appuyait ce droit d'asile. Il supprima, ou réduisit quelques-uns de ces priviléges, mais avec réserve, et en ménageant la superstition des peuples, qui n'avaient plus guère d'autres droits sous la puissance romaine.

Il semble que la Grèce ne pouvait pas plus se séparer de l'idolâtrie que des arts. Partout sillonnée de monumens et de fictions, elle était comme le Panthéon de l'univers païen ; on n'y pouvait faire un pas, sans rencontrer quelques chefs-d'œuvre des arts consacrant une tradition religieuse. Mais l'incrédulité s'était depuis long-temps glissée parmi les desservans

du temple ; elle s'était encore accrue par les malheurs de la Grèce. Ce peuple de rhéteurs et de philosophes que produisait la Grèce oisive et subjuguée, était plus hardi que ne l'avait été Socrate.

Sous la conquête romaine, qui remplaçait l'empire macédonien, il ne restait aux villes grecques qu'un régime municipal, au lieu de leurs anciennes institutions. Les Romains s'inquiétaient peu d'une liberté philosophique qui n'ôtait rien à l'obéissance. Il n'y avait plus de tribunes dans la Grèce ; mais les sophistes pouvaient plus librement que jamais, dans leurs écoles, railler le culte des dieux. Les noms de toutes les sectes se conservaient ; mais celle d'Épicure et celle des cyniques étaient les plus puissantes et les plus populaires : elles se moquaient à la fois de l'ancienne religion et de l'ancienne philosophie ; elles appelaient la licence des mœurs au secours de l'irréligion. Lucien fut le Voltaire de cette

école : il finit les disputes par la moquerie de toutes les opinions.

Mais avant que le polythéisme grec fût arrivé à ce point de n'être plus qu'un objet ridicule pour les Grecs eux-mêmes, il s'était successivement affaibli dans les esprits par mille causes diverses. Dès le temps de Cicéron, c'était une vérité convenue que les gens qui étudiaient la philosophie ne croyaient pas à l'existence des dieux *. Ainsi cette incrédulité, qui n'avait d'abord été qu'un paradoxe des épicuriens, était devenue l'opinion de toutes les sectes divisées de principes et de systèmes, mais uniformes dans leur mépris pour le culte populaire.

Athènes subjuguée n'était plus qu'une ville d'études et de plaisirs, où l'on raisonnait incessamment sur toutes les ques-

* Eos qui philosophiæ dant operam non arbitrari Deos esse.

(Cicero, *de Inventione*, lib. I, ch. XXIX.)

tions philosophiques. Avec ses lois, elle avait perdu son ancienne intolérance : on n'entendait plus parler des jugemens de l'Aréopage, ni des sentences des Eumolpides.

Elle n'en semblait pas moins la métropole de l'idolâtrie par la perfection de tant de chefs-d'œuvre consacrés dans son sein au culte des dieux. Le polythéisme y paraissait plus épuré que dans le reste du monde; il n'y contrariait pas autant la morale et la conscience. Pour repousser l'établissement des jeux de gladiateurs dans Athènes, le philosophe Démonax n'eut besoin que d'invoquer cet autel de la Clémence, placé sous les yeux des concitoyens, et célèbre dans leur histoire. L'apôtre même du christianisme trouva dans Athènes un asile pour son culte, auprès de ces autels élevés aux dieux inconnus. Cependant, depuis le commerce plus fréquent de la Grèce avec l'Égypte, et depuis la conquête macédo-

nienne, les invasions du culte étranger s'étaient multipliées dans Athènes. Le théâtre, autrefois, dans sa cynique liberté, surveillait la religion comme tout le reste; et Aristophane avait fait justice de quelque dieu grossier, venu de Thrace, ou de Phrygie; mais, sous le pouvoir de la Macédoine, sous la protection des rois d'Égypte, et plus tard sous le joug de Rome, cette liberté du théâtre avait disparu. Un temple de Sérapis * avait été élevé dans Athènes par complaisance pour les Ptolémées.

D'autres monstres d'Égypte, et enfin les empereurs de Rome, eurent aussi leurs monumens dans la cité de Minerve; mais l'Athénien regardait avec mépris ces apothéoses barbares ou serviles, en les comparant aux chefs-d'œuvre de la vieille idolâtrie consacrée par Phidias; et le

* Pausanias.

philosophe éclectique, qui mêlait à la fois la sublime morale, l'enthousiasme allégorique de l'Académie, et le doute méthodique de l'école d'Aristote, ne voyait dans le polythéisme que des fictions et des symboles.

Cette influence de l'esprit philosophique décréditait dans toute la Grèce les oracles autrefois si célèbres, et dotés de si riches présens. La chute des diverses républiques de la Grèce avait également fait tomber beaucoup de fêtes religieuses qui, jadis, entretenaient la superstition par le patriotisme. Les savans du pays étudiaient encore ces souvenirs dans les anciens auteurs; ils en parlaient dans leurs histoires; les sophistes y faisaient allusion dans leurs discours; mais tout cela n'était plus vivant dans les mœurs publiques. Les mystères d'Éleusis conservaient seuls encore leur auguste solennité; mais, suivant toute apparence, les leçons qu'on y donnait aux initiés étaient

plus contraires que favorables au maintien du polythéisme. Ces cérémonies étaient saintes, puisque, dans son voyage en Grèce, Néron parricide n'osa point en approcher.

Une foule d'autres superstitions touchantes ou gracieuses étaient conservées dans les divers cantons de la Grèce. Plutarque, qui, si l'on peut parler ainsi, fut le dernier des philosophes croyans, comme Lucien fut le plus ingénieux des philosophes incrédules, Plutarque, ramené par son admiration pour les grands hommes de la Grèce vers le culte et les mœurs antiques, nous raconte qu'ayant eu quelques démêlés avec les parens de sa femme, pour en prévenir les suites, il alla sur le mont Hélicon faire un sacrifice à l'Amour. Dans sa vieillesse, il était encore prêtre d'Apollon, et il menait les danses autour de l'autel du dieu. Cela ne l'empêchait pas de raisonner sur le culte d'Isis et d'Osiris avec la liberté

d'un esprit sceptique. Il peignait également sous de vives couleurs les misères et l'abrutissement de la superstition ; mais cette même candeur qu'il a portée dans ses écrits, le laissait païen de bonne foi, et lui faisait adorer paisiblement les anciens dieux de la patrie.

La Grèce, à cette époque, ne doit pas être cherchée seulement dans elle-même. Ses anciennes conquêtes, ses arts, son génie, avaient colonisé une partie de l'Orient. Sa langue était dès long-temps répandue dans l'Asie mineure et l'Égypte ; des écrivains ingénieux, de brillans sophistes commentaient la philosophie grecque dans Antioche et dans Alexandrie. Il semblait donc que, dans cet accroissement de son empire, le polythéisme grec devait subir mille variations de climats et de mœurs. L'esprit enthousiaste et superstitieux des Orientaux se fût mal accommodé du scepticisme de l'académie ; et si Lucien naquit

à Samosate, en Syrie, ce fut dans Athènes qu'il apprit à railler si librement les dieux.

L'Asie mineure offrait partout le mélange des dieux élégans de la Grèce avec les superstitions du pays. Elle était remplie de prêtres errans qui portaient avec eux leurs impures divinités, et étaient astrologues et jongleurs. La licence des mœurs était à la fois excitée par le climat et la religion ; d'antiques traditions conservaient auprès d'Antioche les impurs mystères d'Adonis. Dans Éphèse, le culte de Diane et les merveilles de son temple faisaient vivre une foule d'ouvriers, qui vendaient aux habitans et aux étrangers de petites statues de la déesse en or et en argent. Nulle part la superstition n'était plus lucrative.

Mais le pays où elle semblait se renouveler avec une inépuisable fécondité, c'était l'Égypte. L'ancienne religion du pays, le polythéisme grec, le culte ro-

main, les philosophies orientales, étaient réunis et confondus, comme ces couches de limon que le Nil débordé entasse au loin sur ses rivages. Dans le repos de la conquête romaine, les esprits n'avaient pas d'autre occupation que ces controverses. Alexandrie, ville de commerce, de science et de plaisirs, fréquentée par tous les navigateurs de l'Europe et de l'Asie, avec ses monumens, sa vaste bibliothéque, ses écoles, semblait l'Athènes de l'Orient, plus riche, plus peuplée, plus féconde en vaines disputes que la véritable Athènes, mais n'ayant pas cette sagesse d'imagination et ce goût vrai dans les arts. Alexandrie était plutôt la Babel de l'érudition profane. Là se formait cette philosophie orientale, suspendue entre une métaphysique tout idéale et une théurgie délirante, remontant par quelques traditions antiques à la pureté du culte primordial, à l'unité de l'essence divine, s'égarant par un nouveau

polythéisme dans ces régions peuplées de génies subalternes que la magie mettait en commerce avec les mortels.

Le reste de l'Égypte était encore assujetti à mille superstitions bizarres ou mal comprises, qui faisaient sourire de pitié le paganisme romain. D'antiques symboles * étaient devenus des dieux pour la foule ; de là ces reproches que les poëtes de Rome font aux Égyptiens d'adorer des ognons et des chats ; de là aussi ces guerres civiles qui souvent, dans l'Égypte, armaient une ville contre l'autre, pour venger l'injure prétendue de quelqu'une de ses innombrables divinités. Dans leur abattement sous le joug romain, les Égyptiens n'étaient capables de courage que par superstition. Un Romain qui, par hasard, avait tué un chat consacré, fit éclater une sédition que les

* Creutser, traduction de M. Guigniaut.

violences, les rapines des gouverneurs n'auraient point excitée. Il y avait donc à la fois dans l'Égypte les deux extrêmes de la superstition humaine : le plus grossier fétichisme et la plus subtile mysticité ; et c'est par là que ce pays, se prêtant pour ainsi dire aux besoins de la crédulité humaine dans tous les degrés, fut, pendant plusieurs siècles, l'arsenal d'où sortirent toutes les erreurs et toutes les sectes religieuses.

Parmi les peuples indépendans de Rome, et dont les opinions se transmettaient par l'Égypte et la Syrie dans le monde romain, il faut compter la Perse, les Indes, et peut-être même cette contrée lointaine et mystérieuse, qui n'est désignée nulle part dans les annales romaines, la Chine. On sait que le nom de César, et même de curieux détails sur le gouvernement et la puissance de Rome, se trouvent à cette époque de notre ère dans les annales chinoises. Des commu-

nications plus anciennes encore, semblaient avoir rapproché les traditions de tous les peuples, et fait circuler dans tout l'Orient des dogmes religieux que l'on croirait échappés du christianisme. Ces idées philosophiques qu'avait exprimées Platon, ce λογος, ou cette raison éternelle qu'il avait célébrée, se retrouvent dans les écrits d'un philosophe chinois, qui voyagea dans la Syrie quelques siècles avant notre ère. On y retrouve aussi ce dogme d'une triade divine *, que l'on entrevoit dans Pythagore, dans Platon, et qui se reproduisait, aux premiers siècles de notre ère, dans les ouvrages de philosophie attribués à Hermès, dans les hymnes, dans les poëmes répandus sous

* La raison a produit un, un a produit deux, deux a produit trois, trois a produit toutes choses.

(*Mémoires sur la vie et les ouvrages de Laotseu*, par M. Abel Remusat.)

le nom d'Orphée, et jusque dans les prétendus oracles des dieux ; tant l'esprit humain était alors travaillé par la notion confuse d'un dogme tout à la fois antique et nouveau !

Les Indes reposaient sous le joug de leur ancien sacerdoce, et dans l'immobilité de leurs castes héréditaires. Les communications qu'elles avaient eues de temps immémorial avec l'Europe, et dont les traces, oubliées par l'histoire, se retrouvent si manifestes dans l'ancienne langue de la Grèce et du Latium, avaient été ranimées par la conquête d'Alexandre trois siècles avant notre ère. Traversée par les armes macédoniennes, l'Inde avait ouvert ses trésors à l'avidité de l'Occident ; c'était le Nouveau-Monde de cette époque : on y accourait de la Grèce ; on en racontait mille choses merveilleuses ; on y supposait des prodiges et d'inépuisables richesses. Une navigation s'était établie de l'Égypte jusqu'aux bords du

Gange ; des sages indiens étaient venus dans la Grèce * ; et l'un d'eux, renouvelant le spectacle qu'avait eu l'armée d'Alexandre, s'était brûlé sur un bûcher dans la place publique d'Athènes.

L'Égypte, sous les Romains comme sous les Ptolémées, fut en commerce avec l'Inde. Du temps de Strabon, les marchands grecs et romains faisaient un continuel trafic dans l'Inde par le Nil et le golfe Arabique. Ces hommes sans instruction ne rapportaient de leurs voyages que des récits vagues et mensongers ; mais l'ancienne réputation des sages de l'Inde, l'éloignement mystérieux de ces climats, et ce besoin de superstitions nouvelles alors répandu dans le monde romain, attiraient aussi sur les bords du Gange quelques voyageurs enthousiastes, plus curieux de sciences que de richesses.

* Strabon, liv. XV, ch. Ier.

Ce fut là qu'Apollonius alla rajeunir les traditions de l'école pythagoricienne. Cet homme singulier, témoignage de l'esprit à la fois novateur et superstitieux de son temps; cet homme qui fut un moraliste sévère et un charlatan théurgique, visita les brachmanes, et se vantait d'avoir puisé dans leurs entretiens des leçons de sagesse et des secrets magiques. Il avait trouvé dans l'Inde les rois soumis au sacerdoce; et, de retour dans l'Empire romain, il essaya de dominer les âmes par les illusions d'une espèce d'illuminisme, que soutenaient la pureté des mœurs et l'enthousiasme de la vertu.

Mais la mythologie indienne proprement dite restait ignorée des Grecs et des Romains. Si l'on peut apercevoir quelques traits de ressemblance entre les divinités de ces diverses nations, si l'*Apollon* des Grecs fut dessiné sur le *Crishna* de l'Inde, ces emprunts à demi effacés sont d'une date inconnue, et n'étaient

pas soupçonnés par les Grecs contemporains d'Alexandre. D'une autre part l'Inde ne garda nulle empreinte de la conquête grecque. Les noms de fleuves et de villes imposés par les vainqueurs passèrent avec eux. L'ancien culte, les anciennes mœurs, subsistaient toujours dans l'immuable indolence des habitans. Il paraît cependant qu'au premier siècle de notre ère, ce mouvement d'inquiétude et de curiosité religieuse qui agitait le monde, passa jusqu'à l'inertie contemplative des Indes, et troubla le repos du brachmane. S'il faut en croire l'étude des monumens originaux, l'annonce d'un avénement miraculeux se répandait alors dans l'Inde comme dans la Judée *.

La Perse, nommée barbare par les Grecs, semblait avoir eu dès long-temps un culte plus raisonnable et plus épuré

* *Asiatical researches*, tom. Ier.

que le polythéisme d'Europe. Elle n'admettait point les idoles; et Xercès dans l'invasion de la Grèce les fit partout détruire sur son passage; mais le culte de Zoroastre, cette adoration de l'Etre éternel, représenté par le symbole du feu, cette antique religion des mages, bien que respectée par Alexandre, s'affaiblit par le mélange des peuples et l'influence de la conquête. Les rois d'origine grecque eurent des temples dans la Perse : les idoles s'introduisirent avec les arts.

Les mages furent persécutés et se divisèrent en sectes nombreuses; ce qui avait été le culte de l'état devint un rite solitaire et caché qui se chargea de superstitions, et la religion la plus simple enfanta cette imposture qui portait le nom de magie dans tout l'Orient, et qui se répandit parmi les Romains dégénérés.

Lorsque la domination des derniers successeurs d'Alexandre fut remplacée par celle des Parthes, les rois de cette

nation eurent aussi des temples dans la Perse. L'empire de Cyrus disparut dans celui des Parthes, dont il prit le nom, et dont il adopta en partie les usages et les mœurs; mais les livres de Zoroastre se conservaient; l'ancienne religion était chère aux vaincus, et faisait des prosélytes au delà même des limites de la Perse.

Dans le premier siècle de notre ère, Strabon parle des temples nombreux qu'il avait vus dans la Cappadoce, et où des Mages entretenaient un feu éternel, suivant leur antique loi.

L'Arménie *, sujette ou protégée des Romains, avait également reçu le culte des Mages. De là sortait cette philosophie orientale dont l'influence est si manifeste dans les sectes et dans les écrits des premiers siècles de notre ère : là remontait ce culte de Mithra dont les

* Strabon, lib. 15.

mystères étaient célèbres aux premiers temps du christianisme, et offraient quelque ressemblance avec les cérémonies de cette loi sainte : là se conservait cette tradition sur l'origine du bien et du mal, qui devait enfanter la secte des manichéens, long-temps puissante, et que saint Augustin traversa pour arriver au christianisme : là fermentait une métaphysique ardente, illuminée, qui contraste avec le matérialisme élégant du culte grec ou romain, et les religions sensuelles de presque toute l'Asie.

La haine des Parthes contre Rome fut une barrière aux progrès du culte romain. On ne connut jamais dans la Perse la divinité des Césars, et un roi des Parthes vengea le genre humain en reprochant à Tibère, dans une lettre publique, les crimes et les infamies que Rome consacrait par des autels *.

* Suetonius, *in Tiberio*.

Il nous reste à parler du peuple qui devait changer tous les autres, en étant lui-même immuable, et qui, déjà répandu sur presque tous les points du monde, doit surtout être considéré dans sa patrie, qu'il occupait encore, et dans son temple que, seul de tous les peuples, il fermait à l'idolâtrie. Les malheurs de la guerre, les captivités, le commerce, avaient commencé la dispersion des Juifs et jeté les feuillets de leurs livres sacrés dans l'univers. Depuis le temps de Cyrus, ils étaient répandus dans la Perse, dans la Syrie, et jusqu'à la Chine; depuis Alexandre, et sous ses successeurs, ils se trouvaient en grand nombre dans les provinces de l'Asie mineure et dans l'Égypte; depuis Pompée, qui les subjugua, ils pénétrèrent dans l'Italie et dans toutes les parties de l'empire; mais, en Égypte et en Grèce, ils formaient, sous le nom de Juifs hellénistiques, une classe d'hommes qui ne manquait ni de savoir

ni de richesses. Il semble, au contraire, que ceux qui vinrent à Rome étaient confondus avec les plus vils Égyptiens, et ces adorateurs de la déesse Isis, souvent réprimés par le sénat romain. On se moquait de leurs jeûnes rigoureux, de leur circoncision et de leur sabbat : Horace y fait allusion, Auguste en plaisante dans une lettre.

Au commencement du règne de Tibère, ils étaient si nombreux à Rome, et comptés pour si peu de chose par la tyrannie, que ce prince en fit déporter quatre mille sous le climat insalubre de la Sardaigne. La persécution fut alors assez rigoureuse pour que des philosophes païens, qui avaient adopté la diète pythagoricienne, craignissent d'être confondus avec ces sectateurs de cultes étrangers, que l'on reconnaissait surtout à l'abstinence de certaines viandes.

Cependant plusieurs décrets du sénat attestent que, dans les provinces éloi-

gnées de l'empire, la liberté du culte juif était assurée; et même à Rome, les Juifs ne tardèrent pas à reparaître, perdus dans le chaos de cette ville immense. Quelques-uns d'entre eux célébraient la fête d'Hérode, et tous observaient rigoureusement le sabbat. Le peuple et les poëtes s'en moquaient. Pauvres et méprisés, ayant toujours avec eux leurs corbeilles de voyage *, ils occupaient hors de Rome un lieu jadis consacré, et pour lequel ils payaient une taxe au trésor public. Comme tous les persécutés, ils avaient quelque chose de mystérieux : le peuple les maltraitait et les craignait tour à tour; ils étaient devins **, mendians, astrologues, et vendaient à bas

---

* Nunc sacri fontis nemus, et delubra locantur
Judæis, quorum cophinus fœnumque supellex.

** . . . . Ære minuto,
Qualiacumque voles Judæi somnia vendunt.

Juv., *Sat. VI.*

prix des philtres et des prédictions, au gré de ceux qui les consultaient.

Enfin quelques Juifs d'une grande naissance étaient admis à la cour des empereurs. Mais, comme il arrive toujours, leur zèle pour le culte et les mœurs de la patrie s'affaiblit à proportion de la richesse et du crédit qui les mêlait avec les vainqueurs.

Dans la Judée, devenue province romaine, et dans les autres provinces de Syrie et d'Égypte habitées par les Juifs, le caractère national se conservait mieux, et se montrait avec plus d'avantage.

Partout, dans le monde, les Juifs portaient les cérémonies et les pratiques de leur loi; mais, en Judée, près du temple, ils retrouvaient l'orgueil de leur patrie, et les promesses immortelles de leur Dieu. Le souvenir des grands combats des Machabées contre les rois grecs d'Assyrie n'était pas encore éteint; même, depuis la conquête romaine, ils avaient

eu des rois de leur nation. Leurs priviléges étaient ménagés; ils avaient leurs sanhédrins, leurs tribunaux; et Rome ne leur interdisait que le droit de guerre civile entre eux. Les anciennes querelles de Jérusalem et de Samarie, qui, sous les fils d'Hérode, étaient devenues plus d'une fois sanglantes, se réduisaient maintenant à des controverses. Dans l'oisiveté de la paix, les sectes florissaient animées par le commerce des Orientaux et des Grecs, dont elles empruntaient diverses doctrines, mais en les rapportant à la loi mosaïque, si fortement empreinte sur toute la vie du peuple juif.

Ainsi, tandis que les philosophies grecques existaient, pour ainsi dire, hors du polythéisme, et devenaient des espèces de religions morales opposées à la religion purement mythologique de l'état, les sectes juives, au contraire, tiraient leur source de l'ancien culte du pays, et y rentraient de toutes parts. Pharisiens,

Saducéens, Esséniens, tous croyaient à la loi mosaïque, qu'ils commentaient en sens divers : sans doute les Thérapeutes, cette colonie d'Esséniens solitaires et enthousiastes, avaient quelque chose de l'austérité des premiers disciples de Pythagore ; sans doute les Saducéens, qui bornaient l'existence de l'âme à la durée de la vie, et mettaient le bonheur dans les plaisirs des sens, avaient de grands rapports avec la secte d'Épicure, la plus facile de toutes à imiter. Peut-être même, les Pharisiens superbes, inflexibles, minutieux observateurs de la règle, sembleraient-ils, au premier coup d'œil, avoir quelques traits de la secte stoïque ; mais ces analogies ne sont rien devant le caractère profondément mosaïque imprimé sur ces trois sectes. C'était aux livres hébreux que les Saducéens empruntaient de bonne foi leurs dogmes ; c'était dans ces vives peintures d'abondance et de bonheur terrestre, où se complaît

l'imagination orientale, c'était dans ces allégories matérielles dont se voilent les vérités morales de la Bible, qu'ils puisaient leurs doctrines. Ils n'étaient que de serviles interprètes, de grossiers traducteurs de l'Ancien Testament. Ils offraient, pour ainsi dire, leur mollesse et leurs plaisirs comme un gage de leur foi. Ils ne divinisaient pas la volupté, comme avait fait l'imagination des Grecs; mais ils la croyaient un hommage à leur Dieu, un signe qu'ils étaient le peuple de son choix.

Les Pharisiens, au contraire, exagéraient la rigueur et les minutieuses observances de la loi mosaïque. Leur apparente piété couvrait leur hauteur et leur avarice; et, comme ils exerçaient presque toutes les fonctions du sacerdoce, ils avaient à la fois l'orgueil de prêtre et celui de sectaire. Leur culte était tout matériel, imposant des pratiques extérieures plutôt que des vertus, prescri-

vant des jeûnes rigoureux, mais ne retranchant aucune passion. Leur foi était cependant spiritualiste. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses d'une autre vie. Plusieurs d'entre eux étaient versés dans les lettres grecques, sans rien perdre de leur intolérance religieuse.

Après les autres nations, ce qu'ils méprisaient le plus, c'était la leur. Ils s'en distinguaient par un faste de piété. Ils portaient sur eux des *thephilim* ou espèces d'écriteaux sur lesquels étaient inscrits des passages de la loi mosaïque. Cependant leur adroite ambition se ménageait avec les Romains, et ils gouvernèrent presque toujours sous leurs ordres.

Les Esséniens étaient remarqués par les Romains pour leur vie contemplative et solitaire; Pline les appelle *une nation éternelle où il ne naît personne*. C'était de toutes les sectes et de toutes les opi-

nions celle qui s'avançait le plus vers cette réforme dont le monde avait besoin. Elle se détachait du judaïsme qui avait mis autrefois les bénédictions temporelles dans le nombre des enfans. Elle substituait le célibat religieux à la vie patriarcale. La règle des Esséniens cependant n'était pas uniforme à cet égard; quelques-uns tenaient encore à la vie active, se mariaient, s'occupaient de labourage, et habitaient les plaines les plus fertiles de la Palestine et de la Syrie.

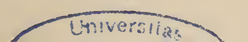
Mais une secte épurée, sortie de leur sein, et qui prenait le nom de Thérapeutes, s'imposait la plus sévère continence si difficile dans les climats brûlans de l'Asie. Elle était répandue en divers lieux, et portait avec elle, indépendamment de l'esprit juif, ce patriotisme monacal entretenu par la constance des mêmes privations et des mêmes sacrifices.

En Égypte, près du lac Mœris, il existait une colonie semblable décrite par

Philon *. On croirait lire l'histoire d'un monastère chrétien.

La vie de ces Thérapeutes ressemblait à celle des Trapistes, à quelques austérités près. La prière et les pieux cantiques avant le point du jour, le travail des champs, le repas frugal et tardif avec de l'eau pure, de la farine de froment et des feuilles d'hysope, les longues prières du soir, voilà quelle était la vie de ces solitaires. Dans leurs retraites, les imaginations ardentes s'enflammaient à la lecture des livres hébraïques, et se nourrissaient de rêveries et d'enthousiasme. Des réunions de femmes étaient soumises à la même règle ; elles se rassemblaient dans le même temple que les hommes ; une muraille les en séparait, sans monter jusqu'au faîte du temple ; et, du haut d'une chaire élevée, la voix

* Philo, de vitâ contemplativâ.



de l'orateur se faisait entendre aux deux côtés de l'assemblée.

Souvent ils se réunissaient pour des repas semblables aux *Agapes* des premiers chrétiens, et réglés également par la frugalité la plus austère. Mais dans leurs chants, dans leurs prières, dans leurs usages, tout était encore israélite. Séparés dans leurs fêtes en deux chœurs, comme pour célébrer la mémoire du passage de la mer Rouge, les hommes répétaient le cantique de Moïse, et les femmes celui de Marie. On eût dit une de ces tribus captives transplantées sur les bords de l'Euphrate, et conservant les mœurs et les chants populaires de la patrie.

Cependant ils donnaient l'exemple de ce dégoût de la vie commune, de cette fuite au désert qui marqua les commencemens du christianisme, et qui s'accordait si naturellement avec l'état du monde opprimé. Les Thérapeutes étaient juifs;

mais ils participaient à cette grande réformation qui se préparait par les vices et les malheurs de l'ancienne société ; du reste, toutes les sectes et toutes les colonies du peuple juif étaient rapprochées par une attente commune.

Quelques Juifs seulement ne voyaient dans la promesse d'un Sauveur qu'une espérance pour le salut des âmes et pour la réforme du monde. Les Samaritains, depuis si long-temps schismatiques, avaient à cet égard des idées plus élevées et plus pures que les Juifs de Jérusalem ; mais leur foi d'ailleurs était altérée par le mélange des croyances orientales.

Ces dogmes simples de Zoroastre, transmis de proche en proche, défigurés par l'ignorance de leurs derniers sectateurs, étaient devenus une nouvelle idolâtrie. Les génies remplaçaient les dieux ; c'était une autre erreur plus abstraite, plus contemplative, plus rêveuse que celle du paganisme romain, mais

également faite pour troubler l'âme par la superstition et la crainte. Ces génies de l'Orient, ces intelligences émanées du Très-Haut, ces puissances intermédiaires ou rebelles, n'avaient point de temples, ni de statues; mais le dévot Oriental se croyait sans cesse en leur pouvoir, les redoutait partout, les sentait, les souffrait en lui-même : de là ces possessions si communes dans l'histoire de cette époque. Ce n'était plus cette fureur divine, attribuée par les païens aux interprètes de leurs dieux. Ils vénéraient la Pythie. On exorcisait un possédé de Nazareth ou de Samarie. Ce n'était pas non plus ces furies vengeresses qui, dans le polythéisme grec, s'attachaient à la suite des grands coupables. Les malfaisans génies dont parle la Mishna rôdaient autour de l'innocence; le monde était plein de leurs embûches; ils tourmentaient les corps et les âmes. Cette superstition rendait fou.

Ainsi, dans la pureté même du déisme judaïque, germait à cette époque une croyance qui, mal comprise, ramenait le polythéisme; mais les Juifs, au milieu de cette corruption de leurs lois primitives, restaient un peuple séparé de tous les autres. La conquête passait sur eux sans les atteindre. Ils ajoutaient à leur culte des superstitions de leur choix; mais ils repoussaient avec horreur les cérémonies du culte romain.

Leur patriotisme et leur religion étaient tellement confondus, que les premiers Juifs qui se firent chrétiens cessèrent d'être Juifs, et que le reste de la nation n'en fut que plus acharné dans sa haine contre l'univers dissident.

Aussi, ce peuple qui, pendant quatre-vingts ans, avait tranquillement porté le joug de Rome, trouva-t-il tout à coup un courage extraordinaire pour le briser. Il avait laissé prendre son territoire et ses villes. Il avait souffert les pillages et les

tyrannies des gouverneurs romains; mais quand l'insensé Caligula voulut placer sa statue dans le temple de Jérusalem, le peuple, quoique sans armes, et déshabitué de la guerre, se souleva tout entier, et fit comme une sédition de prières, de gémissemens et de désespoir. Le gouverneur romain n'osa point aller plus avant, et différa l'entreprise qui fut pour jamais écartée par la mort de Caligula. Mais l'injure était faite, et depuis lors il fermenta chez les Juifs une nouvelle ardeur de délivrance.

Par-dessus toutes les sectes divisées de doctrines, il se forma le parti des *zélés*, c'est-à-dire de ceux qui voulaient chasser les Romains, ou périr sous les ruines du temple. De là, ces guerres épouvantables qui firent peur aux Romains eux-mêmes, et leur donnèrent à combattre, ce qu'ils n'avaient pas encore rencontré dans le monde, le fanatisme religieux. Ces Juifs si méprisés à Rome, et sur tous les points

de l'empire colporteurs, marchands, astrologues, nourris d'usures et d'affronts, firent sur leur terre natale une résistance héroïque. Le siége de Jérusalem surpassa en horreurs celui même de Carthage; et, dans l'un et l'autre, un vainqueur naturellement généreux fut l'instrument de la plus barbare destruction.

Chose remarquable! la ruine de Jérusalem semblait la victoire du polythéisme, sur le culte d'un seul Dieu. Un nombre prodigieux d'habitans périt. Le temple fut consumé par les flammes. Titus, de retour à Rome, fit porter devant lui, dans son triomphe, les vases sacrés, le voile du sanctuaire et le livre de la loi. Il n'y eut plus de peuple juif; et ses cendres furent, pour ainsi dire, jetées au vent dans tout l'univers. Cependant, ces amas de ruines n'étouffèrent pas la nouvelle croyance qui sortait de la Judée; au contraire, elle vit dans cette extermination une preuve de sa vérité; et

Rome, après avoir détruit une nation cantonnée dans un coin de l'Asie, eut une religion cosmopolite à combattre.

Infatué de mille rêveries bizarres, le monde romain, par ses vices et par ses lumières, par l'affaiblissement de tous les cultes et l'invasion des idées orientales, par la communication plus facile des peuples, et le contraste ou la confusion de leurs croyances, s'agitait de toutes parts, et mûrissait pour un grand changement. Les hommes n'y suffisaient pas. Ils commentaient d'anciennes fables, au lieu d'y croire. Ils vieillissaient le paganisme pour le rajeunir : mais ils ne faisaient qu'ajouter au chaos des opinions, sans trouver une croyance qui pût ranimer l'esprit de l'homme, et lier les nations entre elles.

Le christianisme seul eut cette puissance ; il profita de l'ordre et de la paix établis dans l'empire pour se répandre avec une incroyable rapidité. Il marcha,

pour ainsi dire, à grandes journées sur ces vastes chemins que la politique romaine avait ouverts d'un bout de l'empire à l'autre, pour le passage des légions. Il s'empara de toutes les dispositions que la haine du joug romain laissait dans le cœur des peuples asservis. Il releva par l'enthousiasme des âmes abattues par l'oppression. Parlant au nom de l'humanité, de la justice, de l'égalité primitive entre les hommes, il devait avoir bientôt pour lui tout ce qui était esclave, ou sujet, c'est-à-dire l'univers.

Cependant, que d'obstacles s'opposaient encore à la promulgation d'un culte nouveau! Sur chaque point de l'empire, quelques rites anciens, quelques superstitions locales conservaient tout leur pouvoir. Des peuples entiers étaient plongés dans la plus grossière ignorance, et trop stupides pour se défier d'aucune fable. Les autres s'accommodaient d'un culte sans devoirs, et

d'une vie toute de passions et de jouissances. Le vieux polythéisme faisait encore le fond de la société romaine; ses temples et ses idoles étaient partout devant les regards. Ses poëtes occupaient l'imagination charmée. Ses fêtes étaient le spectacle de la foule : il se mêlait à tout, comme un usage ou comme un plaisir : il brillait sur les enseignes des légions, il ornait les noces et les funérailles. Plus tard, il ensanglanta les cirques et les théâtres. Il avait survécu à l'incrédulité même qu'il inspirait; il était devenu une sorte d'hypocrisie publique professée par l'état; et sa décadence étayée par le pouvoir, l'intérêt, l'habitude, semblait faite pour durer aussi long-temps que celle de l'empire.

DE LA

PHILOSOPHIE STOÏQUE

ET

DU CHRISTIANISME,

DANS LE SIÈCLE DES ANTONINS.

Au temps de la plus grande corruption romaine, deux efforts furent tentés pour relever l'espèce humaine : deux réformes agirent à la fois, l'une sur le trône, l'autre dans l'univers. Un tel concours est une marque singulière de ce besoin de justice et de vérité que l'homme porte en soi. Le despotisme et l'esclavage se trouvèrent, pour ainsi dire, lassés d'eux-mêmes; et de toutes parts l'esprit hu-

main essaya de remonter à quelque chose de mieux. On vit la vertu stoïque des Antonins, et la charité de la primitive Église. Sans doute on ne peut comparer une influence passagère à un principe toujours vivant, et le gouvernement vertueux de quelques hommes à cette grande émancipation du genre humain que se proposait le christianisme naissant.

Antonin et Marc-Aurèle repoussèrent le culte des chrétiens, et le persécutèrent quelquefois. Cependant de grands rapports semblaient les rapprocher de la loi nouvelle. Elle était, comme leur philosophie, fondée sur l'enthousiasme et sur la morale. On aperçoit même dans le caractère de ces princes un progrès étranger à la vertu stoïcienne, et qui doit peut-être s'expliquer par une influence qu'ils méconnurent eux-mêmes. Les dogmes de la loi chrétienne étaient encore combattus, ignorés, ou mal compris par une grande portion de la société romaine.

Un préjugé de l'orgueil romain, une vanité philosophique ne permettaient pas à beaucoup d'esprits d'examiner cette religion qui avait eu pour premiers sectateurs des vaincus et des esclaves, des ignorans et des pauvres. Mais au milieu de cette promulgation imparfaite de la loi chrétienne, les vertus primitives de cette religion, que n'avaient pas encore altérées la richesse et le pouvoir, agissaient dans le monde : renouvelées chaque jour par les sacrifices et les souffrances, elles se mêlaient comme un levain salutaire à la masse des préjugés inhumains et des habitudes cruelles qui formaient le fond de la société commune, et qui ne disparaissaient pas toujours dans le caractère des plus grands hommes.

Une cause secrète et continue répandait la pitié dans l'univers; le monde ne voyait pas la source de ce changement; elle se cachait dans les retraites obscures du christianisme naissant; elle était en

tretenue par les soins, par la charité de ces hommes nouveaux qui recueillaient les esclaves infirmes rejetés par leurs maîtres, les enfans exposés par leurs parens, les pauvres mourant de faim à la porte des Trimalcions de Rome.

Cette sublime nouveauté d'une bienveillance sans bornes pour nos semblables éclatait avec plus de force encore dans les soins que les chrétiens persécutés se rendaient l'un à l'autre. Leurs ennemis étaient frappés de ces vertus, sans les comprendre. Lucien *, qui, parmi les Grecs dégénérés, professait un double athéisme en ne croyant ni à la Providence ni à la vertu, raconte avec un étonnement railleur, injurieux pour lui seul, que le législateur des chrétiens leur a mis dans l'esprit qu'ils étaient tous frères; et il rapporte à cette occasion les prodiges de leur générosité, leurs voya-

* Lucianus, de morte Peregrini.

ges lointains, leurs sacrifices sans mesure pour secourir celui d'entre eux qui tombe dans l'infortune.

Ne doit-on pas supposer que ces touchans exemples d'union, de fidélité, de dévouement, cette abnégation de la richesse au profit du malheur; enfin, pour parler comme un de nos poëtes,

« Ces lois qui, de la terre écartant les misères,
« Des humains attendris font un peuple de frères,

n'etaient pas sans influence sur cette société desséchée par le temps et par l'égoïsme? La bonté, la tendre pitié, la charité pour les hommes, au nom du ciel, c'est sans doute sur la terre la vertu de Dieu dont parle l'Évangile; une fois semée dans les cœurs, elle ne pouvait demeurer inactive et stérile. Cette pitié que Dieu a mise au fond de l'homme peut être à demi étouffée par de nouvelles institutions, par de barbares préjugés; mais sitôt qu'elle se réveille dans un cœur, elle trouve mille cœurs qui lui

répondent ; rien n'est contagieux comme la pitié, rien ne sympathise plus puissamment avec tous les hommes que l'exemple d'une bonté courageuse. Ces bienfaits, ces secours que les chrétiens répandaient furtivement sur les idolâtres, cet amour immense de leurs frères malheureux, ces spectacles de charité qu'ils donnaient sans cesse au monde, ne pouvaient être perdus dans le travail que faisait alors l'intelligence humaine.

De là s'élevait un sentiment de compassion mutuelle et d'égalité sociale qui dissipait les préjugés féroces de la conquête et de l'esclavage, montait par degrés jusqu'à la philosophie la plus altière, et désarmait à la fois l'orgueil du maître et celui du sage. Ainsi la morale de l'Évangile était réfléchie dans le monde païen par les vertus et les souffrances de ses premiers apôtres. Ce qui, dans la loi chrétienne, répond aux sentimens intimes de l'homme, prenait

une secrète influence avant que ses dogmes eussent triomphé des opinions idolâtres ; et le monde païen dur et corrompu était insensiblement converti à l'humanité, avant de l'être à la religion.

Il est impossible de ne pas être frappé de cette conjecture, si l'on considère la transformation remarquable que le stoïcisme éprouve dans les écrits d'Épictète et de Marc-Aurèle. Fondée sur le mépris de la douleur, du plaisir et de la pitié, l'ancienne philosophie stoïque voulait détruire la nature plutôt que la régler. Elle avait interdit toutes les émotions de l'âme ; elle niait la douleur physique ; elle rougissait de la pitié, cette douleur de l'âme, ce contre-coup du mal des autres, que Dieu nous a donné pour nous forcer de les secourir. En établissant qu'il n'y avait pas de degré dans les fautes, et que toute faiblesse était un crime, elle faisait violence à la raison comme au cœur de l'homme. De

là, sans doute, devaient sortir des âmes invulnérables; et, lorsque le génie républicain fut menacé par le glaive d'un dictateur, lorsque tout cédait à la gloire de César, ou que tout rampait sous Tibère, on conçoit que ces âmes aient donné de grands spectacles au monde; mais enfin leur vertu n'était que le courage de mourir; leur philosophie autorisait le meurtre, et se réfugiait dans le suicide. Brutus et Caton, au milieu de leur âpre patriotisme, ne laissent rien voir de cet amour de l'humanité qui respire dans l'austérité des Antonins. La source même de leurs maximes est différente, leurs vertus moins désintéressées; ils ne sont que de grands hommes, ils ont besoin de la gloire. Le stoïcisme des Antonins, au contraire, est nourri de cette tendre compassion, de cette justice indulgente, de cette affection cosmopolite qui respiraient dans la loi chrétienne.

On peut appliquer la même observa-

tion à Épictète ; et je ne m'étonne pas qu'elle ait fait imaginer que ce philosophe avait puisé dans la croyance et la pratique même du christianisme des vertus qui ressemblent si fort aux maximes de cette religion. J'ai lu sans surprise, quoique sans conviction, l'ingénieux et savant paradoxe qu'un érudit étranger a publié sous ce titre : *Du Christianisme d'Épictète ;* il ne paraît nullement probable qu'Épaphrodite, maître du sublime esclave Épictète, soit le même Épaphrodite dont parle saint Paul, et qu'il désigne parmi les premiers adeptes du christianisme dans Rome. Il serait d'ailleurs trop bizarre de supposer que le christianisme soit arrivé à l'esclave par le maître. Le recueil d'Épictète est plein des dieux du paganisme, et semble écrit dans l'idée de leur providence ; Épictète n'était pas chrétien ; mais l'empreinte du christianisme était déjà sur le monde.

De là ce principe si nouveau, si étran-

ger à l'ancien stoïcisme, cette humilité de cœur dont Épictète parle à chaque page, et à laquelle il demande tous les sacrifices que le Portique avait cherchés dans l'estime démesurée des forces de l'âme, et dans l'enthousiasme de l'orgueil. On ne peut assez remarquer ce prodigieux intervalle entre Épictète et Zénon. Une différence de même nature caractérise la nouvelle philosophie de Marc-Aurèle * : le stoïcisme, qui n'avait épuré l'âme que par l'orgueil, ne savait l'affermir que par l'insensibilité; Marc-

---

* « Le bon empereur Antonin pratiqua tout » le long de sa vie, bien qu'il fût païen, les » deux préceptes de notre Décalogue, qui » sont d'aimer Dieu de tout son cœur et son » prochain comme soi-même; et il y a grande » apparence qu'il tenait cette instruction des » chrétiens. »

(L'Hôpital, *Traité de la réformation de la justice*, liv. II.)

Aurèle, au contraire, élève l'âme par la pitié; la vertu qu'il cherche est consacrée tout entière au bonheur des autres. « Tu » les aimeras, dit-il, si tu viens à penser » que tu es leur frère; que c'est par igno- » rance et malgré eux qu'ils font des fautes, » et que dans peu vous mourrez tous. »

L'éducation de toute sa jeunesse l'avait préparé pour cette grande épreuve du pouvoir absolu. La philosophie était devenue pour lui une sorte de religion qu'il embrassait avec la ferveur d'une âme ardente. Exprime-t-il ses scrupules et ses regrets de n'avoir pas assez profité dans cette science sublime, ses paroles sont presque celles d'une piété inquiète et d'un cœur contrit. La lecture d'un livre du philosophe Ariston le trouble et l'agite. « Je me punis, dit-il, je m'irrite » contre moi-même, je suis triste, je me » consume, je me prive d'alimens *. »

* Pænas do, irascor, tristis sum, Σηλοτυπω,

Cette âme vive, en s'éclairant par la philosophie, conserva toujours la teinte superstitieuse commune à son siècle. Marc-Aurèle croyait aux présages, aux songes prophétiques; il remerciait les dieux de lui avoir annoncé pendant son sommeil des remèdes pour les vertiges et le crachement de sang dont il fut attaqué à Gaëte et à Chrysa.

Mais, à côté de ces faiblesses, quelle philosophie sublime, quel amour de Dieu et des hommes! Sur le trône, Marc-Aurèle obéissait au devoir, comme dans un état libre le prince obéit à la loi fondamentale. Deux siècles avant les empereurs chrétiens, il détruisit ou du moins il désarma ces combats de gladiateurs, dont se repaissait la curiosité romaine; il ne permit qu'un jeu d'escrime sans pé-

---

cibo careo. *Marci-Aurelii Epistolæ, à Maio nuper inventæ.*

ril pour les combattans, réforme bornée malheureusement à son règne, et qui ne corrigea pas les mœurs romaines que la frénésie de Commode vint effaroucher de nouveau.

Marc-Aurèle joignit au désir de rendre les hommes heureux l'ambition philosophique de les rendre meilleurs; il souffrait la censure de ses propres actions, et il les justifiait par des réponses et des écrits publics. Il avait promis, en montant sur le trône, qu'il ne verserait le sang d'aucun sénateur; il fit plus, il releva la dignité du sénat. Prince guerrier et absolu, il lutta de toute sa vertu contre le vice de l'empire, et tempéra le despotisme par un effort continu sur lui-même. Il consultait les principaux citoyens sur toutes les affaires publiques; et il avait coutume de dire : « N'est-il » pas plus juste qu'un seul suive l'avis de » tant d'amis illustres, que de les forcer » tous à suivre la volonté d'un seul ? »

Mais où devait aboutir cette modération sublime, ces grands exemples, et ces vingt ans de bonheur pour le monde ? A la tyrannie de quelques monstres et aux serviles révoltes des gardes prétoriennes. C'est là que l'on voit tout entier l'épuisement et la stérilité de l'ancienne société romaine. La dictature élevée sur les ruines de la république ne pouvait devenir le gouvernement naturel de Rome. Elle était née corrompue, et incapable de règle et de durée. De là vous voyez dans l'histoire, et surtout dans Tacite, que tous les vœux des Romains se rejettent dans le passé, qu'ils existent, pour ainsi dire, loin d'eux-mêmes, et que, préoccupés du regret de ce qu'ils ont perdu, ils n'ont aucune espérance de perfectionner ce qu'ils possèdent. L'ancienne république, voilà le souvenir ineffaçable et désespérant tout ensemble. Si Germanicus est un moment l'amour des Romains, si Drusus emporte dans sa tombe les regrets de l'empire,

c'est que le peuple croyait que ces jeunes princes, montés sur le trône, auraient tenté de rétablir l'ancienne république. Plus tard, après de longues oppressions, au milieu des brusques changemens de l'anarchie militaire, vous entendez le vertueux Galba qui dit à Pison : « Si la masse de l'empire pouvait se soutenir et garder l'équilibre sans un modérateur suprême, j'étais digne de recommencer la république. » Cette superstition des Romains pour l'ancien gouvernement fut respectée jusque dans les formes extérieures de l'empire et de la tyrannie. Jamais la succession au trône ne fut réglée par les lois, et de cette incertitude sortit le pire des fléaux, la tyrannie élective, l'usurpation militaire, les destins du monde mis en loterie dans le casque des soldats, enfin, pour comble de ruine et de honte, l'empire vendu comme un esclave sur le marché des camps. Tacite, dont l'âme nourrissait plus qu'aucun au-

tre ce regret de l'ancienne république, a conçu, mais sans y croire, une forme intermédiaire qui réunirait les avantages du repos et de la liberté. Mais le polythéisme, usé et avili, ne pouvait plus compatir qu'avec le despotisme ; la corruption de ses dieux justifiait les tyrans, et l'apothéose des tyrans déshonorait ses dieux. Il n'est presque aucun des plus odieux empereurs qui n'ait entretenu sa cruauté par des superstitions bizarres. Néron leur demanda l'excuse de son parricide, Commode les souilla de sang humain.

En considérant cet état du monde, l'esprit ne peut se défendre d'une supposition qui fut mal réalisée un siècle plus tard, sous le règne de Constantin. Si Marc-Aurèle, dont la morale élevée a tant de rapport avec le christianisme, eût adopté le culte dont il avait les vertus, cette révolution ne pouvait-elle pas alors créer la réforme politique, et fonder

cette souveraineté juste et modérée que Rome cherchait en vain? Ce qui manquait à l'empire, ce qui rendait les bons princes quelquefois cruels, ce qui donnait tant de férocité aux mauvais empereurs, c'était le caractère incertain et les dangers de leur pouvoir. Ils pesaient sur le monde la même force dont ils se sentaient repoussés par le monde. La mort violente était presque la condition naturelle du trône, et de fureurs en fureurs ils allaient jusqu'à ce terme, comme certains de ne pouvoir l'éviter, et d'avance méritant et vengeant leur destin. Peut-on douter que cet état de guerre perpétuel n'eût été singulièrement adouci par l'adoption du christianisme qui, consacrant les pouvoirs établis et les droits de l'espèce humaine, plaçait la sécurité des princes au même lieu que la liberté des peuples? Les chrétiens alors persécutés répétaient souvent que leurs noms ne se trouvaient dans aucune conspiration con-

tre les empereurs. Cependant leurs écrits respirent l'horreur de l'injustice et de toute tyrannie sur la conscience et les droit naturels de l'homme. Leurs ouvrages semblent des plaidoyers en faveur de l'espèce humaine.

Dans nos spéculations sur ces temps antiques, serait-ce une recherche oisive de nous demander quelle pouvait être l'influence du christianisme sur la durée de l'empire, s'il fût entré dans les institutions romaines cent ans plus tôt, et sous un prince aussi vertueux que Constantin fut violent et cruel ? L'imperfection de la vertu stoïque, c'était de n'appartenir qu'à quelques grandes âmes, d'être une exception parmi les hommes et de ne pouvoir descendre jusqu'à la foule. Ainsi de sublimes vertus n'étaient rien pour l'exemple du monde ; mais la loi chrétienne, accessible aux esprits les plus humbles, la loi chrétienne dans sa pureté primitive, espèce de stoïcisme

populaire et tempéré, eût établi une liaison entre les hommes les plus obscurs et l'âme élevée de l'empereur; elle eût perpétué des bienfaits qui passèrent avec Marc-Aurèle.

Il y a peut-être autant d'exagération que d'enthousiasme dans les paroles d'un Grec écrivant à la fin du deuxième siècle : « Il n'est point une seule race d'hommes, » ou grecque, ou barbare, ou réunie » sous quelque nom que ce soit, ou vi- » vant sur des chars, ou errant sans asile, » ou abritée sous des tentes, chez la- » quelle, au nom de Jésus-Christ, des » prières et des actions de grâces ne » soient adressées chaque jour au Père » et au Créateur de toutes choses. » Mais on ne peut douter qu'à cette époque, sous l'empire même de Marc-Aurèle, les chrétiens ne fussent très-nombreux dans l'empire; des légions entières étaient chrétiennes; des villes, de vastes provinces

comptaient à peine quelques sectateurs du paganisme, prêtres ou magistrats, dont la foi toute politique aurait suivi la volonté du prince. La Grèce presque entière croyait échapper à la puissance romaine, en se séparant des dieux de Rome, et reprenait, par l'exercice d'un culte nouveau, l'indépendance qu'elle avait perdue par la conquête. Une portion de l'Italie et tout le midi de la Gaule adoptaient la même religion : elle se répandait avec une incroyable rapidité chez les peuples barbares réunis à l'empire. Ils la recevaient plus vite que les lois romaines, parce qu'elle semblait une liberté dans l'esclavage qui venait les engloutir.

Cependant cette même époque où le christianisme était déjà si puissant par le nombre de ses sectateurs et la réforme qu'ils exerçaient dans le monde, vit se renouveler contre eux ces persécutions qui depuis deux siècles étaient comme

une tradition de l'empire. La sagesse des Antonins ne les préserva pas de ce préjugé. Marc-Aurèle lui-même reproche aux chrétiens de chercher la mort, d'y courir avec la précipitation des troupes légères, et de ne pas l'attendre avec la gravité des sages antiques. Il est choqué du courage trop empressé des victimes. Ce courage était celui du stoïcisme exalté par un enthousiasme plus puissant encore. Singulier spectacle dans l'histoire du monde! le juge et les victimes avaient presque le même langage! En parcourant les pensées de Marc-Aurèle, on croirait souvent relire des chapitres détachés de la défense des premiers chrétiens : c'est le même amour de l'humanité, la même obéissance à la loi morale, le même mépris du plaisir et de la mort.

Au bord du Tibre, dans ce palais de marbre et d'or, bâti par Néron, et purifié par Marc-Aurèle; dans ce cabinet solitaire, où, loin des courtisans et des

soldats du prétoire, le souverain de cinquante millions d'hommes méditait sur ses devoirs, sa main écrivit souvent sur ses tablettes les mêmes maximes, les mêmes vérités morales qu'un obscur chrétien redisait à ses frères au fond des mines et des cachots. Le préjugé politique, la tyrannie du fanatisme païen avaient créé cet immense intervalle, et d'une des extrémités du monde social à l'autre, les vérités, pour ainsi dire, se rencontraient sans se reconnaître.

C'est l'idée que fait naître le titre seul de l'apologie de saint Justin : « A l'empereur Tite, Ælius Antonin, pieux,
» auguste ; à son fils très-véridique et
» philosophe ; à Lucius philosophe, fils de
» Lucius par la naissance, et d'Antonin
» par l'adoption, prince ami des lettres ;
» à la vénérable assemblée du sénat, et
» au peuple romain tout entier ; au nom
» de ceux qui parmi tous les hommes
» sont injustement haïs et persécutés,

» moi l'un d'eux Justin, fils de Priscus, » je présente ce discours et cette prière.» Le discours est digne de ce noble début; il y règne une fermeté stoïque qui devait parler à l'âme de Marc-Aurèle. « Vous » pouvez nous faire mourir, dit l'ora- » teur, mais vous ne pouvez pas nous » faire de mal. » Ensuite repoussant avec une froide indignation le préjugé qui, sans examen, voyait un crime dans le nom seul de chrétien, il rappelle les maximes de vertu enseignées dans l'Évangile, et révélées par la conscience.

Mais un autre préjugé s'élevait contre les sectateurs de la loi nouvelle; on les appelait séditieux; on les accusait de conspirer la ruine du pouvoir établi. Justin répond par ces mots de l'Évangile : « Rendez à César ce qui est à César. » « Oui, dit-il, nous vous obéissons avec joie, » nous vous reconnaissons pour empe- » reur; et nous demandons en même

» temps à Dieu qu'il vous accorde la sa-
» gesse avec l'empire. »

La peinture que trace l'orateur des premières assemblées du christianisme, où la vieillesse était un sacerdoce, où l'égalité régnait avec la vertu, où les cérémonies étaient simples et la morale sublime, cette peinture d'une sévérité presque philosophique devait intéresser l'âme de Marc-Aurèle ; et le discours entier semblait lui montrer l'appui que sa philosophie et son amour de l'humanité auraient pu trouver dans ces hommes nouveaux, qui secouaient l'amas de préjugés et de vices sous lequel était courbé le génie romain, et qui s'offraient à lui pour relever l'empire par la justice et la liberté.

Quelques années après, cependant, nous voyons une autre apologie qui s'adresse à Marc-Aurèle. Ainsi les persécutions n'avaient pas entièrement cessé; et ces routines de barbarie légale, si dif-

ficiles à détruire, ramenaient dans les provinces de fréquentes rigueurs contre les chrétiens dénoncés par une populace ignorante ou des magistrats serviles. Mille fables bizarres, mille calomnies grossières se répandaient contre eux, comme on les a vues se renouveler parmi les chrétiens eux-mêmes, contre les novateurs que l'on voulait prendre pour victimes.

Un philosophe d'Athènes devenu chrétien porta de nouveau à l'empereur la réclamation de ses frères persécutés. Son écrit, conservé jusqu'à nous, a pour titre : « Ambassade d'Athénagoras, phi-» losophe chrétien, aux empereurs An-» tonin et Commode, vainqueurs des » Arméniens et des Sarmates, et, ce » qui vaut mieux, philosophes. » On éprouve une sorte de stupeur en voyant ce grand nom de philosophe donné si solennellement à l'infâme Commode, qui, à la vérité, ne régnait pas encore. Mais il est visible que, dans le besoin uni-

versel de réforme qui dominait alors, un pareil titre était une espèce de leurre pour le genre humain, qui convenait à la vertu des meilleurs princes, mais que les plus méchans voulaient se ménager.

Cet écrit tout philosophique est fondé sur le principe que tous les cultes doivent être tolérés, parce que tous sont des hommages à Dieu. Athénagoras s'indigne surtout du reproche d'athéisme que la superstition païenne faisait peser sur les chrétiens, parce qu'ils n'adoraient pas des statues et des images. « Nous » pouvons, dit-il, vous prouver, par les » préceptes de notre loi, que nous ne » sommes pas des athées. Quels sont les » préceptes dans lesquels nous sommes » nourris ? Je vous le dis : aimez vos en- » nemis, bénissez ceux qui vous maudis- » sent, priez pour ceux qui vous persé- » cutent, afin d'être les enfans du Père » céleste, qui fait luire son soleil sur les » méchans et sur les bons. » Il y a, ce

me semble, quelque chose de sublime dans cette manière si simple de prouver la croyance à Dieu par la bienveillance envers les hommes. Ailleurs, le philosophe chrétien réfute les absurdes rumeurs qui imputaient à sa religion des repas homicides et de sales mystères.

Combien cette apologie ne devait-elle pas frapper l'esprit du prince qui, dans son livre de Maximes, se plaint souvent de la vaine crédulité des hommes, et s'élève contre les préjugés de la licence et de la cruauté romaine! « Comment, dit » l'orateur, nous qui ne pouvons voir le » meurtre, de peur d'en être souillés, » pourrions-nous donner la mort? Nous » qui nommons homicides et coupables » devant Dieu les femmes qui se font » avorter, immolerions-nous des hommes? » Nous ne pouvons à la fois respecter la » vie dans le sein de la mère, croire » qu'elle y devient déjà précieuse devant » Dieu, et immoler l'enfant quand il est

» né. Nous ne pouvons à la fois nous » interdire d'exposer nos enfans, regar» der cette exposition comme un parri» cide, et les élever pour leur donner la » mort. »

Ces éloquentes prières firent adoucir la cruauté des édits; mais elles ne changèrent rien à l'ancien ordre de choses. Rome garda son polythéisme décrépit, sa tyrannie religieuse, les vertus sublimes, mais passagères de son prince, et le vice incurable du pouvoir absolu. Marc-Aurèle calma quelques momens la fièvre de la corruption romaine; il répara des maux, il suspendit des ruines; mais il ne lui fut pas donné de remettre un principe de salut dans l'empire, et de renouveler la masse du sang romain, tandis qu'il était temps encore, tandis que les fibres n'étaient pas desséchées, et que le cœur de la société conservait du mouvement et de la vie.

La décadence du paganisme et de l'em-

pire acheva son cours ; ils tombèrent en s'étayant l'un l'autre d'ignorance et de tyrannie. Les crimes, les folies se succédèrent : Rome semblait moins vivre encore qu'achever de mourir ; il n'y eut point de révolution salutaire. Laissé longtemps hors de la société, le christianisme y fut admis trop tard, et régna sur des ruines. Le jurisconsulte Ulpien, attaché aux anciennes lois et aux anciens rites de la patrie, écrivait sous le règne de Dioclétien, que la religion chrétienne était l'innovation la plus pernicieuse, et qu'elle renverserait l'empire. Ce Romain ne voyait pas que l'empire se détruirait de lui-même ; que l'ancienne société avait fini sa tâche, et qu'elle avait besoin d'être transformée pour renaître.

Nous ne chercherons pas davantage si le christianisme, adopté dès l'époque de Marc-Aurèle, aurait pu faire durer l'empire et renouveler sa forme politique usée par les guerres civiles et les tyrans.

Sans doute, d'insurmontables difficultés rejetèrent jusqu'à l'époque de Constantin ce dénoûment inévitable. La religion avait d'ailleurs une autre œuvre à remplir sur la terre, que de conserver l'envahissement des Romains; elle préparait l'affranchissement et la renaissance des peuples.

DE
L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE
DANS
LE QUATRIÈME SIÈCLE.

Le quatrième siècle est la grande époque de l'église primitive, et l'âge d'or de la littérature chrétienne. Dans l'ordre social, c'est alors que l'église se fonda, et devint une puissance publique; dans l'éloquence et les lettres, c'est alors qu'elle produisit ces sublimes et brillans génies, qui n'ont eu de rivaux que parmi les orateurs sacrés de la France au dix-septième siècle. Que de grands hommes en effet, que d'orateurs éloquens ont rempli l'intervalle depuis Athanase jusqu'à

saint Augustin ! Quel prodigieux mouvement d'esprit dans tout le monde romain ! Quels talens consumés dans de mystiques débats ! Quel pouvoir exercé sur l'opinion des hommes ! Quelle transformation de la société tout entière à la voix de cette religion qui passe tout à coup des Catacombes sur le trône des Césars, qui dispose du glaive après l'avoir émoussé par ses martyrs, et qui n'est plus ensanglantée que par ses propres divisions !

Dans nos temps modernes, et surtout dans le dix-septième siècle, le christianisme était en quelque sorte aidé par le civilisation, s'épurait avec elle, et brillait de la même splendeur que les arts. Les orateurs sacrés du dix-septième siècle sont soutenus, sont inspirés par tous les génies qui les entourent. Ils réfléchissent dans leur langage cet éclat de magnificence et de politesse qu'ils reprochent à la cour de Louis XIV ; ils en sont eux-mêmes éblouis et parés.

Si Bossuet prédomine par la grandeur et l'enthousiasme, on sent cependant qu'il est nourri des mêmes pensées que ses contemporains, et qu'il appartient à l'heureuse fécondité de la même époque.

Mais, dans le quatrième siècle, la sublimité de l'éloquence chrétienne semble croître et s'animer, en proportion du dépérissement de tout le reste. C'est au milieu de l'abaissement le plus honteux des esprits et des courages; c'est dans un empire gouverné par des eunuques, envahi par les barbares, qu'un Athanase, un Chrysostôme, un Ambroise, un Augustin font entendre la plus pure morale et la plus haute éloquence. Leur génie seul est debout dans la décadence de l'empire. Ils ont l'air de fondateurs au milieu des ruines. C'est qu'en effet ils étaient les architectes de ce grand édifice religieux, qui devait succéder à l'empire romain.

Il ne peut être sans intérêt de recueil-

lir quelques traits du génie de ces hommes, en examinant, sous un point de vue philosophique et moral, ce qui n'a été jusqu'ici qu'un objet d'apothéose ou d'ironie. Il serait surtout curieux de confronter avec leurs temps, de replacer au milieu des passions et des idées du quatrième siècle, ces hommes qui, dans les histoires officielles de l'église, n'apparaissent que comme les monumens impassibles d'une tradition toujours uniforme.

On dirait, à lire ces écrits, que l'ordre religieux et civil était réglé dans le quatrième siècle comme du temps de Louis XIV, que les hommes vivaient de même façon, et qu'un martyr des premiers temps ressemblait à un évêque de cour. Mais, dans la réalité, que de différences séparent ces époques! que de tableaux singuliers et nouveaux naîtraient d'une vue impartiale jetée sur ces temps antiques! J'entends cette

impartialité de l'imagination, non moins que du jugement, qui consiste, en cherchant la vérité dans les faits, à ne pas teindre le récit des couleurs d'une autre époque.

Souvent j'ai passé de longues veilles à feuilleter ces volumineux recueils de la doctrine et de l'éloquence des premiers siècles chrétiens ; il me semblait parcourir les mémoires de la plus grande révolution qui se soit opérée dans le monde. Lecteur profane, je cherchais dans ces bibliothéques théologiques les mœurs et le génie des peuples. La vive imagination des orateurs du christianisme, leurs combats, leur enthousiasme faisaient revivre sous mes yeux un monde qui n'est plus, et que leurs paroles toujours actives et passionnées semblent nous avoir transmis, bien mieux que ne l'a fait l'histoire. Les questions les plus abstraites se personnifiaient par la chaleur de la discussion et la vérité du langage : tout semblait

intéressant, parce que tout était sincère. De grandes vertus, des convictions ardentes, des caractères fortement originaux animaient ce tableau d'un siècle extraordinaire, tout passionné de métaphysique et de théologie, et pour qui le merveilleux et l'incompréhensible étaient devenus l'ordre naturel et la réalité.

A cette vie toute rêveuse et tout idéale viennent se mêler, par un contraste perpétuel et toujours curieux, les incidens de la vie commune, les passions, les vices ordinaires de notre nature. Le mélange des civilisations et des peuples que rapprochait une religion cosmopolite, augmente encore la singulière variété de ce spectacle. Le christianisme agissait diversement, était reçu à divers degrés chez des nations courbées également par le joug romain, mais distinctes d'origine, de mœurs et de climat. Leur caractère primitif reparaissait à la faveur de l'enthousiasme religieux qui les affranchissait

des liens terrestres. Le Syrien, le Grec, l'Africain, le Latin, le Gaulois, l'Espagnol portaient dans leur christianisme les nuances de leurs caractères; et souvent les hérésies, alors si nombreuses, étaient plus nationales que théologiques.

Les écrits des Pères sont une image de toutes ces variétés. Au milieu des controverses et des subtilités mystiques, on y surprend tous les détails de l'histoire des peuples, tous les progrès d'une longue révolution morale, le déclin et l'obstination des anciens usages, l'influence des lettres prolongeant celle des croyances, les croyances nouvelles commençant par le peuple, et s'étayant à leur tour du savoir et de l'éloquence; les orateurs remplaçant les apôtres, et le christianisme formant au milieu de l'ancien monde un âge de civilisation, qui semble séparé de l'empire romain, et qui meurt cependant avec lui.

Là paraît ce génie grec long-temps abattu par le joug romain, mais ranimé par l'ardeur du prosélytisme, et se proposant de convertir le monde à sa foi, au lieu d'amuser ses maîtres par une vaine éloquence. Il se montre presque en même temps sur tous les points de l'empire d'Orient; il brille sur sa terre natale, dans l'Égypte, dans la Cyrénaïque, et surtout dans cette Grèce asiatique dont il ne reste rien, et qui fut si célèbre par son luxe et sa richesse.

Athènes est encore, au quatrième siècle, la ville des arts et des lettres. Pleine de monumens et d'écoles, elle attire toute la jeunesse studieuse de l'Europe et de l'Asie. Elle est peuplée de ces enthousiastes du premier âge, qui sont à la fois avides de science et de merveilleux, qui veulent tout pénétrer, tout comprendre, qui cherchent la vérité avec une inquiète candeur, et la défendent avec fanatisme. Cette jeunesse suit

les mouvemens de ses maîtres *, s'associe à leurs combats, à leurs triomphes avec la même ardeur, la même agitation qui faisait autrefois tressaillir et palpiter la foule attentive à la course des chars.

Bruyante et studieuse, elle remplit la ville d'Athènes de ses jeux pour célébrer la venue d'un nouveau disciple, et elle passe de longues heures aux leçons de l'Académie. Athènes est à la fois remplie d'églises chrétiennes et d'idoles. Le polythéisme s'y conserve, protégé par les arts. Les défenseurs futurs des deux cultes se trouvent confondus, sans le savoir, dans les mêmes écoles. Ces jeunes hommes, si graves et si doux, admirés de leurs camarades dont ils évitent les folies, ces deux inséparables qui, parmi les séductions d'Athènes, ne connaissent que le chemin de l'église chrétienne et

* Gregorii Nazianzeni Opera, t. I, adversus Julianum.

celui des écoles, c'est Grégoire de Nazianze et son ami; on les cite dans toute la Grèce; ils excellent dans les lettres et l'éloquence profane.

Près d'eux passe souvent sans leur parler un jeune homme, à la démarche irrégulière et précipitée, au regard brillant et plein de feu, laissant tomber les boucles de sa chevelure, le cou légèrement penché, la physionomie mobile et dédaigneuse. Il porte le manteau philosophique; mais la foule qui le suit annonce sa fortune ou plutôt ses périls; c'est le frère de l'un des Césars, c'est Julien, qui, désarmant la jalouse haine de l'empereur Constance, est venu dans Athènes pour étudier les lettres dans leur sanctuaire. Il passe pour chrétien, et Constance lui a même fait prendre le titre de *lecteur* dans une église; mais son amour d'Homère est l'espérance des Grecs encore attachés à l'ancien culte. On vante son génie, sa passion des scien-

ces. On annonce de lui de grandes choses, que semblent justifier son rang, ses talens, sa jeunesse préservée par un merveilleux hasard des cruautés de Constance.

Dans l'Asie se montre Antioche, avec ses églises et ses théâtres, ce mélange d'imagination et de mollesse qui favorise également les austérités et les plaisirs; c'est là que les disciples du culte nouveau ont reçu pour la première fois * ce nom de chrétien, répandu deux siècles après sur tous les points du monde; c'est là que Libanius, païen par amour d'Homère, ouvrait son école que suivit Chrysostome; c'est là que Julien, devenu maître de l'empire et toujours sophiste, écrivait des satires contre les chrétiens, ses sujets.

Antioche est placée sur les bords du fleuve Oronte, dans une plaine enchan-

* Sancti Augustini Opera, t. I.

teresse que couronnent d'âpres sommets, où sont épars quelques solitaires. Le christianisme a tout obtenu d'elle, excepté le sacrifice du cirque et du théâtre; mais aucuns jeux sanglans n'attristent cette ville charmante. Les fêtes, les bals nocturnes, les réunions de science et de plaisir occupent ses paisibles habitans. Les divisions des sectes n'amènent aucun combat; elles se rallient l'une l'autre sans se persécuter.

Libanius écrit tranquillement le panégyrique de Julien après sa mort, et sur les ruines du polythéisme; mais la foule se presse sur les pas du jeune et éloquent Chrysostome. Le sanctuaire retentit des applaudissemens * qu'excitent ses discours. On le suit dans les campagnes, aux portes de la ville; de vastes toiles sont tendues dans les airs pour défendre

* Chrysostomi Opera, t. II.

de l'ardeur du soleil un nombreux auditoire enivré du charme de ses paroles.

Telle est la vie des Grecs d'Asie, devenus sujets de Rome et chrétiens, sans avoir presque changé leurs mœurs, leurs usages et leur génie.

Mais ailleurs, dans les écrits d'Athanase, apparaît Alexandrie, aussi tumultueuse, aussi pleine d'orages qu'Antioche est paisible : c'est l'entrepôt de tous les commerces, la patrie de toutes les sectes *. Elle est habitée à la fois par les plus contemplatifs et les plus industrieux de tous les hommes. Près de cet observatoire fondé par les Ptolémées, près de cette bibliothéque immense, et qui s'accroît sans cesse, sont des ateliers innombrables. Personne ne paraît oisif, excepté les philosophes. On est occupé tout le jour à tisser le lin, à fabriquer le papier,

* Athanasii Opera, t. I.

à souffler le verre, à forger les métaux; les aveugles même travaillent. Dans cette foule d'habitans, d'étrangers, de voyageurs, il n'est aucune opinion, aucune secte, aucune singularité de mœurs ou de doctrine qui ne se cache impunément; là jamais la persécution n'atteignit le christianisme. Une population nombreuse et hardie fait trembler les gouverneurs romains.

Nulle ville n'est à la fois plus studieuse et plus agitée; les mœurs des habitans ont quelque chose de féroce, et leurs mains sont souvent sanglantes. On se dispute par les armes la possession d'un temple. On combat plus encore pour l'archevêché. Le crédit de cette dignité est grand sur l'esprit du peuple. Alexandrie, par son commerce, fournit de blé Rome et l'Italie; et quand on veut perdre Athanase auprès de l'empereur, on l'accuse avec vraisemblance du projet d'affamer Rome, en suspendant par son

pouvoir le départ des flottes d'Égypte.

Constantinople, ses mœurs, son luxe, la cour impériale et ses vices, paraissent mieux encore dans les orateurs du quatrième siècle. C'est la métropole du monde et de la religion; c'est là que brillent tour à tour sur le siége épiscopal Grégoire de Nazianze et Chrysostome; mais en même temps c'est le centre où viennent aboutir les sectes inventées par l'esprit subtil d'Alexandrie et la philosophie de la Grèce; c'est là qu'on vient les mettre à profit, en les produisant à la cour, et en tâchant d'y gagner quelque chambellan ou quelque eunuque du palais. Là donc se montrent dans toute leur nudité les misères de l'empire d'Orient, le despotisme capricieux des princes, les intrigues du palais, la corruption d'une grande ville faite trop vite, qui n'était ni grecque, ni romaine, et semblait une colonie plutôt qu'une capitale. Mais Constanti-

nople, par sa nouveauté même, n'avait rien dans ses monumens, dans ses fêtes, dans ses usages, qui rappelât l'ancien culte. Elle était de la même date que le triomphe du christianisme.

A Rome, au contraire, le christianisme n'avait qu'une demi-victoire. Les deux sociétés, les deux cultes, le passé et l'avenir, étaient en présence et en guerre. Les temples, les cirques, les théâtres, les rues même de Rome, toutes pleines de monumens païens, entretenaient le zèle religieux d'une partie des habitans. Plusieurs familles sénatoriales, surtout, tenaient encore à l'ancien culte, comme à la gloire de leurs aïeux. Le peuple remplissait les églises chrétiennes et les cimetières des martyrs. Les esclaves, les pauvres adoptaient la loi nouvelle, où ils trouvaient des consolations et des secours; déjà cependant on accusait les vices des prêtres, la pompe et le faste des évêques. Au

milieu du quatrième siècle, le siége épiscopal de Rome fut disputé par un combat sanglant. Les païens * voyaient avec joie ces honteux débats, et les opposaient ironiquement à la simplicité, à la modestie qu'ils se plaisaient à reconnaître dans quelques évêques des provinces d'Italie. Il est à remarquer que, pendant ce siècle, l'église de Rome ne produisit pas un seul grand écrivain, un seul grand orateur, comme ceux qui naissaient en Afrique, en Grèce, en Asie; mais elle travaillait à s'étendre au loin : elle cherchait à dominer les églises d'Afrique, de Gaule et d'Ibérie.

Elle visait au gouvernement des hommes, plutôt qu'à la gloire de bien parler et de bien écrire; elle tâchait de se rendre arbitre des querelles nombreuses excitées par l'esprit sophistique

* Ammiani Marcellini, lib. XXVII.

des Grecs; elle offrait sa communion aux docteurs d'Orient persécutés pour des controverses, et les gagnait en leur donnant asile.

Presque aucune secte ne se formait dans l'église de Rome. Son génie était en cela l'opposé du génie grec; il se tenait aux anciens formulaires, innovait peu, redoutait le changement comme une hérésie, et, sans égaler la gloire de l'église d'Orient, devait à la longue l'emporter sur elle par une sorte de prudence temporelle et de ténacité.

Le génie grec, plus libre et plus hardi, et devenu depuis les conquêtes d'Alexandre plus oriental qu'européen, portait dans le christianisme les subtilités, les allégories. L'Égypte et l'Asie-Mineure en étaient le théâtre; mille sectes, mille opinions bizarres y naissaient de l'imagination superstitieuse des habitans. Les Romains, ou plutôt les peuples qui parlaient la langue latine, avaient quelque

chose de moins savant, de moins ingénieux; ils n'étaient que des théologiens grossiers auprès des Grecs d'Alexandrie; mais ils étaient plus calmes et plus sobres dans leurs opinions. Ils se défiaient de la métaphysique subtile que les Orientaux mêlaient aux dogmes de la foi; et ce schisme, cette répugnance mutuelle, qui, plusieurs siècles après, sépara les deux églises, avait sa racine dans les premiers âges du prosélytisme chrétien. On devrait en retrouver aussi la trace dans les monumens oratoires des deux littératures; mais le parallèle ne saurait être exactement suivi. Non-seulement l'église orientale avait une incontestable supériorité d'imagination et d'éloquence; mais parmi les écrivains de l'église latine, tous ceux qui brillèrent d'un grand éclat semblaient appartenir à l'Orient; les uns, en effet, avaient vécu dans la Syrie, dans l'Égypte, et respiré l'enthousiasme aux rives du Jourdain; les autres, nés

sous le climat brûlant de l'Afrique, étaient plus orientaux que latins; la langue romaine se transformait dans leurs écrits, et prenait une sorte d'irrégularité sublime et barbare.

Sous ce rapport, ils étaient plus novateurs que les Grecs; ils formaient au milieu de l'Occident une époque plus singulière et plus distincte du passé. Mais essayons de marquer ces divers caractères, en parcourant l'histoire et les écrits des grands hommes qui, dans l'Orient et l'Occident, firent du quatrième siècle une époque si mémorable pour la religion et les lettres.

DES PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE.

Le premier nom qui se présente à nous dans les fastes chrétiens du quatrième siècle, c'est celui d'Athanase. Sa vie, ses combats, son génie, servirent plus à

l'agrandissement du christianisme que toute la puissance de Constantin. Cet homme lutta tour à tour contre les païens, les sectaires, les évêques jaloux de sa gloire, les empereurs offensés de son altière indépendance; et, dans cette orageuse carrière, il n'eut pas un moment de repos ou de faiblesse. En lui se montre un caractère nouveau, et qui n'appartenait pas aux premiers temps du prosélytisme chrétien, celui d'une politique aussi profonde que son âme était intrépide. Ce n'était plus cette première ferveur d'enthousiasme qui courait au-devant de la mort, ou la recevait avec joie. Athanase cherche le triomphe et non le martyre. Tel qu'un chef de parti, tel qu'un général expérimenté qui sent qu'il est nécessaire aux siens, Athanase ne s'expose que pour le succès, ne combat que pour vaincre, se retire quelquefois, pour reparaître avec l'éclat d'un triomphe populaire.

Élevé au milieu des querelles religieuses, renommé dès sa jeunesse dans le concile de Nicée, élu patriarche d'Alexandrie par le suffrage d'un peuple enthousiaste, exilé par Constantin, proscrit par Constance, poursuivi par Julien, menacé sous Valens, il mourut sur ce siége patriarcal d'où il avait été arraché tant de fois. On sent bien que les écrits d'un tel homme ne seront pas seulement des ouvrages de théologien. S'il combat souvent sur des dogmes obscurs, son but est d'établir cette unité religieuse dont il a calculé toute la puissance.

Les sectes nombreuses et bizarres, produites dans les premiers temps du christianisme par l'ébullition de l'esprit oriental, commençaient à disparaître ; mais une secte nouvelle s'élevait, plus méthodique, plus simple, plus faite pour devenir universelle : c'était la doctrine d'Arius, doctrine encore enveloppée à sa

naissance de subtilités scolastiques ; mais qui recélait au fond le pur déisme, et, par cela même, pouvait s'accorder davantage avec la réforme graduelle des anciens cultes.

Un siècle plus tôt, cette secte eût peut-être secondé l'essor du christianisme, et facilité son empire ; mais alors elle effaçait le caractère distinctif de la foi nouvelle, elle détruisait sa victoire ; elle la faisait rentrer, elle l'ensevelissait, pour ainsi dire, dans la croyance plus ou moins confuse, mais générale, dont se rapprochaient tous ceux mêmes qui n'étaient pas chrétiens.

Ces motifs peuvent mieux faire comprendre les efforts extraordinaires opposés à l'arianisme, et le génie de l'homme qui lutta plus que tout autre contre cette puissance nouvelle protégée souvent par les empereurs.

Il ne s'est rien conservé des écrits d'Arius. Les vainqueurs ont détruit les mo-

numens de leur adversaire ; mais le fondateur d'une secte si fameuse, l'homme qui tant de fois chargé d'anathèmes sut gagner à sa cause un nombreux parti dans le peuple, dans les évêques, à la cour des princes, et qui divisa le christianisme triomphant, était sans doute doué de tous les talens qui font un grand sectaire. Cependant il fut surtout aidé par le sentiment secret qui commençait à rendre redoutable aux empereurs la puissance et l'ambition du sacerdoce chrétien. Constantin lui-même, avant de mourir, avait senti quels maîtres il s'était donnés. Constance, son fils, moins puissant et moins accrédité sur le trône, redoutait encore plus cette tutelle. Les évêques accusés d'arianisme, la minorité vaincue dans le concile de Nicée, montraient plus de complaisance pour le pouvoir impérial, et cherchaient son appui contre les censures de leurs orthodoxes, mais impérieux collègues. Constance aima mieux protéger

les ariens que d'obéir aux catholiques. Ainsi peut s'expliquer la singulière ardeur avec laquelle un prince sans études parut se passionner pour des thèses obscures de théologie, et appuya le schisme par des persécutions.

Les guerres civiles élevées dans l'empire par les compétiteurs des fils de Constantin, mêlèrent des intérêts de parti à des intérêts de secte. Le second fils de Constantin qui régnait dans l'Occident et protégeait les catholiques, fut tué par Magnence que les soldats revêtirent de la pourpre impériale. Constance vengea son frère, et vainquit l'usurpateur, qui menaçait d'envahir aussi l'Orient. Aussitôt les catholiques et les ariens s'accusèrent mutuellemeut près du vainqueur d'avoir favorisé son rival.

Les ariens d'Égypte dénoncèrent Athanase que sa puissance sur l'esprit des peuples rendait assez suspect à l'empereur. Ils lui reprochaient d'anciens efforts

pour calomnier Constance près de son frère, et des lettres écrites à Magnence pour lui livrer la province d'Égypte. A ces graves accusations se joignait, selon l'esprit du temps, un crime purement théologique : Athanase était accusé d'avoir tenu l'assemblée des fidèles dans une église qui n'était pas encore consacrée.

Condamné par un concile d'évêques, le patriarche d'Alexandrie reçut l'ordre de quitter son siége; pendant qu'il prétexte des retards, et qu'il cherche à faire parvenir des apologies à l'empereur, les troupes de l'armée d'Égypte sont envoyées sur Alexandrie, pour enlever l'archevêque du milieu du peuple. Athanase, par son génie, par sa prévoyance, par les soins qu'il prodiguait aux malheureux, était le bienfaiteur d'Alexandrie. Il faut l'entendre raconter lui-même la violence qu'il subit. On reconnaîtra sans peine, dans ce récit, avec quel art l'intrépide pontife savait se rendre populaire.

« Il était nuit, dit Athanase, il y avait du
» peuple qui veillait dans l'église, attendant la fête du lendemain. Le chef militaire Syrianus apparut tout à coup avec des soldats, au nombre de plus de cinq mille, ayant des armes et des épées nues, des arcs, des flèches, des lances, et il les range autour de l'église. Moi, qui ne croyais pas juste, dans un si grand désordre, d'abandonner le peuple, et qui préférais m'exposer le premier au péril, m'étant assis dans la chaire, j'ai ordonné au diacre de lire le psaume, *La miséricorde de Dieu est grande dans les siècles* : je dis au peuple de répondre, et de se retirer ensuite chacun dans sa maison; mais le chef s'étant élancé dans le temple, et les soldats assiégeant de toutes parts le sanctuaire pour me saisir, le peuple et les prêtres me pressent, me supplient de prendre la fuite; je refuse de le faire avant que chacun d'eux soit en sûreté. M'étant

» donc levé, et ayant prié le Seigneur,
» je les conjurai de se retirer : « J'aime
» mieux, disais-je, être en péril, que de
» voir maltraiter quelqu'un de vous.
» Plusieurs étant donc sortis, et les
» autres se préparant à les suivre, quel-
» ques solitaires et quelques prêtres mon-
» tèrent jusqu'à moi, et m'entraînèrent,
» et ainsi, j'en atteste la suprême vérité,
» malgré tant de soldats qui assiégeaient
» le sanctuaire, malgré ceux qui entou-
» raient l'église, je sortis sous la con-
» duite du Seigneur, et j'échappai sans
» être vu, glorifiant surtout le Seigneur
» de ce que je n'avais pas trahi mon peu-
» ple, et de ce que l'ayant mis d'abord
» en sûreté, j'avais pu être sauvé moi-
» même, et me dérober aux mains qui
» voulaient me saisir. »

Proscrit et fugitif, Athanase adresse à l'empereur une apologie où il se défend avec le même calme, la même hauteur de courage que s'il était encore dans le

palais épiscopal d'Alexandrie ; il y reprend les accusations de ses ennemis ; il les réfute comme s'il s'agissait encore de prouver son innocence. Rien n'est plus beau surtout que sa réponse à l'accusation d'avoir écrit à Magnence. « Le reproche que l'on me faisait *, dit-il, » d'avoir voulu irriter contre vous votre » frère, d'heureuse mémoire, avait du » moins quelque prétexte aux yeux des » calomniateurs. En effet, j'avais le pri- » vilége de le voir librement ; il me dé- » fendait contre vous. Présent, il m'ho- » norait ; absent, il m'a souvent appelé. » Mais cet infernal Magnence, le Christ » m'est témoin que je ne le connais pas. » Quel motif pouvait m'engager à lui » écrire ? Comment pouvais-je commen- » cer une lettre à cet homme ? Lui aurais- » je dit : Tu as bien fait de tuer celui

* Sancti Athanasii Opera, t. I.

» qui me comblait d'honneurs, et dont
» je n'oublierai jamais l'amitié. Je t'aime
» d'avoir égorgé ceux qui, dans Rome,
» m'ont accueilli jadis avec tant de fa-
» veur. » En même temps l'éloquent évê-
que multiplie les preuves, les faits, les
vraisemblances qui démentent la calom-
nie de ses ennemis ; et sans se plaindre de
son exil et de ses malheurs, il supplie
Dieu d'éclairer le cœur de Constance.

L'empereur fut inflexible ; et la persé-
cution s'étendit sur les amis, les parti-
sans d'Athanase, sur le peuple de sa com-
munion, avec une fureur qui pouvait
faire regretter à l'Église la hache de ses
anciens bourreaux. Pendant six ans, c'est-
à-dire pendant le reste du règne et de la
vie de Constance, Athanase erra de dé-
serts en déserts, souvent poursuivi de
près par les ordres des gouverneurs ro-
mains. Ces vastes solitudes qui bordent
l'Égypte, ces îles que le Nil forme dans
son cours, ces débris de cités, ces monu-

mens mystérieux que déjà l'on appelait antiques, quelquefois ces villes alors modernes et populeuses, où la foule cache encore mieux que la solitude, tout dans l'Égypte servait tour à tour d'asile au patriarche fugitif *. Mais sa retraite habituelle était parmi les solitaires de la Thébaïde, dont il excitait l'enthousiasme et partageait les austérités. C'est de là qu'il encourageait quelques évêques d'Égypte zélés pour sa cause, qu'il envoyait des instructions à ses amis dans les conciles de la Gaule ou de l'Italie, qu'il répondait à ses ennemis, qu'il lançait des anathèmes contre ses persécuteurs. Copiés par des mains fidèles, ses écrits étaient en un moment répandus dans toutes les sociétés chrétiennes d'Orient. Du fond de sa cellule, il était le partriarche invisible de l'Égypte; il avait pour le servir, pour

* Sancti Athanasii Opera, t. I.

le cacher, pour le défendre, cette milice du désert, enthousiaste et muette.

La mort de Constance et la victoire passagère du polythéisme suspendirent seules la proscription d'Athanase. Julien, dans sa tolérance affectée, rappela d'abord tous les évêques exilés par la faction arienne *. Le retour d'Athanase fut dans l'Égypte une fête telle que l'empire romain n'en connaissait plus, depuis l'abolition des anciens triomphes. Un peuple immense se précipitant hors des murs d'Alexandrie, les rivages du Nil couverts de spectateurs, le fleuve sillonné de mille barques, la mer au loin éclairée des feux qui resplendissaient sur les hautes tours du Muséum, ce furent là les moindres honneurs qu'Athanase reçut dans sa patrie.

Le peuple adorait en lui un saint, un

* Sancti Gregorii Opera, t. I.

grand homme, le défenseur de la foi de Nicée, le rempart des églises d'Orient; son nom balançait la victoire du paganisme renaissant avec Julien; aussi l'empereur, effrayé de cette puissance, et croyant voir dans Athanase la destinée du christianisme, se hâta de l'arracher d'Alexandrie par un nouvel exil.

Les décrets du prince respirent la haine et l'inquiétude; il s'indigne de l'audace de celui qu'il appelle l'ennemi des dieux. « Le scélérat, dit-il, il a osé, » sous mon empire, baptiser encore des » femmes grecques d'une illustre nais- » sance. » Et il ordonne de le bannir d'Alexandrie et de toute l'Égypte. Mais le patriarche, un moment fugitif, revint se cacher dans Alexandrie même, et reparut bientôt à l'avénement d'un nouvel empereur. Une dernière épreuve l'attendait sous l'empire de Valens, zélé pour l'arianisme. Il fut encore banni, et passa quelques mois caché aux portes d'A-

lexandrie, dans le tombeau de son père; mais il fallut le rendre aux vœux d'un peuple dont il était l'idole, et qui ne pouvait croire au rétablissement du christianisme, en l'absence d'Athanase. Il revint s'asseoir dans la chaire pontificale; et, désormais au-dessus de la persécution, mourut en paix dans Alexandrie.

Son éloge funèbre fut prononcé par les plus grands orateurs d'Orient, et sa mémoire fut vénérée, non comme celle des martyrs, qui les premiers avaient scéllé de leur sang la foi chrétienne, mais comme celle d'un fondateur d'empire. Il n'est pas besoin de dire que, dans les écrits divers inspirés par cette vie pleine de combats et de périls, l'instruction morale occupa peu de place. Pour les controverses, le dogme est un instrument bien plus puissant que la morale. C'est pour les choses difficiles à comprendre que les esprits se passion-

nent ; c'est par les mots mystérieux que les peuples se mènent et s'agitent ; et la morale est une chose trop simple et trop vraie pour suffire à ce besoin qu'un génie ardent éprouve de dominer les âmes, et de les subjuguer par sa croyance.

L'intrépide, l'éloquent Athanase a donc souvent rempli ses ouvrages d'une scolastique subtile. Il est grand et simple lorsqu'il raconte ses combats et ses souffrances ; il est sublime de conviction et de volonté ; mais son éloquence est peu variée, et n'a pas ces riches ornemens de la tribune antique. On sent qu'il est fait pour l'action, pour l'empire, et qu'il est à l'étroit dans le champ de la controverse.

On regrettera seulement qu'il ne se soit pas conservé quelques-uns des discours que dut prononcer Athanase au retour de ses fréquens exils, au milieu de l'enthousiasme populaire. On y chercherait par quels ressorts le Primat d'É-

gypte agissait sur ces races mélangées, sur cette population multiforme qui remplissait Alexandrie; comment il disposait des passions de cette multitude qui tour à tour égorgeait dans son palais l'archevêque arien, massacrait dans une église chrétienne la belle et savante Hypatie, et se laissait docilement conduire à la voix d'Athanase.

Nul évêque du quatrième siècle ne surpassa le patriarche d'Égypte pour l'élévation d'esprit et la fermeté d'âme; mais quelques-uns d'entre eux furent plus grands écrivains et plus habiles orateurs. On ne retrouve dans Athanase presque aucun souvenir des lettres et de la philosophie grecque; il les dédaigne, ou les connaît peu. Il hérisse son langage des épines théologiques; il ne cherche point à plaire par l'imagination; il se défend le pathétique: il semble qu'il ne veut pas être un orateur véhément et persuasif, mais l'invariable témoin, le dépositaire impassible d'une vérité.

Grégoire de Nazianze, au contraire, saint Basile, et plus encore Chrysostome, appellent à leur secours toutes les inspirations et tous les artifices du talent oratoire. Docile à leur génie, la langue grecque exprime toutes les nouveautés de la foi chrétienne, en paraissant encore l'idiome antique des Lysias et des Platon. On reconnaît le génie grec, presque dans sa beauté première, doucement animé d'une teinte orientale, plus abondant et moins attique, mais toujours harmonieux et pur.

Cette fidélité aux anciens types, cette constance de langage, au milieu d'une si grande nouveauté de sentimens et d'idées, s'explique en partie par l'étude, l'imitation, l'enthousiasme de ces modèles qui, en devenant profanes, ne cessaient pas d'être sublimes aux yeux des jeunes chrétiens d'Antioche et d'Athènes. Leur imagination préoccupée par ces études charmantes les abjurait plus tard

sans les oublier; c'était comme une musique apprise dès l'enfance, et sur laquelle on adaptait les graves paroles de l'âge mûr.

Cette influence littéraire servait puissamment, il n'en faut pas douter, au progrès du christianisme; et ce n'est pas sans motif que Julien, dans le court espace de son règne, se hâta, pour principale persécution, de prohiber l'enseignement des lettres grecques parmi les chrétiens. Si l'enthousiaste simplicité des apôtres avait d'abord conquis des disciples dans la Syrie, il était visible que les dogmes chrétiens s'étaient ensuite étendus chez des peuples plus éclairés, avec le secours des lettres et de la philosophie grecque.

Les premiers apologistes dans le second siècle, Aristide, Athénagoras, Justin, étaient Grecs et savans. Depuis lors, l'esprit philosophique s'était souvent porté vers cette nouvelle carrière,

et Julien croyait donc avec vraisemblance affaiblir le christianisme, en lui ôtant les sciences et les lettres qui servaient à sa victoire.

« C'est à nous, disait Julien, qu'ap-
» partient l'éloquence et la langue grec-
» que, puisque seuls nous savons ho-
» norer les dieux. L'ignorance et la
» simplicité sont votre partage, et toute
» votre sagesse consiste à dire, croyez; »
et il s'autorisait de ce sophisme pour interdire l'instruction à plus de la moitié de ses sujets*. Cette défense injuste, blâmée par quelques païens eux-mêmes, fut ce qui blessa le plus les orateurs chrétiens, et ne fit que redoubler leur ardeur pour les sciences profanes qu'on voulait leur arracher comme une arme de défense et de victoire**. L'indignation

* Gregorii Nazianzeni Opera, t. I.

** Ammiani Marcellini, lib. XXV.

de l'un d'entre eux est remarquable par l'amour-propre naïf qui s'y mêle. « Je » vous abandonne tout le reste, dit-il, » en s'adressant aux païens, les riches- » ses, la naissance, la gloire, l'autorité » et tous les biens d'ici-bas, dont le » charme s'évanouit comme un songe ; » mais je me saisis de l'éloquence, et je » ne regrette pas les travaux, les voyages » sur terre et sur mer que j'ai entre- » pris pour l'acquérir *. »

Nous voilà bien loin de la rudesse de saint Paul, et de *son mépris pour les persuasions du langage humain :* ce goût des lettres profanes ne fit d'abord que s'accroître parmi les chrétiens de la Grèce, dans le triomphe de leur culte qui suivit la mort de Julien.

Leurs orateurs devinrent aussi brillans

---

* Gregorii Nazianzeni, t. I, adversus Julianum.

et aussi fleuris que les premiers apôtres avaient été incultes et négligés. Malheureusement cette révolution ne se borna point au langage; l'Église aussi, l'Église tout entière s'était éloignée de la simplicité des temps apostoliques. Les évêques avaient déposé le bâton de voyage des apôtres, pour monter sur des chars * qui les portaient avec un fastueux cortége au palais de l'empereur. A la cour, ils étaient honorés à l'égal des grands officiers de l'empire. Leur voix était toute-puissante; seuls ils avaient le droit de tenir des assemblées qui, sous le nom de concile, devenaient les états généraux du monde chrétien. Dans les villes éloignées, la puissance de l'évêque était plus grande encore, et ne trouvait guère d'obstacle que dans les schismes et les ambitions de compétiteurs ecclésiastiques.

* Ammiani Marcellini, lib. XVII.

Ainsi, quoique la religion fût très-puissante, les sectes se fortifiaient. Le zèle même des empereurs pour le christianisme, le prix immense qu'ils croyaient attaché à la pureté de la foi, ne servaient qu'à les rendre protecteurs plus ou moins imprudens de la secte qu'ils préféraient.

Ariens ou catholiques prédominaient tour à tour suivant la volonté du prince, et souvent par le caprice d'une princesse ou les intrigues d'un eunuque de la cour. Alors ces évêques si puissans étaient exposés à des retours de disgrâces et de despotisme. Ces persécutions violentes, interrompues sous le règne idolâtre de Julien, recommencèrent sous Valens, chrétien, mais sectaire. Les évêques de la communion d'Athanase furent proscrits, chargés d'outrages; mais, dans cette nouvelle espèce de martyre, tout était changé; et l'on peut dire que l'Église chrétienne triomphait encore dans l'humiliation passagère de quelques-uns de

ses ministres ; car c'était toujours elle que l'on voulait venger ; c'était pour elle que s'armait la puissance impériale.

On concevra sans peine que ce nouvel état de la religion, bien moins favorable à l'enthousiasme et à la vertu que les souffrances et l'humilité des premiers temps, n'aurait pas suscité de si grands apôtres, si la philosophie, les lettres, les arts n'avaient pas en partie passé du côté du christianisme.

Dans les deux Églises, en Orient et en Occident, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise, les Jérôme et les Augustin surpassaient en érudition et en éloquence tout ce qui restait encore de sophistes païens, et même tout ce qui les avait précédés depuis les temps de Plutarque et de Tacite ; c'était donc sous le rapport du génie une grande et nouvelle époque, une ère glorieuse qui se formait pour l'espèce humaine.

Saint Basile et Grégoire de Nazianze sont les premiers modèles de cette pieuse et docte éloquence consacrée à l'enseignement régulier du peuple. Dans leur bouche, la religion n'a plus cette ardeur de controverse où se consumait le zèle d'Athanase ; elle n'est plus le glaive qui coupe et qui divise, mais le lien qui rapproche et unit doucement les âmes. Moins occupée du dogme, elle s'applique surtout à la réforme des mœurs et à la consolation des affligés ; souvent c'est le langage simple et tout moral des chaires protestantes, mais animé de cette grâce orientale et de ce jeune enthousiasme dont brillait le christianisme à sa naissance.

Contemporains et rivaux littéraires de Julien qu'ils avaient vu dans les écoles d'Athènes, saint Basile et Grégoire de Nazianze se tinrent à l'écart sous son règne, plutôt peut-être pour échapper à ses séductions, que par crainte de

quelques rigueurs ; car le frère de Grégoire de Nazianze, chrétien zélé comme lui, était médecin du palais impérial, et vivait dans la faveur du nouveau prince qui faisait tous ses efforts pour le ramener au paganisme.

Les deux amis dédaignèrent cet exemple et cette tentation. Saint Basile, d'un an plus âgé que son ami, avait essayé, en sortant d'Athènes, la profession du barreau dans Césarée sa patrie, ville opulente de la Cappadoce. Il se dégoûta bientôt de ce travail qui ne répondait pas au mouvement religieux dont le monde était agité ; et après avoir quelque temps voyagé dans l'Égypte, il chercha la retraite et résolut de s'y fixer, moins en hermite toutefois qu'en homme plein d'imagination, épris du repos et de la solitude. Il a décrit lui-même sa riante Thébaïde, dans une lettre à son ami qui paraissait encore retenu par le monde :

« Mon frère * m'avait écrit que tu souhaitais depuis long-temps te réunir à » nous, ajoutant même que ta résolution était prise ; mais j'y crois difficilement, après tant de fausses promesses. » D'ailleurs, pressé de mille soins, je ne » pouvais attendre. Il faut que je retourne dans le Pont ; et là peut-être, » si Dieu le veut, je terminerai mes courses. Ayant une fois perdu les vaines » espérances, ou plutôt les songes, que » je me faisais sur toi (car j'approuve » celui qui dit que l'espérance est le rêve » d'un homme éveillé), je suis allé dans » le Pont, pour chercher la vie qu'il » me faut. Dieu m'y a fait trouver un » asile conforme à mes goûts. Ce que » nous avons souvent pris plaisir à nous » figurer ensemble en imagination, il » m'est donné de le voir dans la réalité:

* Sancti Basilii Epistolæ, t. III, p. 89.

» c'est une haute montagne enveloppée » d'une épaisse forêt, arrosée du côté » du nord par des sources fraîches et » limpides. Au pied s'étend une plaine » incessamment fertilisée par les eaux qui » tombent des hauteurs; la forêt qui » jette à l'entour ses arbres de toute » espèce, et plantés au hasard, lui sert, » pour ainsi dire, de mur et de défense.

» L'île de Calypso serait peu de chose » auprès, quoique Homère l'ait admirée » plus que toutes les autres pour sa » beauté. Ce lieu se partage en deux » vallées profondes; d'un côté, le fleuve » qui se précipite de la crête du mont, » forme par son cours une barrière con- » tinue et difficile à franchir; de l'au- » tre, une large croupe de montagne qui » communique à la vallée par quelques » chemins tortueux, ferme tout passage. » Il n'y a qu'une seule entrée, dont » nous sommes les maîtres.

» Ma demeure est bâtie sur la pointe

» la plus avancée d'un autre sommet; » de sorte que la vallée se découvre » et s'étend sous mes yeux, et que je » puis regarder d'en haut le cours du » fleuve plus agréable pour moi que le » Strymon ne l'est aux habitans d'Am- » phipolis. Les eaux tranquilles et dor- » mantes du Strymon méritent à peine » le nom de fleuve; mais le mien, le » plus rapide fleuve que je connaisse, se » heurte contre une roche voisine, et » repoussé par elle retombe en torrent » qui me donne à la fois le plus ravis- » sant spectacle et la plus abondante » nourriture; car il a dans ses eaux un » nombre prodigieux de poissons.

» Parlerai-je des douces vapeurs de la » terre, et de la fraîcheur qui s'exhale » du fleuve? Un autre admirerait la » variété des fleurs et le chant des » oiseaux; mais je n'ai pas le loisir d'y » faire attention. Ce qu'il y a de mieux à » dire de ce lieu, c'est qu'avec l'abon-

» dance de toutes choses, il me donne
» le plus doux des biens pour moi, la
» tranquillité. Non-seulement il est af-
» franchi du bruit des villes, mais il ne
» reçoit pas même de voyageurs, excepté
» parfois quelques chasseurs qui viennent
» se mêler à nous; car nous avons aussi
» des bêtes fauves, non pas les ours et
» les loups de vos montagnes, mais des
» troupeaux de cerfs et de chèvres sau-
» vages, des lièvres et d'autres animaux
» semblables. Pardonnez-moi donc de
» fuir vers cet asile. Alcméon lui-même
» s'arrêta quand il eut rencontré les
» îles Echinades. »

Ces agréables peintures, ces poétiques allusions ne sentent pas l'austérité du cloître. Il n'est pas douteux cependant que saint Basile ne suivît dès lors, avec quelques amis, une règle de vie religieuse dont il était le fondateur, et qui s'est perpétuée de nos jours dans les mo-

nastères de la Grèce et de l'Orient. Mais cette règle, la plus sage parmi toutes les constitutions monastiques, mêlait à la vie contemplative les travaux des champs, et s'éloignait également des rigueurs impitoyables et de l'imbécile quiétude de ces moines égyptiens, vrais Fakirs du christianisme.

Après avoir passé quelques années dans cette retraite, Basile revint à Césarée, pour entrer dans le sacerdoce, pendant le règne de Julien.

Plus d'une fois il retourna dans sa chère solitude, où Grégoire de Nazianze était enfin venu le rejoindre. Il en sortait pour aider de ses conseils Eusèbe, archevêque de Césarée, qui tantôt l'accueillait, et tantôt se montrait jaloux de lui. Dans une famine dont la Cappadoce fut affligée, il vint, consola le peuple, émut la pitié des riches, donna lui-même tout son bien pour nourrir les malheureux,

et étendit également sa libéralité sur les païens * et sur les juifs.

A la mort d'Eusèbe, il fut choisi pour lui succéder. Possesseur de cette dignité pendant vingt ans, et métropolitain de la Cappadoce, sa vie n'offre pas ces vicissitudes aventureuses qui attachent à l'histoire d'Athanase ou de Jérôme; mais elle impose par le spectacle d'une vertu constante et d'un beau génie. Saint Basile fut le véritable évêque de l'Évangile, le père du peuple, l'ami des malheureux, inflexible dans sa foi, mais infatigable dans sa charité. Pauvre lui-même de cette pauvreté qui déjà devenait rare dans l'Église chrétienne, il n'avait qu'une seule tunique, et ne vivait que de pain et de grossiers légumes; mais il employait des trésors à embellir Césarée. Il fit bâtir pour les étrangers et

* Gregorii Nysseni Opera, t. I.

pour les indigens un hospice que Grégoire de Nazianze appelle une seconde ville ; il établit de nombreux ateliers et des écoles.

Le zèle aveugle de Valens pour l'arianisme menaça plus d'une fois l'archevêque de Césarée. Il brava le préfet de l'empereur, et la colère de l'empereur lui-même. Les historiens ecclésiastiques ont raconté qu'un ordre d'exil allait être donné contre Basile, lorsque le fils de l'empereur tomba malade ; le saint évêque se mit en prière, et l'enfant guérit ; mais ensuite ayant été baptisé par un évêque arien, il retomba malade, et mourut. Ils ajoutent que l'empereur ayant voulu signer l'ordre d'exil, sa plume se brisa par trois fois. Il n'est besoin de ces prétendus miracles pour expliquer l'ascendant de l'archevêque de Césarée sur un prince faible et furieux. Basile reçut Valens dans l'église, derrière le voile du sanctuaire, lui parla

long-temps, et sut apaiser sa colère par un mélange de force et de douceur.

L'archevêque de Césarée fut souvent mêlé dans la suite aux querelles religieuses de sa province et de tout l'Orient ; mais il est plus intéressant de le contempler instruisant par ses paroles les pauvres habitans de Césarée, les élevant à Dieu par la contemplation de la nature, leur expliquant les merveilles de la création, dans des discours où la science de l'orateur, formé dans Athènes, se cache sous une simplicité persuasive et populaire. C'est le sujet des homélies qui portent le nom *d'Hexaméron.* Parmi des erreurs de physique communes à toute l'antiquité, elles renferment beaucoup de notions justes, de descriptions heureuses et vraies : on croirait lire parfois de belles pages détachées des *études de la nature;* c'est le même soin pour montrer partout Dieu dans son ouvrage; c'est la même intelligence, la

même imagination pour exprimer les bontés du Créateur.

On ne lit pas de semblables discours sans songer avec étonnement à ce peuple grec chez qui des artisans, des ouvriers occupés à gagner leur pain chaque jour, comme dit l'orateur, étaient sensibles à de telles instructions, y répondaient par des applaudissemens et des larmes.

Quel charme dans le début de quelques-unes de ces homélies! « Il est des » villes, dit l'éloquent orateur, qui, » depuis le lever du jour jusqu'au soir, » repaissent leurs regards du spectacle » de mille jeux divers; elles ne se lassent » pas d'entendre des chants dissolus qui » font germer la volupté dans les âmes; » et, souvent, on nomme heureux de » tels hommes, parce que, laissant les » soins du commerce et les arts utiles à » la vie, ils passent dans la mollesse et » le plaisir le temps qui leur est assigné » sur la terre. Ils ne savent pas que le

» théâtre de ces jeux impurs est une
» école de vice pour ceux qui s'y ras-
» semblent.

» Quelques autres qui sont passionnés
» pour les courses de chevaux, croient
» combattre en songe, attèlent leurs
» chars, changent leurs écuyers, et,
» dans le sommeil, ne sont pas délivrés
» de la folie qui les tourmente le jour;
» et nous que le Seigneur, le grand ar-
» tisan des merveilles, appelle à la con-
» templation de ses ouvrages, nous
» lasserons-nous de les regarder, ou
» serons-nous paresseux d'entendre les
» paroles de l'Esprit-Saint? Ne nous
» presserons-nous pas plutôt autour de
» ce grand atelier de la puissance divine,
» et, reportés en esprit vers les temps
» passés, ne saurons-nous pas embrasser
» d'un regard tout l'assemblage de la
» création? »

Fidèle à ce plan théologique et poéti-
que, l'orateur expliquait chaque matin

et chaque soir l'ordre des saisons, les mouvemens de la mer, les divers instincts des animaux, leurs migrations régulières, l'existence de l'homme, et les merveilles de sa nature.

Sans doute l'orateur s'éloigne bien de la cosmographie des Hipparque et des Ptolomée ; et l'on peut voir dans ces discours la trace de ce mouvement rétrograde, de ce déclin prématuré que la religion mal comprise imprimait aux sciences naturelles cultivées naguère avec gloire par l'école d'Alexandrie : ils n'en sont pas moins remplis de notions d'autant plus curieuses, qu'elles étaient populaires et offrent un témoignage du temps ; mais ce qu'il faut y chercher surtout, c'est l'expression de ce spiritualisme auquel la nature sert de texte et d'inspiration.

« Si quelquefois*, s'écrie l'orateur,

* Sancti Basilii Opera, t. I.

» dans la sérénité de la nuit, portant des » yeux attentifs sur l'inexprimable beau- » té des astres, vous avez pensé au créa- » teur de toutes choses; si vous vous êtes » demandé quel est celui qui a semé le » ciel de telles fleurs; si quelquefois, » dans le jour, vous avez étudié les mer- » veilles de la lumière, et si vous vous êtes » élevé par les choses visibles, à l'être in- » visible; alors vous êtes un auditeur bien » préparé, et vous pouvez prendre place » dans ce magnifique amphithéâtre; ve- » nez: de même que, prenant par la » main ceux qui ne connaissent pas une » ville, on la leur fait parcourir; ainsi je » vais vous conduire, comme des étran- » gers, à travers les merveilles de cette » grande cité de l'univers. »

Partout les vérités morales viennent se mêler aux descriptions que trace l'orateur; et quand il a parcouru le spectacle du monde matériel et de la nature vivante,

il revient à ses auditeurs par des allocutions d'un charme inexprimable.

A-t-il expliqué devant le peuple de Césarée la création et les mouvemens de la mer, il termine par ces paroles pleines d'un enthousiasme oriental : « Mais puis-
» je apercevoir la beauté de l'Océan tel
» qu'il parut aux yeux de son créateur ?
» Que si l'Océan est beau et digne d'éloge
» devant Dieu, combien n'est pas plus
» beau le mouvement de cette assemblée
» chrétienne, où les voix des hommes, des
» enfans, des femmes, confondues et re-
» tentissantes comme les flots qui se
» brisent au rivage, s'élèvent, au mi-
» lieu de nos prières, jusqu'à Dieu lui-
» même ! »

Cette imagination sensible et pittoresque se retrouve dans tous les autres discours de saint Basile, dans ses lettres, dans ses moindres écrits. Passionné pour l'éloquence, il voulait apprendre aux jeunes chrétiens à lire avec fruit les au-

teurs profanes ; et il montre dans un discours ingénieux l'accord si fréquent de leur morale avec celle du christianisme. Lui-même il envoyait de Cappadoce un grand nombre de disciples au rhéteur païen Libanius.

Plusieurs de ses homélies ne sont que des traités de morale contre l'avarice, l'envie, l'abus de la richesse ; mais, il faut l'avouer, l'onction évangélique leur donne un caractère nouveau. Saint Basile est surtout le prédicateur de l'aumône ; il a compris, mieux que personne, ce grand caractère de la loi chrétienne, qui ramenait l'égalité sociale par la charité religieuse. Le triomphe de ses efforts, c'est d'attendrir le cœur des hommes, c'est de les rendre secourables l'un à l'autre : l'état malheureux du monde le voulait ainsi. Ce n'était pas une fiction oratoire que le passage où saint Basile * décrit le déses-

* Sancti Basilii Opera, t. II.

poir et les incertitudes d'un père forcé de vendre un de ses enfans pour avoir du pain. La misère, née de la tyrannie, rendait ces exemples communs : la loi les permettait. N'était-ce pas alors une Providence que la voix de l'orateur qui s'élevait pour prohiber ces barbares commerces, pour consoler le pauvre, pour émouvoir le riche ?

Sans doute l'orateur s'emporte trop loin, lorsqu'il n'établit aucune distinction entre le riche et le voleur, considérant le bien que le riche refuse aux pauvres comme un larcin qu'il leur fait. Mais telle était cette éloquence des premiers temps, énergique, passionnée, frappant avec force sur des âmes engourdies par la mollesse ; elle contre-pesait tous les vices d'une société dure et corrompue ; elle tenait lieu de la liberté, de la justice et de l'humanité qui manquaient à la fois ; elle promettait le ciel, pour arracher quelques bonnes actions sur la terre.

C'est à saint Basile qu'appartient cette belle idée si souvent développée par Massillon, que le riche doit être sur la terre le dispensateur des dons de la Providence, et pour ainsi dire l'intendant des pauvres.

Saint Basile n'excelle pas moins dans les peintures de la brièveté de la vie, du néant des biens terrestres, de la tromperie des joies les plus pures. Après les anciens philosophes, il est éloquent d'une autre manière sur ce texte monotone des calamités humaines. La source de cette éloquence est dans la *Bible*, dont il aime à emprunter la poésie, plus pittoresque et plus hardie que celle des Grecs. Il renouvelle les fortes images de la muse hébraïque ; mais il y mêle ce sentiment tendre pour l'humanité, cette douceur dans l'enthousiasme, qui faisait la beauté de la loi nouvelle. Les yeux élevés vers le ciel, il tend des mains secourables à toutes les

misères : il veut soulager autant que convertir.

Ses discours ſont aisément concevoir la puissance qu'il avait sur l'esprit du peuple. Faible de corps, consumé par la souffrance et les austérités, un zèle ardent le soutenait dans ses prédications continues, ses courses pastorales, ses voyages. Quand il mourut, tout le peuple de la province accourut à ses funérailles. Les païens, les juifs, le disputaient aux chrétiens par l'abondance de leurs larmes ; car il avait été le bienfaiteur de tous. Plusieurs personnes ayant péri dans la foule prodigieuse qui se pressait à son convoi, on les trouvait heureuses d'être mortes un tel jour ; et plus d'un enthousiaste dans son christianisme idolâtre les nommait des *victimes funéraires* *.

Que si maintenant, à quinze siècles de

* Θυματα ἐπιταφια.

distance, loin de ces mœurs étranges, loin de cette société où le polythéisme, l'Évangile, les fables populaires, les philosophes, les martyrs, avaient tant agité l'imagination des peuples, on cherche l'orateur de Césarée dans les pages d'un livre, combien n'admire-t-on pas son âme et son génie ! Peut-être même cette éloquence est-elle plus à l'épreuve du temps que les harangues des grands orateurs profanes ; car enfin, la cause de l'humanité est plus durable que celle d'un citoyen ou d'une république célèbre ; et les variations de costume sont peu de chose, quand il s'agit de l'intérieur de l'homme, de ses incertitudes, de ses espérances, de toutes ses misères et de son besoin d'immortalité. Ces idées, si présentes dans la réalité, nous échappent cependant bien vite, quand l'imagination ne les fixe pas en nous par l'énergie du langage. L'écrivain moraliste surtout doit être éloquent pour être écouté : c'est la

puissance de l'orateur de Césarée ; tout devient image dans sa langue expressive et poétique. Les comparaisons, les allégories rendent visibles toutes ses pensées. « De même, dit-il, que ceux qui dorment » dans un navire sont poussés vers le » port, et sans le savoir emportés vers » le terme de leur course, ainsi, dans la » rapidité de notre vie qui s'écoule, nous » sommes entraînés d'un mouvement in- » sensible et continu vers notre dernier » terme. Tu dors, le temps t'échappe ; » tu veilles et tu médites, la vie ne » t'échappe pas moins. Nous sommes » comme des coureurs obligés de fournir » une carrière. Tu passes devant tout, » tu laisses tout derrière toi ; tu as vu » sur la route des arbres, des prés, des » eaux et ce qui peut se rencontrer » d'agréable aux regards. Tu as été un » moment charmé, et tu as passé outre ; » mais tu es tombé sur des pierres, des » précipices, des rochers, parmi des bêtes

» féroces, des reptiles venimeux et d'au-
» tres fléaux. Après avoir un peu souf-
» fert, tu les as laissés derrière toi. Telle
» est la vie : ni ses plaisirs ni ses peines
» ne sont durables. »

Bossuet renouvelait devant une cour voluptueuse ces fortes images dont saint Basile avait frappé les habitans de Césarée. La puissance de son génie ajoutait à la terreur ; mais il n'y avait plus cette première ferveur d'enthousiasme qui agitait les chrétiens du quatrième siècle. Bossuet sans doute était plus sublime, mais il n'était pas plus éloquent ; car l'éloquence se compose de l'action qu'elle produit, autant que du génie qu'elle atteste.

Saint Basile eut un frère aussi célèbre que lui dans les annales ecclésiastiques, mais qui ne saurait trouver la même place dans l'histoire de l'éloquence. On peut observer qu'à cette époque le zèle religieux saisissait presque toujours des familles entières. On voyait, comme dans

la tribu de Lévi, des pontifes remplacés par leurs enfans. Plusieurs frères entraient à la fois dans le sacerdoce.

Ce frère de saint Basile, qui portait le nom de Grégoire, comme le célèbre orateur de Nazianze, avait d'abord embrassé la vie du siècle. Il s'était marié, et enseignait la rhétorique, profession si distinguée à cette époque, où cependant l'art de parler était inutile, excepté dans les églises chrétiennes. Suivant une pratique alors commune, il se sépara de sa femme pour s'attacher au sacerdoce; mais le goût des lettres et de la philosophie profane l'entraînait toujours. Son frère et ses amis l'en blâmaient. Il hésitait entre Platon et l'Évangile; et la trace de ses longues incertitudes se retrouva dans les abstractions philosophiques qui bigarraient sa théologie.

Saint Basile le fit élire évêque de Nysse, dans la Cappadoce. Il défendit la doctrine d'Athanase, fut persécuté sous Valens,

protégé sous Théodose, parut avec éclat dans les conciles, à la cour, et prononça dans Constantinople les oraisons funèbres de l'impératrice Flaccille * et de sa fille Pulchérie. Le recueil de ses ouvrages nous offre aussi un *Hexaméron*, comme celui de saint Basile, et quelques discours sur la création de l'homme, où se trouvent de curieux détails d'anatomie; mais l'évêque de Nysse n'avait pas, comme saint Basile, le don de tout embellir par l'imagination et le sentiment. Sa méthode est sèche et ses allégories subtiles.

Il n'a pas non plus cette couleur orientale qui charme dans la plupart des orateurs de l'église grecque: chose singulière! Il est mystique par le raisonnement seul; il est mystique sans être enthousiaste. Son âme n'est point échauffée par les grands spectacles du christianisme

* Essai sur les Oraisons funèbres, dans le premier volume de ces mélanges.

naissant; mais il a l'air d'appliquer les catégories d'Aristote à cette œuvre d'inspiration et de foi.

Du reste la supériorité de sa raison est souvent remarquable. Il avait été chargé par l'empereur de réformer les églises de Palestine et d'Arabie; et à cette occasion, il visita les saints lieux. Il n'en était pas moins peu favorable à ces pèlerinages qui commençaient à devenir très-fréquens. Après avoir blâmé la licence et la vie aventureuse qu'entraînaient souvent de tels voyages, il ajoute : «* Celui » qui visite ces lieux a-t-il donc quelque » chose de plus que les autres, comme si Dieu habitait corporellement » dans ces lieux, et s'était éloigné de » nous? Ce n'est pas le changement » d'habitation qui nous rapproche de » Dieu. Quelque part que vous soyez,

* Sancti Gregorii Nysseni Opera, t. II.

» Dieu viendra vers vous, si votre âme » est digne de le recevoir. Si l'homme » intérieur, en vous, est plein de pen- » sées coupables, quand même vous seriez » sur le Golgotha, sur le mont des Oli- » viers, devant le sépulcre de la résur- » rection, vous êtes aussi loin de Jésus- » Christ que ceux qui n'ont jamais pro- » fessé sa loi. Conseillez donc à vos frères » de s'élever vers Dieu, et non de voya- » ger de Cappadoce en Palestine. »

Grégoire de Nazianze, bien supérieur à l'évêque de Nysse, n'égale pas le génie de saint Basile; mais il a dans l'imagination quelque chose de plus brillant et de plus gracieux. Son père, attaché longtemps à une secte de déistes illuminés, embrassa le christianisme, et devint évêque de Nazianze. Le jeune Grégoire, envoyé d'abord aux écoles de Césarée, puis dans Alexandrie, puis dans Athènes, parcourut, comme saint Basile, tout le champ de la philosophie grecque, pour

arriver à l'Évangile. Il paraît même que Grégoire de Nazianze resta plus longtemps que son ami dans Athènes, et donna des leçons d'éloquence; mais après quelques retards, il alla rejoindre saint Basile dans la solitude dont nous avons vu plus haut la riante description.

Pendant le règne de Julien, pour remplacer la lecture des poëtes profanes, interdite aux chrétiens, il imita les formes diverses de leurs ouvrages dans des poëmes religieux.

Saint Basile, étant élevé sur le siége archiépiscopal de Césarée, obligea son ami d'être évêque de Sasime, petite bourgade à l'extrémité de la province, triste et pauvre séjour où le brillant élève d'Athènes se trouvait exilé *. Les plaintes amères de saint Grégoire, les violens reproches qu'il adressait long-

* Gregorii Nazianzeni Opera, t. II, pag. 7.

temps après à la mémoire de Basile, prouvent que les plus grands saints sont des hommes, et qu'une amitié si pure ne fut pas sans orages. Saint Grégoire rejeta bientôt une tâche qui lui déplaisait, pour venir soulager son père dans l'administration de l'église de Nazianze. Il instruisait le peuple de cette ville, il le défendait contre les vexations des gouverneurs romains, et il exerçait par l'éloquence et la vertu cette espèce de tribunal religieux, qui, dans les premiers siècles, fit en partie la puissance du sacerdoce.

Ce caractère de la prédication primitive est remarquable; au lieu de recommander l'exercice rigoureux du pouvoir, elle était favorable aux intérêts du peuple; elle réclamait toujours pour la justice et l'indulgence. Les abus du despotisme impérial ne rendaient que trop nécessaire cette protection qui tenait lieu de liberté. On sent combien les idées évangéliques

si récentes encore, les doctrines de pauvreté, d'égalité, la rançon de l'homme par le sang d'une victime céleste, donnaient de force à ces réclamations du christianisme en faveur du peuple et des faibles.

Cicéron, parlant à la grande âme de César, lui conseillait la clémence et la bonté *, parce que rien n'est si populaire, et que ces vertus rapprochent des dieux. Mais au quatrième siècle, lorsqu'il fallait toucher un chef militaire ignorant et féroce, un préfet tyrannique, on ne pouvait invoquer ni la popularité ni la gloire. Il fallait d'autres idées, d'autres promesses. Le christianisme d'alors était admirable en cela. Il n'est rien de plus beau qu'un discours où Grégoire ** s'a-

* Nihil tam populare quàm bonitas. *Oratio pro Marcello.*

** Gregorii Nazianzeni Opera, t. I, pag. 337.

dresse tour à tour au peuple de Nazianze et au gouverneur romain accouru pour châtier une sédition. Ses premières paroles sont toutes de consolation et d'espérance. Il veut partager la destinée de ses frères ; il les plaint, les apaise, et ne les accuse pas; puis, quand il s'adresse au gouverneur romain, son langage devient plus sévère : « Offrez en » hommage à Dieu la bonté, dit-il; » c'est de tous les dons le plus cher à ses » yeux, et celui qui obtient le plus de » retour. Que rien ne vous fasse renon- » cer à la pitié et à la douceur, ni la » circonstance, ni la crainte de l'empe- » reur, ni l'espoir de plus hautes digni- » tés, ni l'orgueil du pouvoir ; ménagez- » vous la bienveillance céleste pour le » temps où vous en aurez besoin ; faites » pour Dieu ce que Dieu vous rendra. »

Grégoire de Nazianze était, comme son ami, zélé pour la doctrine d'Athanase ; et il partagea les persécutions que Valens,

protecteur des ariens, fit subir aux catholiques. L'arianisme était devenu tout-puissant dans une partie de l'empire ; à Constantinople l'empereur avait successivement enlevé toutes les églises aux catholiques. Les hommes attachés à cette communion qui restaient encore dans Constantinople, songèrent à choisir pour leur évêque un homme illustre, éloquent, qui par son génie luttât contre l'ascendant de l'arianisme.

Grégoire, quelque temps après la mort de son père, avait quitté l'administration de l'église de Nazianze, et s'était retiré dans l'Isaurie ; mais il ne résista point à l'espoir de servir sa foi dans la capitale de l'empire, et il y vint célébrer les cérémonies du culte dans une chapelle privée, qui prit le nom d'*Anastasie*. Bientôt son éloquence attira la foule ; la petite église s'accrut, au grand désespoir des ariens. Grégoire fut plusieurs fois menacé pendant le règne de Valens.

Mais Théodose, vainqueur de tous ses ennemis, et rendant à l'empire romain une gloire qu'il n'avait pas eue depuis un siècle, se déclara tout à coup favorable au parti catholique, et l'appuya de ses édits et de ses armes. Ce fut un jour mémorable, jour de triomphe pour les uns, de malédiction et d'effroi pour les autres, que celui où Théodose vint avec des soldats reprendre l'église de Sainte-Sophie, que possédaient les ariens. Nulle idée de tolérance n'entrait alors dans les esprits; et cette action, qui, suivant Grégoire de Nazianze, fut semblable à une prise d'assaut, parut à tous les catholiques le plus beau et le plus saint triomphe.

L'archevêque n'abusa point de cette victoire et de la puissance de Théodose; il fut doux envers les ariens, et tâcha de ne les gagner que par la persuasion. Conservant au milieu des pompes de Constantinople et de la cour la pauvreté

des premiers temps, il n'imposait au peuple que par ses vertus et son génie. Il ne tarda pas à déplaire, et aux courtisans, qui ne trouvaient en lui ni faste ni complaisance, et à tous les faux zélés, qui s'indignaient de sa douceur.

On ne savait guère alors, dans le monde chrétien, que souffrir ou persécuter. Théodose, en adoptant la foi de Nicée, s'empressa de rendre des édits tyranniques contre toutes les sectes dissidentes.

Les évêques ariens étaient à leur tour chassés de leur siége. Tous les symboles particuliers étaient sévèrement prohibés, et un édit impérial prescrivait une seule foi et un seul culte. Pour solenniser ce triomphe, Théodose convoqua dans Constantinople un grand concile des évêques d'Orient. Cette assemblée devait régler divers débats élevés sur la possession légitime des siéges, pendant la longue domination de l'arianisme.

Les droits même de Grégoire de Na-

zianze au siége de Constantinople n'étaient pas encore régulièrement établis, et lui avaient été disputés par un philosophe cynique, qui s'était fait passer pour un catholique persécuté, et qui avait séduit à sa cause le patriarche d'Alexandrie et les évêques d'Égypte. Le concile de Constantinople se hâta de reconnaître et de consacrer Grégoire de Nazianze; mais bientôt des factions se formèrent dans cette assemblée contre le vertueux archevêque; on lui reprochait de ne pas poursuivre les anciens ennemis de la religion maintenant triomphante; on traitait sa charité de tiédeur pour la foi.

Grégoire de Nazianze, ami du repos et de la solitude, n'essaya pas de lutter contre ces orages. Il offrit sa démission dans le concile; il l'offrit à l'empereur, et sa vertu ne put le sauver d'un mouvement de surprise et de douleur, en voyant avec quelle promptitude elle était

acceptée. Alors il n'hésita plus ; et, rassemblant le peuple et le concile dans l'église de Sainte-Sophie, il annonça, par un dernier discours, sa résolution et sa retraite.

L'intérêt d'un tel spectacle était grand dans les mœurs de ce siècle ; et le génie de l'orateur ne parut jamais plus brillant et plus élevé. Il rend compte avec simplicité de sa vie, de ses épreuves, de sa foi, de ses efforts pour le salut du peuple. Après avoir caractérisé énergiquement les ambitions et les intrigues des évêques, qu'il compare aux rivalités bruyantes du Cirque et aux évolutions du théâtre, il répond au reproche que lui fait le parti vainqueur :

« Vous êtes, lui dit-on, depuis telle » époque, à la tête de l'Église, aidé par » le temps et par la puissance de l'em- » pereur. Quel signe d'un heureux chan- » gement a brillé pour nous ? Que » d'hommes nous ont autrefois outra-

» gés? Que n'avons-nous pas souf-
» fert? etc... Puisque, par le retour des
» choses humaines, nous pouvons nous
» venger, il fallait punir ceux de qui
» nous avons reçu tant d'injures. Eh
» quoi! nous sommes devenus les plus
» puissans; et nos persécuteurs ont
» échappé! »

« Oui, sans doute, ajoute-t-il : car,
» pour moi, c'est une assez grande ven-
» geance que de pouvoir me venger; »
et il se plaint avec éloquence de ces hommes si exacts et si justes à rendre le mal qu'ils ont souffert. Il répond aussi au reproche de n'avoir pas une table fastueuse, un magnifique cortége. « Je
» ne savais pas, dit-il, que nous dus-
» sions le disputer de luxe et de magni-
» ficence avec les consuls et les généraux
» d'armées. Si telles furent mes fautes,
» pardonnez-les-moi; nommez un autre
» évêque qui plaise à la foule, et
» accordez-moi la solitude et le repos

» des champs. » En achevant ce discours, l'éloquent orateur salue tous les lieux qui sont présens à sa mémoire, tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il va quitter.

« Adieu, Église d'Anastasie * ; adieu,
» monumens de notre commune victoire,
» nouvelle Silo, où nous avons pour la
» première fois planté l'Arche sainte,
» depuis quarante ans errante dans le
» désert; adieu aussi, temple célèbre,
» notre nouvelle conquête, que le Christ
» remplit maintenant d'une foule si nom-
» breuse; bourgade de Jébus, dont nous
» avons fait une Jérusalem; adieu, vous
» toutes, demeures saintes, les secondes
» en dignité, qui embrassez les diverses
» parties de cette ville, et qui en êtes
» comme le lien et la réunion; adieu,

---

* Sancti Gregorii Nazianzeni Opera, t. I, pag. 766.

» saints Apôtres, céleste colonie, qui » m'avez servi de modèle dans mes com» bats; adieu, chaire pontificale, hon» neur envié et plein de périls; conseil » des pontifes, orné par la vertu et par » l'âge des prêtres; vous tous, ministres » du Seigneur à la table sainte, qui ap» prochez de Dieu quand il descend vers » nous; adieu, Chœur des Nazaréens, » harmonie des psaumes, veilles pieuses, » sainteté des vierges, modestie des » femmes, assemblée des orphelins et des » veuves, regards des pauvres tournés » vers Dieu et vers moi; adieu, maisons » hospitalières, amies du Christ, et se» courables à mon infirmité.

» Adieu vous qui aimiez mes discours, » foule empressée, où je voyais briller » les poinçons * furtifs qui gravaient

* Γραφίδες φανεραὶ καὶ λανθάνουσαι. — Il y avait alors dans les églises des tachygraphes. Cet usage se retrouve aujourd'hui dans les

» mes paroles. Adieu barreaux de cette » tribune sainte, forcés tant de fois par » le nombre de ceux qui se précipitaient » pour entendre la parole. Adieu, ô » Rois de la terre, palais des rois, ser- » viteurs et courtisans des rois, fidèles à » votre maître, je veux le croire, mais » certainement la plupart infidèles à » Dieu! Applaudissez; élevez jusqu'au » ciel votre nouvel orateur; elle s'est » tue, la voix incommode qui vous dé- » plaisait...

» Adieu, Cité souveraine et amie du » Christ (car je lui rends ce témoignage, » quoique son zèle ne soit pas selon » la science; et le moment de la sépa- » ration adoucit mes paroles); appro-

---

églises d'Otahiti, où des naturels du pays, exercés par la méthode de l'enseignement mutuel, transcrivent avec une extrême rapidité les sermons des ministres protestans.

» chez-vous de la vérité, corrigez-vous,
» quoique bien tard.

» Adieu, Orient et Occident, pour
» lesquels j'ai combattu, et par qui je
» suis accablé. J'en atteste celui qui
» pourra vous pacifier, si quelques autres
» évêques savent imiter ma retraite.
» Mais je m'écrierai surtout : Adieu,
» Anges gardiens de cette Église, qui
» protégiez ma présence et protégerez
» mon exil ; et toi, Trinité sainte, ma
» pensée et ma gloire ! Puissent-ils te
» conserver, et puisses-tu les sauver,
» sauver mon peuple ! et que j'apprenne
» chaque jour qu'il s'est élevé en sagesse
» et en vertu ! Enfans, gardez-moi le
» dépôt sacré ; souvenez-vous de ma lapi-
» dation. Que la grâce de notre Seigneur
» Jésus-Christ soit avec vous tous ! »

L'éloquent archevêque alla d'abord à Césarée, où il rendit hommage à la mémoire de Basile, qui venait de mourir; et, le cœur plein de regrets, il se retira

près du bourg d'Arianze, où il était né. C'est là qu'il acheva sa vie, loin des cours et des conciles, occupé de la culture d'un jardin, et revenant à cette passion des vers qui avait enchanté sa jeunesse.

La plupart de ses poésies sont des méditations religieuses. Il en est une surtout qui nous paraît pleine d'un charme mélancolique.

« Hier *, tourmenté de mes chagrins,
» j'étais assis sous l'ombrage d'un bois
» épais, seul et dévorant mon cœur; car,
» dans les maux, j'aime la consolation
» de s'entretenir en silence avec son âme.
» Les brises de l'air mêlées à la voix des
» oiseaux versaient un doux sommeil du
» haut de la cime des arbres, où ils
» chantaient, réjouis par la lumière. Les
» cigales, cachées sous l'herbe, faisaient

* Sancti Gregorii Nazianzeni Opera, t. II, pag. 86.

» résonner tout le bois; une eau limpide » baignait mes pieds, s'écoulant doucement à travers le bois rafraîchi; mais, » moi, je restais occupé de ma douleur, » et je n'avais nul souci de ces choses; » car lorsque l'âme est accablée par le » chagrin, elle ne veut pas céder au » plaisir. Dans le tourbillon de mon âme » agitée, je laissais échapper ces mots » qui se combattent: Qu'ai-je été? Que » suis-je? Que deviendrai-je? Je l'ignore. » Un plus sage que moi ne le sait pas » mieux. Enveloppé de nuages, j'erre çà » et là, n'ayant rien, pas même le rêve » de ce que je désire; car nous sommes » déchus et égarés tant que le nuage des » sens est appesanti sur nous; et celui-là » paraît plus sage que moi, qui est le » plus trompé par le mensonge de son » cœur. Je suis; dites, quelle chose? » Car ce que j'étais a disparu de moi; » et maintenant je suis autre chose.

» Que serai-je demain, si je suis encore?

» Rien de durable. Je passe et me préci-
» pite, tel que le cours d'un fleuve. Dis-
» moi ce que je te parais être le plus ; et
» t'arrêtant ici, regarde avant que j'é-
» chappe. On ne repasse pas les mêmes
» flots que l'on a passés ; on ne revoit pas
» le même homme que l'on a vu.

» J'ai existé dans mon père ; ensuite
» ma mère m'a reçu, et je fus formé de
» l'un et de l'autre. Ensuite je devins
» une chair inerte, sans âme, sans pensée,
» enseveli dans ma mère. Ainsi placé
» entre deux tombeaux, nous vivons
» pour mourir. Ma vie se compose de
» la perte de mes années. Déjà la vieil-
» lesse me couvre de cheveux blancs. Mais
» si une éternité doit me recevoir, comme
» on le dit, répondez : ne vous semble-t-
» il pas que cette vie est la mort, et que
» la mort est la vie ? »

Dans les élans inquiets de sa curiosité, le poëte continue d'interroger notre double et mystérieuse nature. « Mon

» âme, s'écrie-t-il, quelle es-tu ? D'où » viens-tu ? Qui t'a chargée de porter un » cadavre ? Quel pouvoir t'a liée des » chaînes de cette vie ? Comment es-tu » mêlée, souffle, à la matière, esprit, à » la chair ? Si tu es née à la vie en même » temps que le corps, quelle funeste » union pour moi ! Je suis l'image d'un » Dieu, et je suis fils d'un honteux plaisir. » La corruption m'a enfanté. Homme » aujourd'hui, bientôt je ne suis plus » homme, mais poussière ; voilà les » dernières espérances. Mais si tu es » quelque chose de céleste, ô mon âme ! » apprends-le-moi ; si tu es, comme tu » le penses, un souffle et une parcelle » de Dieu, rejette la souillure du vice, » et je te croirai. »

Au milieu de ses incertitudes, tout à coup le poëte s'arrête effrayé ; il blâme et rétracte ses paroles ; il se prosterne devant la Trinité qu'il adore. « Aujour- » d'hui les ténèbres, dit-il, ensuite la

» vérité ; et alors, ou contemplant Dieu,
» ou dévoré par les flammes, tu connaî-
» tras toutes choses.... Ainsi, quand
» mon âme eut dit ces paroles, ma dou-
» leur tomba ; et, vers le soir, je revins
» de la forêt à ma demeure, tantôt riant
» de la folie des hommes, tantôt souf-
» frant encore des combats de mon esprit
» agité. »

Il y a sans doute un charme singulier dans ce mélange de pensées abstraites et d'émotions, dans ce contraste des beautés de la nature avec les inquiétudes d'un cœur tourmenté par l'énigme de notre existence, et cherchant à se reposer dans la foi. Ce n'est pas la poésie d'Homère, c'est une autre poésie, neuve et vraie, qu'il ne faut pas confondre avec ces imitations, où Grégoire de Nazianze et d'autres chrétiens cherchaient à saisir et à transporter sur des sujets religieux les formes de l'ancien idiome des Muses. Là, tout devait être faible et faux ; et la

tragédie du *Christ souffrant* que l'on trouve dans les œuvres de saint Grégoire, ne paraît qu'un Centon d'Euripide, indigne de l'éloquent évêque de Constantinople.

C'était dans les formes neuves d'une poésie contemplative, c'était dans cette tristesse de l'homme sur lui-même, dans ces élans vers Dieu et vers l'avenir, dans cet idéalisme si peu connu des poëtes anciens, que l'imagination chrétienne pouvait lutter contre eux sans désavantage. Là naissait d'elle-même cette poésie que cherche la satiété moderne, poésie de réflexion et de rêverie, qui pénètre dans le cœur de l'homme, décrit ses pensées les plus intimes et ses plus vagues désirs.

Sous ce rapport, le génie poétique de saint Grégoire se confond avec son éloquence, et nous fait mieux comprendre ces talens d'une espèce nouvelle, suscités par le christianisme et l'étude

des lettres profanes, cette nature à la fois attique et orientale, qui mêlait toutes les grâces, toutes les délicatesses du langage à l'éclat irrégulier de l'imagination, toute la science d'un rhéteur à l'austérité d'un apôtre, et quelquefois le luxe affecté du langage à l'émotion la plus naïve et la plus profonde. Nulle part ce caractère, qui fut si puissant sur les peuples de Grèce et d'Italie, vieillis par le malheur social, mais toujours jeunes d'esprit et de curiosité, nulle part ce charme de la parole, qui semble une mélodie religieuse, n'est porté plus loin que dans les écrits de l'évêque de Césarée. Ses éloges funèbres sont des hymnes; ses invectives contre Julien ont quelque chose de la malédiction des prophètes. On l'a appelé le *théologien de l'Orient*; il faudrait l'appeler aussi *le poëte* du christianisme oriental.

Cependant, après l'avoir lu, il est une sorte de grandeur, une paisible élévation

de génie que l'on peut chercher encore, et qui est nécessaire à l'idée que l'on se forme de l'orateur vraiment sublime. Ce sont ces qualités plus hautes, ou plutôt c'est la réunion de tous les attributs oratoires, le naturel, le pathétique et la grandeur, qui ont fait de saint Jean-Chrysostome le plus grand orateur de l'Église primitive, le plus vivant témoin de cette mémorable époque.

La pensée reste d'abord confondue devant les prodigieux travaux de cet homme, devant l'ardeur et la facilité de son génie. Ce n'est pas dans ces rapides esquisses, dans ces analyses incomplètes, que nous pourrons, même faiblement, retrouver la puissance de l'orateur et l'enthousiasme des contemporains. Nous avons à peine exploré tous ses ouvrages; nous ne pouvons en reproduire que quelques traits isolés; et le plus grand caractère d'un tel génie, c'est la richesse et l'ordonnance. Il semble que nous

enlevons furtivement quelques carreaux des marbres de Sainte-Sophie, comme ce voyageur anglais pillait les pierres du Parthénon; mais l'édifice entier, la splendeur de cette Église orientale, le génie de cet orateur sublime, qui sauvait Antioche, qui désarmait les chefs des barbares, qui semblait relever l'empire dégradé, et mourait en exil; où retrouver ces grandes images?

SAINT JEAN-CHRYSOSTOME.

Chrysostome était né vers l'an 344 dans la ville d'Antioche. Il fut élevé dans la loi chrétienne par sa mère; mais il n'en suivit pas moins les leçons oratoires de Libanius qui avait été l'ami de Julien, et qui lui survivait pour célébrer sa mémoire. Chrysostome a raconté que Libanius, apprenant de lui que sa mère était veuve depuis l'âge de vingt ans, et

n'avait jamais voulu prendre un autre époux, s'écria, en se tournant vers son auditoire idolâtre : « O Dieux * de la » Grèce ! quelles femmes se trouvent » parmi ces chrétiens ! »

Le sophiste païen prit bientôt la plus vive admiration pour son jeune élève ; il vit avec inquiétude, mais sans jalousie, s'élever près de lui ce dangereux adversaire de son culte ; peut-être espérait-il encore le séduire au paganisme par la vertu de ces fables d'Homère, qu'il interprétait éloquemment à ses disciples. Dans la lutte prolongée des deux religions, chaque homme d'un talent supérieur était une conquête que les deux partis cherchaient mutuellement à se ravir. L'admiration et l'attachement de Libanius suivirent Chrysostome au delà des premières années de la jeunesse. On a

---

* Sancti Chrysostomi Vita.

conservé une lettre où il le félicite de ses succès au barreau d'Antioche. Il le vit, avec plus de peine sans doute, consacrer bientôt après cette éloquence au culte chrétien. Libanius, dans sa foi pieuse aux arts de la Grèce, regardait le génie de son élève comme un présent des Muses, qui aurait dû servir à défendre la cause des Dieux et de la poésie. Longtemps après, cette pensée lui faisait dire, au lit de mort : « Hélas! j'aurais laissé » le soin de mon école à Chrysostome, » si les chrétiens ne nous l'avaient pas » ravi par un sacrilége! »

Quand la société est divisée par une grande lutte d'opinions, les travaux ordinaires de la vie n'ont point assez d'importance pour occuper l'ardeur active du talent. Il est bientôt emporté dans l'un ou l'autre des camps qui se combattent. Chrysostome se lassa vite de plaider dans le barreau d'Antioche; la lecture des livres saints le saisit; l'évêque

d'Antioche se pressa d'attacher à la société chrétienne l'espérance d'un si beau génie. Chrysostome reçut le baptême par les mains de ce pieux évêque, et fut fait lecteur de l'église d'Antioche. Son âme ardente trouva cette préparation au sacerdoce trop facile et trop faible. Un ami chrétien, zélé comme lui, voulut l'entraîner dans un désert de la Syrie, où quelques solitaires pratiquaient la pénitence.

C'est ainsi que Massillon, dans la première ferveur de sa foi, quitta le repos du séminaire pour les austérités de la Trappe. Ce projet ne fut combattu dans le cœur de Chrysostome que par la résistance et les regrets de sa mère. Il faut l'entendre lui-même raconter cette scène touchante. Jamais son éloquence ne surpassa le langage persuasif et tendre de cette femme pieuse, plus mère encore que chrétienne; et cet exemple peut donner l'idée de la lutte entre la reli-

gion et les sentimens naturels, qui devait souvent agiter les familles de la primitive Église. « Lorsque ma mère, dit » l'apôtre chrétien, eut appris ma ré- » solution de me retirer dans la soli- » tude, elle me prit par la main, me » conduisit dans sa chambre, et m'ayant » fait asseoir auprès d'elle sur le même » lit où elle m'avait donné naissance, » elle se mit à pleurer, et ensuite me dit » des choses encore plus tristes que ses » larmes. » Rien n'égale, dans le récit de Chrysostome, la plainte naïve de cette mère désolée. Après avoir rappelé les peines, les embarras, les périls d'une jeune femme laissée veuve au milieu du monde, dans la faiblesse de son âge et de son sexe : « Mon fils, dit-elle *, ma » seule consolation, au milieu de ces mi- » sères, a été de te voir sans cesse, et

* Sancti Chrysostomi Opera, t. I, p. 364.

» de contempler dans tes traits l'image » fidèle de mon mari qui n'est plus. » Cette consolation a commencé dès ton » enfance, lorsque tu ne savais pas en- » core parler, temps de la vie où les en- » fans donnent à leurs parens les plus » grandes joies.

» Je ne te demande maintenant qu'une » seule grâce; ne me rends pas veuve » une seconde fois; ne renouvelle pas » un deuil qui commençait à s'effacer; » attends au moins le jour de ma mort; » peut-être me faudra-t-il bientôt sortir » d'ici-bas. Ceux qui sont jeunes peu- » vent espérer de vieillir; mais à mon » âge, on n'attend que la mort. Quand » tu m'auras ensevelie, et réuni mes » cendres à celles de ton père, entre- » prends alors de longs voyages, passe » telle mer que tu voudras; personne » ne t'en empêchera; mais pendant que » je respire encore, supporte ma pré- » sence, et ne t'ennuie pas de vivre avec

» moi; n'attire pas sur toi l'indignation
» de Dieu, en m'accablant de si grands
» maux, sans avoir été offensé par moi. »

Quel accent de douleur et de vérité! C'est la simplicité d'Homère, ou plutôt celle de la nature. La loi chrétienne, qui semblait contredire les affections du cœur, leur rendait quelque chose de plus saint et de plus pur. Tout le secret du cœur d'une mère est dans cette prière si humble et si vive, pour que son fils ne la sacrifie pas, même à la religion.

Chrysostome n'eut pas le courage d'affliger sa mère, et renonça au projet d'un lointain voyage. Mais bientôt, pour se dérober aux instances des chrétiens qui voulaient le faire évêque, il se retira dans les solitudes voisines d'Antioche. Il y composa le *Traité du sacerdoce*, ouvrage plein d'imagination et de gravité, où il s'excuse de n'avoir pas accepté l'épiscopat, en montrant qu'il en connaît les pénibles devoirs. Loin de toute am-

bition, il passa plusieurs années dans cette vie tempérante, qui doit ajouter aux forces de l'âme tout ce qu'elle retranche aux passions et aux faiblesses de la nature.

Cette réflexion se présente à l'esprit dans l'histoire de cette époque du monde, toutes les fois que nous y voyons des hommes inconnus apporter tout à coup, au milieu du peuple et à la cour des princes, une autorité merveilleuse. Tous ces hommes venaient du désert. La solitude est mère des grandes pensées; et dans des temps vils et dégradés, comme les derniers siècles de l'empire, elle inspire quelquefois à l'homme une force que la société n'a plus. Mais aussi, pour les âmes trop faibles ou trop ardentes, cette solitude se peuplait de fantômes. Les extases, les manies mélancoliques transformées en prétendues possessions, remplissent l'histoire de cette époque; ainsi, de cette rude école du désert, il

sortait des grands hommes et des fous.

C'était le jugement même des contemporains ; et de là, parmi les gentils et souvent parmi les chrétiens, s'élevaient des plaintes et des censures contre la vie solitaire. On accusait ce zèle inutile et farouche, qui se dérobait aux charges de la société, et se consumait sans fruit. Le jeune Chrysostome, du fond d'une caverne qu'il habitait, répondit à ces reproches par un éloquent traité *. Mais, discuter avec les hommes sur les avantages de la solitude, c'est y renoncer ; le jeune apôtre revint dans Antioche, et prit les degrés inférieurs du sacerdoce. Quelques années après, Flavien, évêque d'Antioche, le consacra, et lui commit l'instruction du peuple dans cette ville savante et voluptueuse, l'Athènes de l'Orient.

Sancri Chrysostomi Opera, t. I, de Vitâ solitariâ.

Selon l'usage de la primitive Église, la prédication était le devoir de l'évêque; mais lorsqu'il vieillissait, ou manquait de talent, il faisait parler à sa place quelque jeune ministre de l'autel; car la parole, chez tous ces peuples d'origine grecque, était le talisman du culte. Ils étaient convertis par des prêtres éloquens, comme ils avaient été d'abord gouvernés par des orateurs, et ensuite amusés par des sophistes. Aussi Chrysostome * se plaint-il sans cesse de voir une foule plus nombreuse à ses discours qu'aux prières publiques. Ce n'étaient pas seulement les chrétiens, mais les juifs, les païens, qui se pressaient dans son auditoire. Il interprétait l'Écriture avec cette vive imagination et ce goût d'allégorie qui plaît aux Orientaux. Il exposait avec une éloquence digne du

* Chrysostomi Opera, t. II, passim.

Portique et de l'Évangile les devoirs de la morale : enfin, il attaquait les vices dont Antioche était le théâtre. Il décrivait la molle vie des grands, leurs palais de cèdre et de porphyre, le faste de leurs dépenses pour les courses du cirque ; le luxe des femmes riches qui remplissaient les rues de leur cortége d'eunuques et d'esclaves ; l'orgueil des philosophes, qui se promenaient avec leur manteau, leur longue barbe et leur bâton, sous les vastes galeries d'Antioche.

La renommée de son éloquence se répandait dans tout l'Orient ; des sophistes païens venaient de loin pour l'entendre ; et son génie ajoutait à la puissance du christianisme, qui trouvait encore quelques obstacles dans les philosophes et les lettrés de la Grèce.

Chrysostome remplissait depuis douze ans cet apostolat, lorsqu'une grande occasion vint s'offrir à son génie. En 387, l'opulente, la voluptueuse Antioche fut

troublée par une sédition aveugle et passagère, comme celles qui peuvent s'élever chez un peuple d'une imagination mobile et de mœurs efféminées.

Au sujet d'une taxe nouvelle établie par l'empereur, on maltraita quelques-uns de ses officiers, on renversa ses statues et celles de l'impératrice. L'effroi suivit bientôt une révolte sans dessein et sans courage, et la malheureuse ville attendait en silence la colère de l'empereur.

Antioche chrétienne depuis long-temps, attachée à la religion du milieu même de sa mollesse orientale, Antioche l'ennemie de Julien, et le but de ses sarcasmes, devait, ce semble, obtenir grâce aux yeux de Théodose. Aussi le prince renonça-t-il à sa première pensée de brûler Antioche, de faire périr dans les flammes les citoyens au milieu de leurs demeures, et de faire passer la charrue sur leur territoire; car tels étaient les conseils

qui s'étaient fait entendre dans le palais de Théodose; il se contenta de soumettre la ville à la juridiction de deux envoyés extraordinaires qui remplirent les cachots de prisonniers, et multiplièrent les confiscations et les supplices.

Dans cette stupeur de tout un peuple livré sans défense aux rigueurs et aux soupçons d'une justice impitoyable, d'où viendra le secours? Comment l'humanité se fera-t-elle entendre? L'archevêque d'Antioche, Flavien, vieillard vénérable, est parti pour aller au loin jusqu'au palais de Théodose essayer de fléchir sa colère. Chrysostome tient dans Antioche la place du vertueux pontife. Il réunit le peuple dans le temple, il le console, le ranime, le justifie. Tel est le sujet d'une suite de discours sans exemple dans l'antiquité, et qui sont à la fois pour nous un monument d'histoire et d'éloquence. Rien ne peut nous faire mieux comprendre, en effet, et le pou-

voir impérial, et les mœurs de cette époque, et l'influence que prit la religion, en s'attachant à défendre le peuple. Écoutons d'abord l'orateur décrivant la consternation d'Antioche.

« Cette ville * est dépeuplée par la » crainte et par le malheur. La patrie, » c'est-à-dire la chose du monde la plus » douce aux cœurs de tous les hommes, » est maintenant devenue la plus amère. » Nos citoyens fuient le lieu de leur » naissance avec la même horreur que » l'on fuit le supplice; ils s'en détour- » nent comme d'un abîme, ils s'en » échappent comme d'un incendie. Lors- » que le feu dévore une maison, non- » seulement ceux qui l'habitent se pré- » cipitent au dehors, on abandonne » aussi les maisons voisines : on laisse » tout pour sauver sa vie. Ainsi, tandis

* Sancti Chrysostomi Opera, t. II, Homilia II.

» que la colère de l'empereur plane sur » cette ville, comme un feu rapide, » tout le monde se précipite et s'enfuit » au dehors, avant que la flamme n'é- » tende plus loin ses ravages; on se croit » heureux de survivre; et cependant » cette fuite n'est pas excitée par la pré- » sence de l'ennemi. Cette captivité n'est » pas la suite d'un combat; nous n'a- » vons pas vu l'ennemi, et nous sommes » prisonniers ou fugitifs. »

Après ces fortes peintures, Chrysostome ranime ses auditeurs par la confiance en Dieu; chaque jour il leur parle, il compte avec eux les momens de l'absence de Flavien; il se transporte en idée devant l'empereur, il imagine, il répète tout ce qu'on peut lui dire pour l'émouvoir.

Cependant les rigueurs de la justice impériale se multipliaient : les plus riches citoyens étaient arrêtés et battus de verges; des femmes d'une illustre

naissance étaient chassées de leurs maisons, privées de leurs biens, errantes auprès des prisons, pour demander la grâce de leurs époux ou de leurs fils. La terreur du peuple reprit une nouvelle force. Chrysostome s'était éloigné quelques jours *.

Sur les montagnes voisines de la ville, vivaient depuis long-temps des ermites chrétiens, qui dans les austérités de leur désert semblaient expier les délices d'Antioche. Jamais les riches campagnes de la Syrie, et le beau ciel qui la couronne, ne les faisaient descendre de leurs âpres solitudes. La calamité d'Antioche les attire; ils paraissent au milieu de la ville, ils assiégent les prisons, ils entourent le prétoire : ce sont les tribuns du christianisme.

Un de ces solitaires, homme simple et

---

* Sancti Chrysostomi Opera, t. II, Homilia III.

sans lettres, rencontrant au milieu de la ville les deux commissaires de l'empereur, les retint par leurs manteaux, et leur ordonna de descendre de cheval; puis il leur dit : « Allez, mes amis, » portez de ma part cet avis à l'empe- » reur : Vous êtes empereur; mais vous » êtes homme et vous commandez à des » hommes qui sont l'image de Dieu. » Craignez la colère du Créateur, si vous » détruisez son ouvrage. Vous êtes si » fort irrité qu'on ait abattu vos images; » Dieu le sera-t-il moins, si vous dé- » truisez les siennes? Vos statues de » bronze sont déjà refaites et rétablies » sur leurs bases; mais quand vous aurez » tué des hommes, comment réparer » votre faute? Les ressusciterez-vous, » quand ils seront morts? »

Quelques jours après, Chrysostome reprit la parole pour célébrer la générosité chrétienne des solitaires, et les espérances qu'elle donnait. Un nouveau

coup venait de frapper Antioche. Un ordre de l'empereur enlevait à cette ville le titre de *métropole* d'Orient, et fermait en même temps le cirque, les théâtres et les bains publics. Cette dernière tyrannie, que le climat et les habitudes orientales rendaient plus pénible, augmenta le désespoir des habitans. Beaucoup voulaient s'enfuir au désert; Chrysostome les retint par ses paroles. Il peint avec énergie l'horreur dont il fut saisi lui-même, en pénétrant au milieu du prétoire, pour y suivre ses frères victimes de la rigueur des juges; et de ce spectacle même il tire l'espérance que tant de maux vont enfin s'adoucir. Alors il fait entrevoir les approches de la fête de Pâques, comme un temps de réconciliation pour le prince et pour le peuple.

Cependant le vénérable Flavien, après les fatigues d'un long voyage, était arrivé dans Constantinople au palais de

l'empereur. Admis en sa présence au milieu des courtisans, des chefs de la garde, il s'arrêta loin du prince, les yeux baissés et pleins de larmes, et exprimant par son silence la désolation d'Antioche. L'empereur, lui adressant la parole, rappela les faveurs qu'il avait faites à cette ville, et se plaignit de l'ingratitude de ses habitans, de leurs insultes envers lui et envers la mémoire de l'impératrice Flaccile. Flavien, versant des larmes, retraça lui-même avec vivacité les bienfaits de Théodose, et l'égarement du peuple d'Antioche, qu'il impute à la jalouse haine des esprits infernaux.

Puis revenant sur la colère même du prince, il lui dit ces paroles que rapporte et qu'avait inspirées Chrysostome : « On » a renversé tes statues ; mais tu peux » t'en élever à toi-même de plus glo- » rieuses. Pardonne aux coupables ; ils » ne te dresseront pas dans les places

» publiques des statues d'airain ou d'or
» parées de diamans; mais ils te consa-
» creront dans leurs cœurs un monu-
» ment plus précieux, le souvenir de ta
» vertu. Tu auras autant de statues
» vivantes qu'il y a d'hommes sur la
» terre, et qu'il y en aura jusqu'à la fin
» du monde; car non-seulement nous,
» mais nos successeurs et leur postérité
» connaîtront cette action si royale et si
» grande, et l'admireront, comme s'ils
» en avaient eux-mêmes profité *.

» Mais afin que mes discours ne sem-
» blent pas une flatterie, je te rappor-
» terai une ancienne parole qui montre
» que les légions, les trésors et le nom-
» bre des sujets n'illustrent pas les prin-
» ces, autant que la philosophie et la
» clémence. Le bienheureux Constantin
» apprenant que l'une de ses statues

* Chrysostomi Opera, t. I, Homilia XX.

» avait été défigurée à coups de pierres,
» comme toute la cour l'exhortait à se
» venger et à punir l'outrage de son
» front royal, il passa légèrement la
» main sur son visage, et répondit en
» souriant qu'il ne sentait aucune bles-
» sure. Couverts de confusion, les cour-
» tisans se désistèrent de leurs sinistres
» avis, et cette parole est encore célè-
» bre par tout le monde ; le temps ne
» l'a pas fait vieillir, et n'a pas éteint la
» mémoire d'une telle vertu. A combien
» de trophées n'est-elle pas préférable !
» Un prince a relevé plusieurs villes, et a
» vaincu beaucoup de Barbares, mais
» nous n'en avons point souvenir. Cette
» parole, au contraire, est dans toutes
» les bouches. Ceux qui viennent après
» nous, et ceux qui les suivent l'enten-
» dront, et il n'est personne qui puisse
» l'écouter sans se récrier avec éloge, et
» sans faire mille vœux pour la mémoire
» du prince qui l'a dite. Que si cette

» parole est glorieuse devant les hom-
» mes, combien n'aura-t-elle pas mérité
» de couronnes devant Dieu qui est l'ami
» des hommes ?

» Mais est-il besoin de rappeler Cons-
» tantin et des exemples étrangers, lorsque
» pour t'encourager, il ne faut que toi-
» même et tes propres actions. Souviens
» toi de cet édit proclamé dans tout
» l'empire, lorsqu'aux approches de la
» fête de Pâques, annonçant aux crimi-
» nels leur pardon, et aux prisonniers
» leur délivrance, tu disais dans tes
» lettres, comme si cet édit n'eût pas
» encore assez signalé ta clémence : Que
» n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter
» les morts ?

» Souviens-toi maintenant de ces
» paroles : Voici le moment de rappeler
» les morts à la vie. Même avant que la
» sentence soit portée, Antioche est
» maintenant descendue près des portes
» de l'enfer ; retire-la de cet abîme. Il

» ne faut ni trésor, ni temps, ni travail ;
» il suffit d'un seul mot, et tu ranimes
» une ville ensevelie dans les ombres de
» la mort. Permets qu'elle soit appelée
» désormais la ville de ta miséricorde. . .
» Songe que tu délibères, non sur le
» sort d'une seule ville, mais sur ta
» gloire et sur le christianisme tout
» entier. A cette heure, les Juifs, les
» Grecs, le monde civilisé, les Barbares,
» ont appris nos malheurs ; ils te regar-
» dent, ils attendent quel arrêt tu por-
» teras sur nous. Si ta sentence est
» humaine et généreuse, ils la célèbre-
» ront, ils rendront gloire à Dieu, ils
» se diront l'un à l'autre : O ciel ! quelle
» est grande la puissance du christia-
» nisme ! Cet homme qui n'avait pas
» d'égal sur la terre, qui pouvait tout
» perdre et tout détruire, elle l'a dompté,
» elle l'a soumis, elle lui a donné une
» philosophie que les hommes les plus
» obscurs n'auraient pas. Il est grand le

» Dieu des chrétiens! des hommes, il
» sait faire des anges; il les élève au-
» dessus de la nature. . . . .

» Regarde combien il sera beau dans
» la postérité que l'on sache, qu'au
» milieu des périls d'un si grand peuple
» dévoué à la vengeance et aux supplices,
» quand tous frisonnaient de terreur,
» quand les chefs, les préfets, les juges
» étaient saisis de crainte et n'osaient
» élever la voix pour les malheureux,
» un vieillard s'est avancé avec le sacer-
» doce de Dieu, et par sa seule présence,
» par ses simples paroles, a vaincu l'em-
» pereur; et qu'alors une grâce que
» l'empereur avait refusée à tous les
» grands de sa cour, il l'accorda aux
» prières d'un vieillard, par respect pour
» les lois de Dieu. En effet, ô prince! mes
» concitoyens n'ont pas cru te rendre un
» médiocre honneur, en me choisissant
» pour cette mission; car ils ont jugé (et
» ce jugement fait ta gloire) que tu pré-

» férais la religion dans ses plus faibles
» ministres à toute la puissance du trône.
» Mais je ne viens pas seulement de leur
» part; je viens au nom du Souverain
» des cieux pour dire à ton âme clémente
» et miséricordieuse ces paroles de l'Évan-
» gile : « Si vous remettez aux hommes
» leurs offenses, Dieu vous remettra les
» vôtres. » Souviens-toi de ce jour où
» nous rendrons compte de nos actions,
» et songe que, si tu as commis des fau-
» tes, tu peux les effacer toutes par un
» pardon, sans combat, sans effort. Les
» autres envoyés apportent de l'or, de
» l'argent et des offrandes semblables :
» moi, je m'approche de ta puissance
» avec le livre de notre sainte loi dans
» les mains; je te le présente, au lieu
» de tous les dons, et je te conjure d'imi-
» ter ton souverain maître, qui, chaque
» jour offensé par nos fautes, ne se lasse
» pas de prodiguer ses bienfaits. Ne con-
» fonds pas nos espérances, ne démens

» pas nos promesses. Je veux que tu le
» saches : si tu veux bien apaiser ta
» colère, si tu rends à notre ville ton
» ancienne amitié, je m'en retournerai
» plein de confiance; mais si tu as banni
» Antioche de ta pensée, je n'y retour-
» nerai pas, je ne verrai plus son terri-
» toire, je le renierai pour jamais, je
» deviendrai citoyen d'une autre ville :
» je ne voudrais pas d'une patrie pour
» laquelle toi, le plus humain et le plus
» clément des hommes, tu serais devenu
» cruel et sans pitié. »

Cette éloquence persuasive toucha l'empereur. La douceur de la loi nouvelle agissait sur cette âme violente et guerrière. « Qu'y a-t-il d'étonnant, dit-il,
» si nous autres hommes, nous pardon-
» nons à des hommes qui nous ont offen-
» sés, lorsque le Maître du monde des-
» cendu sur la terre, fait esclave pour
» nous, et mis en croix par ceux qu'il
» avait comblés de biens, a prié son

» père pour ses bourreaux, en disant:
» Pardonne-leur, mon père, car ils ne
» savent ce qu'ils font. » Et en même temps, il pressa le vieillard de repartir, pour porter cette joie au peuple d'Antioche, à la fête de Pâques.

Flavien se fit devancer par des courriers rapides ; les fêtes remplacèrent dans Antioche le deuil public ; et, suivant le génie de l'Orient, le peuple parut aussi enthousiaste dans sa joie, qu'il était naguères abattu dans sa douleur.

Chrysostome rassembla le peuple, pour lui redire les paroles de Flavien et de l'empereur.

Sans doute, il est aisé de concevoir, pour l'espèce humaine, un état plus raisonnable et meilleur que ce despotisme arrêté seulement par d'éloquentes prières. A la pensée d'un tel abaissement et d'un tel secours, on s'indigne autant qu'on admire. Il faut même l'avouer, les luttes de la liberté mourante à la voix

de Démosthènes, ont bien un autre intérêt que cette résignation passive d'un peuple d'Asie, tremblant sous ses maîtres, et défendu par la tribune chrétienne. Mais si l'on se reporte au siècle de Théodose, aux mœurs cruelles de cette époque, si l'on revoit en pensée le massacre de Thessalonique, ordonné par le même prince qui laissa vivre Antioche, peut-on méconnaître le bienfait de cette religieuse éloquence? Et même, de nos jours, si l'on pense à l'état présent de ces villes d'Asie encore habitées par des Grecs; si l'on songe que ces massacres, ces exterminations qu'interdisait le christianisme, y sont aujourd'hui le droit commun des Barbares conseillés et recrutés par l'Europe, combien ne doit-on pas regretter qu'il n'y ait plus de Flavien et de Chrysostome, pour demander à la politique des rois l'*amnistie d'Antioche*, pour arrêter au nom de Dieu l'effusion du sang chrétien, pour apprendre l'Évan-

gile à ceux qui le prêchent, et qui l'ont oublié ?

Chrysostome continua pendant dix années d'instruire le peuple qu'il avait défendu. Ses ouvrages sont le cours le plus complet de prédication morale que nous ait transmis l'antiquité chrétienne. Hormis quelques préjugés, ou quelques complaisances pour les préjugés du temps, on y voit partout un beau génie, une grande connaissance du cœur de l'homme, une charité vraiment évangélique. Ses discours ont encore un intérêt particulier pour nous autres modernes, curieux investigateurs du passé. La civilisation chrétienne d Orient, cette époque sans analogie avec le moyen âge, et qui joignait à la naïveté du zèle religieux un haut degré d'élégance sociale, revit tout entière dans les pages éloquentes de l'orateur d'Antioche.

Nous y voyons que l'influence chrétienne n'avait en rien réformé l'escla-

vage domestique. Il n'était pas extraordinaire de compter, dans une opulente maison, deux ou trois mille esclaves destinés à servir toutes les fantaisies du luxe le plus capricieux. On les traitait souvent avec une dureté que blâmait inutilement la chaire chrétienne. Une riche matrone *, irritée contre quelques jeunes filles esclaves, les faisait attacher à sa litière, et battre de verges sous ses yeux.

Ces gens-là ne s'en croyaient pas moins chrétiens, et étaient assidus dans les églises; mais ils avaient encore une crédulité toute payenne pour les augures et les présages; à la moindre maladie, ils couraient à la synagogue **, consultaient des enchanteurs, ou portaient des amulettes, parmi lesquelles figuraient des

* Chrysostomi Opera, t. XI, pag. 112.
***Idem*, t. I, p. 682; t. II, p. 244.

médailles d'Alexandre *, dont la gloire était restée comme un talisman merveilleux chez les Grecs d'Asie.

Il était même permis de faire servir le christianisme à ces superstitions ; on portait aussi pour amulettes des feuillets de l'Évangile ; on en suspendait au cou des petits enfans. Souvent, à leur naissance, on allumait plusieurs lampes **, auxquelles on donnait des noms divers ; et l'on transportait à l'enfant le nom de celle qui avait été le plus long-temps à s'éteindre.

Les malades se faisaient frotter avec l'huile *** des lampes allumées dans les lieux saints ; on espérait guérir tous les maux par l'imposition des mains de quelques pieux solitaires ; généralement on

---

* Chrysostomi Opera, t. II, p. 243.
** *Idem*, t. X, p. 107.
*** *Idem*, t. XII, p. 373.

croyait à la magie. Les lois de Théodose sont pleines de menaces contre ce prétendu crime ; et, vers la même époque, le concile de Laodicée défendit particulièrement aux ecclésiastiques d'étudier l'astrologie, de faire des enchantemens et des philtres. Des crimes bizarres se mêlaient aux folies superstitieuses. Dans l'idée que les âmes de ceux qui mouraient de mort violente échappaient au démon, quelquefois on égorgeait de jeunes enfans.

Une superstition plus innocente qui se conservait parmi beaucoup de chrétiens, c'était la pratique de quelque rite païen, le culte pour quelque grotte ou quelque bois sacré *. Ces restes d'idolâtrie étaient beaucoup plus communs parmi les chrétiens des campagnes. Chrysostome se plaint ** que les riches pos-

* Chrysost. Opera, t. I, p. 727.

** *Idem*, t. XI, p. 746.

sesseurs de terres aimaient mieux bâtir des granges que des temples, et que les pauvres laboureurs avaient bien des stades à parcourir pour trouver une église.

Dans les grandes villes, comme Antioche, l'éducation des enfans était fort soignée. Dès l'âge de cinq ans, ils suivaient les écoles publiques, où l'on apprenait à lire, et à tracer des caractères sur la cire. Ils passaient ensuite aux écoles des grammairiens, où l'on étudiait Homère et les autres poëtes grecs. Au delà étaient les écoles d'éloquence, dont les maîtres conservaient la plupart une préférence cachée pour l'ancien culte, qu'ils confondaient avec l'ancienne littérature.

Ce n'était guère qu'à la sortie de ces écoles, que l'influence de la nouvelle religion s'étendait sur les jeunes gens. Le baptême, presque toujours tardif; devenait une initiation : le culte nouveau

les saisissait dans l'âge de l'enthousiasme; les plus passionnés fuyaient au désert. Ceux qui tenaient le plus au monde se livraient à l'étude du droit civil*, qui conduisait encore aux premières dignités. Un très-petit nombre adoptait la profession desarmes**, généralement décréditée par la mollesse du temps et par la prédication chrétienne.

Dans la vie des femmes, le christianisme avait encore ajouté à la sévère discipline de l'antique gynécée. Les fêtes, les processions païennes étaient interdites. Une jeune fille, même entourée d'esclaves et de gardiens, ne sortait que bien peu, et seulement à la chute du jour; elle n'assistait jamais aux spectacles. Dans les églises, et les basiliques des martyrs, les femmes étaient séparées par des barrières***.

* Chrysost. Opera, t. IX, p. 149.

** *Idem*, t. I, p. 84.

*** *Idem*, t. I, p. 263.

Rien n'égalait cependant le luxe et la mollesse de quelques-unes de ces femmes d'Orient, élevées au milieu des parfums et des roses, ornées de toutes les parures de l'Inde, et des tissus précieux de Biblos et de Laodicée. Mais sans cesse de jeunes filles s'arrachaient à ces monotones délices, pour adopter la vie austère et l'humble vêtement des religieuses. L'éloquence d'un orateur chrétien, l'imagination, l'enthousiasme les jetaient dans cette vie nouvelle. La vanité y trouvait encore quelques attraits, les hommages de la foule *, une place distinguée dans les églises. Les orateurs sacrés du temps se plaignaient que le profane désir de plaire se conservait trop souvent dans cette profession sainte; et ils nous ont même appris que, dans cette époque de ferveur, déjà la coquetterie ** pouvait dessiner les

* Chrysost. Opera, t. II, p. 590.

** Sancti Hieronymi Opera, t. I, p. 781.

plis d'une robe de bure, laisser tomber un manteau, et dévoiler des grâces que l'on cache. Beaucoup de vierges chrétiennes, il est vrai, se dévouaient au soin des malades et des pauvres, s'exposaient à la mort, et montraient des vertus sublimes dans un sexe faible. Mais il était un abus, né du grand nombre des professions religieuses, et que saint Chrysostome * déplore avec une vive éloquence : de riches célibataires retiraient souvent, dans leur maison, quelqu'une de ces filles consacrées à Dieu, sous prétexte de les protéger, et de confier à des mains si pures l'administration domestique. Et ces vierges, gardant l'habit plutôt que les vertus de leur état, commandaient à des foules d'esclaves, subjuguaient l'esprit du maître, et, par leur conduite, exci-

* Chrysostomi Opera, t. I, p. 103, in eos qui subintroductas virgines domi habent.

taient les railleries des Juifs et des Gentils. Quelquefois aussi des femmes, qui s'étaient séparées de leur mari, sous prétexte de continence, oubliaient leurs vœux, pour aimer librement un homme obscur ou un esclave.

La chaire chrétienne retentissait de plaintes et d'anathèmes contre ces profanes abus; mais en même temps elle redisait, comme un titre de gloire *, qu'il y avait plus de femme consacrées à Dieu que d'épouses et de mères; déplorable succès, qui ne pouvait servir qu'à la chute de la société et de l'empire!

Cependant les orateurs chrétiens recommandaient aussi le mariage, surtout dans la première jeunesse; mais l'avarice et l'ambition des pères le retardaient ordinairement; et dans les riches familles, il n'était presque toujours qu'un con-

* Chrysostomi Opera, t. IV, p. 107.

trat, une spéculation d'intérêt, sans que souvent les deux époux se fussent vus l'un l'autre avant leur union.

Souvent, du reste, cette cérémonie se faisait sans consécration religieuse, et presque avec la licence des fêtes nuptiales du paganisme. Chrysostome lui-même * avoue qu'il craint d'attaquer cette ancien usage, dont il décrit avec douleur les profanes plaisirs. Le soir du jour marqué pour la fête, un cortége de pantomimes, de danseurs et de danseuses se rendait à la maison de la jeune épouse. A la nuit, elle sortait couverte d'un voile, et montait sur un char, escortée de femmes et de jeunes filles. La foule bruyante qui suivait, dans l'ivresse du vin et de la joie, chantait des vers, encore mêlés de souvenirs mythologiques.

On se mettait aux fenêtres, la nuit,

* Chrysostomi Opera, t. III, p. 195; t. IV, p. 540; t. X, p. 104.

pour voir passer le joyeux cortége, précédé de flûtes et de cymbales. Il arrivait ainsi à la maison de l'époux, qui, la tête ornée d'une couronne, recevait la jeune fille des mains de la mère, soulevait son voile, et disparaissait avec elle. La fête continuait par des jeux, des danses de pantomimes; et les repas se renouvelaient plusieurs jours.

La jeune fille, sortie de l'austère gynécée pour cette fête tumultueuse, paraissait d'abord timide et tremblante; mais bientôt elle commandait avec empire, prodiguait l'or, et souvent ruinait son époux par un luxe insensé. L'orateur chrétien a décrit ce luxe, que ses graves paroles ne pouvaient corriger. Il se plaint que des femmes se faisaient conduire à * l'église, sur un char tout brillant de dorure, traîné par quatre mules blan-

* Chrysostomi Opera, t. II, p. 527.

ches richement ornées, au milieu d'une escorte d'eunuques et d'esclaves. Ces femmes étaient vêtues de tuniques d'or et de soie, parées de diamans, et portaient à leurs oreilles, dit l'orateur, la subsistance de mille pauvres. La dévotion se mêlait encore à ce faste mondain, et quelques-unes des robes les plus précieuses étaient tissues de riches dessins qui représentaient des scènes de l'Évangile.

Une autre mode attaquée par l'orateur chrétien, c'était de se teindre le visage de nuances diverses, pour relever l'éclat des yeux. Chrysostome regarde cette mode comme une profanation de l'ouvrage de Dieu; mais il recommande aux maris d'en détourner doucement leurs femmes, en leur disant que ces fards sont inutiles, et même nuisent à la beauté **.

* Asterii homilia in divitem et Lazarum.

** Chrysostomi Opera, t. VII, pag. 354.

Quelquefois la parure des hommes n'était pas moins recherchée que celle des femmes, et Chrysostome s'indigne * contre ces jeunes chrétiens, dont les chaussures étaient bordées d'or et de soie. Il décrit, avec une pieuse douleur, ces palais disposés pour les saisons diverses, ces colonnes, ces portiques, ces murailles incrustées de marbre et d'ivoire, ces parquets en mosaïque, ces hautes fenêtres ornées de vitraux de diverses couleurs, enfin ces statues de marbre et d'airain qui rappelaient les souvenirs du paganisme. Il accuse, par mille allusions, la vie de ces sybarites chrétiens d'Antioche, la profusion de leur table, le luxe de leurs fêtes, leurs lits d'ivoire ou d'argent massif incrusté d'or, les vases les plus vils forgés du même métal **, leurs bibliothéques, où des rouleaux du

* Chrysostomi Opera, t. VII, pag. 510.
** *Idem*, t. VIII, pag. 188.

parchemin le plus délié, couverts de lettres d'or, reposaient, sans être lus, dans de précieuses cassettes.

Que faisait l'orateur, au milieu de cette Babylone chrétienne, enchantée plutôt que corrigée par ses paroles, dans ces églises où l'on applaudissait comme au théâtre, et d'où l'on sortait, avant la fin de la Synaxe, pour courir aux jeux du Cirque? Il cherchait surtout à faire naître la charité dans les cœurs; il profitait des mœurs douces de ce peuple pour lui inspirer la pitié. Il était l'apôtre de l'aumône. Nul moraliste, nul orateur de la chaire moderne n'a jamais égalé la vivacité persuasive et l'inépuisable abondance que Chrysostome portait dans cette exhortation. Jamais on n'a su mieux recommander à l'homme les misères de l'homme, mieux émouvoir le cœur, pour exciter à la bienfaisance et à la vertu. Déjà, dans la société chrétienne, mille prétextes hypocrites glaçaient la charité,

au nom même de la foi. Il faut voir comme le vertueux orateur s'élève au-dessus de ce christianisme pharisaïque, pour accueillir également toutes les souffrances.

« Un homme charitable *, dit-il, est » comme un port ouvert aux infortunés; » il doit tous les accueillir. Le rivage » reçoit également tous les naufragés, il » les sauve de la tempête, bons ou » méchans, quels que soient leurs fautes » ou leur péril. Vous devez faire de même » pour ces naufragés de la fortune, qui, » sur la terre, sont battus par le mal- » heur. Sans les juger avec rigueur, ni » rechercher exactement leur vie, occu- » pez-vous de soulager leur affliction. » Pourquoi vous donner les soins d'une » surveillance inutile? Dieu vous en » décharge. Il ne vous commande que la

* Chrysostomi Opera, t. V, p. 51.

» charité. Il y a bien de la différence » entre un juge et un chrétien qui fait » l'aumône. L'aumône même n'a pris son » nom que de la pitié qui nous l'inspire. » C'est à quoi saint Paul nous invite » quand il a dit : Ne vous lassez point de » faire du bien à tout le monde. Certes, » si nous examinons, avec tant de scru- » pule et de sévérité, les personnes indi- » gnes de nos secours, nous n'en trou- » verons jamais assez qui les méritent ; » mais si nous distribuons nos offrandes » à tous, même aux indignes, nous verrons » aussi venir à nous ceux qui les méri- » tent le plus, comme l'éprouva jadis » Abraham, qui, n'examinant pas, avec » un soin trop sévère, quels hôtes se » présentaient sur le seuil de sa tente, » fut assez heureux pour y recevoir les » anges mêmes du ciel.

» Imitons ce saint patriarche : ne » faisons pas d'enquête sur le malheur. » La souffrance du pauvre suffit à elle

» seule pour lui donner droit à nos bien-
» faits. Lorsqu'un homme s'offre à nous
» avec la recommandation du malheur,
» ne demandons rien davantage. En l'as-
» sistant, c'est sa nature d'homme, et
» non le mérite de ses actions ou de sa
» foi que nous honorons; c'est sa misère,
» et non sa vertu qui nous touche, afin
» d'attirer sur nous-mêmes la miséricorde
» de Dieu. Car si nous voulons, au con-
» traire, discuter rigoureusement les
» droits de ceux qui ont Dieu pour maî-
» tre aussi-bien que nous, il fera la
» même chose à notre égard : si nous
» leur faisons rendre compte de leur vie,
» ils nous demandera compte de la nôtre;
» car l'Évangile a dit : *Vous serez jugés*
» *comme vous aurez jugé les autres.* »

L'éloquent prêtre d'Antioche voulait passer sa vie au milieu de ce peuple ingénieux, où cent mille auditeurs admiraient ses paroles. Mais l'éclat de son génie avait attiré sur lui les regards de

tout l'empire. Le siége patriarcal de Constantinople semblait la place désignée pour le plus grand orateur du christianisme.

Cette dignité ne fut vacante qu'après la mort de Théodose, en 397, sous le règne de ses deux fils, qui s'étaient partagé le monde romain. Arcadius, ou plutôt l'eunuque Eutrope, songea d'abord à Chrysostome; et ce fut la seule chose agréable au peuple, qu'il eût faite pendant la durée de son pouvoir. Chrysostome, dont les humbles refus étaient à craindre, fut attiré dans une conférence, et remis presque de force à un grand eunuque et à un général, qui le conduisirent à Constantinople.

Un concile d'évêques, assemblé dans cette ville, célèbra son ordination; mais tant d'honneurs ne firent que porter à l'excès la jalousie sacerdotale. De nombreux compétiteurs avaient brigué cette dignité, par des sollicitations et des présens. Les évêques qui ne pouvaient y

parvenir, voulaient du moins qu'elle fût remplie par un choix moins éclatant.

La cour voluptueuse et corrompue redoutait un censeur. L'ambitieux Eutrope s'aperçut bientôt que le pieux évêque ne voudrait pas être sa créature. Le peuple seul, ce peuple, qui n'avait plus ni liberté ni gloire, qui voyait ses campagnes envahies par les Barbares, se tournait avec une sorte d'idolâtrie vers cet homme dont la renommée remplissait tout l'Orient.

A Constantinople, Chrysostome retrouvait les vices de l'Asie, augmentés encore par la présence d'une cour efféminée. Le faible successeur de Théodose n'avait de lui que le goût d'une vaine magnificence ; c'est dans les sermons du vertueux pontife que l'on retrouve la plus curieuse description de ce luxe oriental.

Arcadius ne paraissait en public, qu'au milieu d'un cortége de gardes revêtus

d'habits magnifiques, portant des boucliers et des lances dorés. Il était sur un char attelé de mules blanches, et tout incrusté de lames d'or et de pierreries. Il portait de riches bracelets, des boucles d'oreilles * du plus grand prix, un diadème orné de diamans : sa robe en était couverte, sa chaussure même était d'une singulière magnificence ; et tout cet étalage faisait de loin l'admiration de la foule repoussée par les soldats. Les salles, les escaliers, les cours du palais étaient sablés de poudre d'or. C'était là que se rendaient chaque jour les grands de l'empire, qui venaient ramper devant quelque eunuque favori.

Ces jeux du Cirque, si chers à la ville d'Antioche, excitaient dans Constantinople encore plus d'engouement et de

* Chrysost. Opera, t. I, p. 262 ; t. II, pag. 545 ; t. XI, p. 69.

fureur. Les plus riches citoyens y perdaient souvent leur fortune ; la foule y consumait son temps. Mais un spectacle plus séduisant encore, c'était des comédies ornées de danses et de chants, où de jeunes femmes paraissaient sur la scène à visage découvert. Constantinople était folle de ces spectacles, que les anciennes mœurs du paganisme n'auraient pas soufferts.

Chrysostome réprima d'abord la licence hypocrite des prêtres *, qui gardaient dans leurs maisons des religieuses, sous le nom de sœurs adoptives, fréquentaient les tables sensuelles des grands et convoitaient les richesses des veuves. Il censurait amèrement tous ces vices. Il attaquait la mollesse des grands, l'oisiveté du peuple; mais cet apostalat chrétien ne corrigeait pas le vice de l'empire. Pen-

---

* Chrysost. Opera, t. I, p. 117.

dant qu'Arcadius faisait des lois pour détruire quelques restes de l'ancien polythéisme, pendant que Chrysostome envoyait des missions chez les peuples barbares, Alaric ravageait la Grèce, et Gaïnas, général goth attaché au service de l'empire, faisait tembler Arcadius, et le forçait d'exiler son ministre Eutrope.

Ce fut un grand jour, que celui où l'insolent ministre proscrit par son maître, poursuivi par le peuple, vint chercher un asile dans Sainte-Sophie, à l'abri de la chaire pontificale. Nous ne reproduirons pas le discours trop connu que prononça Chrysostome, pour apaiser la colère du peuple, et défendre le *réfugié* de l'Église chrétienne; mais on sent assez combien ces terribles disgrâces prêtaient d'autorité à l'éloquence chrétienne, combien cette parole: « vanité des vanités, et tout n'est que vanité, » retentissait avec force devant le favori déchu, tremblant au pied de la chaire qui le proté-

geait, et sauvé de la colère du peuple par la voix du pontife.

Ces drames de l'Église chrétienne attestaient la misère du pouvoir impérial, mais faisaient ressortir la grandeur et la puissance du culte. Peu de temps après, Chrysostome fut envoyé en ambassade auprès de Gaïnas qui, plus animé que satisfait par la mort d'Eutrope, demandait les têtes des autres grands officiers de l'empire.

Telle était la dégradation de la cour de Byzance, que les victimes furent conduites au camp du Barbare; mais Chrysostome les protégeait par ses paroles. Gaïnas, comme la plupart des Goths, s'était avisé d'être arien, et il n'avait pris de cette religion que la haine contre le parti contraire. Il céda cependant, et Chrysostome, de retour à Constantinople, prononça, devant le peuple, ces paroles qui donnent une idée singulière du règne d'Arcadius : « Je suis le père

» commun de tous, et je dois penser,
» non-seulement à ceux qui sont de-
» bout, mais encore à ceux qui sont
» tombés; c'est pour cela que je me
» suis quelque temps éloigné de vous,
» faisant des voyages, usant de conseils
» et de prières pour sauver de la mort
» les principaux de l'empire. » Puis il se livrait à de pieuses réflexions sur la fragilité des grandeurs et le néant de la vie.

Un chef des Huns vainquit Gaïnas, et Constantinople se trouva délivrée par le conflit des deux Barbares. Elle reprit ses jeux du cirque et ses querelles religieuses; car on s'occupait sans cesse de ce qu'on appelait la paix de l'Église, et fort peu du salut de l'empire. Quelques solitaires d'Égypte, chassés par Théophile, patriarche d'Alexandrie, intéressaient plus l'empereur et sa suite, que ne le faisaient la Grèce et la Thrace désolées par les Barbares. Tout, dans cette cour, n'était qu'intrigue, hypocrisie, frivolité.

Une ligue se forma pour perdre Chrysostome. On y comptait des prêtres jaloux, des courtisans, de riches matrones offensées par les censures de l'orateur, enfin l'impératrice Eudoxie et peut-être l'empereur. Un concile fut convoqué pour servir leur vengeance. Théophile, patriarche d'Alexandrie, le dominait par ses intrigues et sa haine furieuse. Plusieurs évêques, admirateurs du génie de Chrysostome, ne voulaient pas se séparer de sa cause, et refusaient d'assister au concile. Cependant, Chrysostome parlait dans les chaires de Constantinople avec une véhémence nouvelle. « Que » puis-je craindre? » disait-il; « serait-ce » la mort? Mais vous savez que Dieu est » ma vie, et que je gagnerais à mourir. » Serait-ce l'exil? Mais la terre, dans » toute son étendue, est au Seigneur. » Serait-ce la perte des biens? Mais » nous n'avons rien apporté dans ce » monde, et nous n'en remporterons

» rien. Ainsi toutes les terreurs du
» monde sont méprisables à mes yeux,
» et je me ris de tous les avantages que
» les autres hommes souhaitent avec
» passion. » Puis il ajoutait : « Mais
» vous savez, mes amis, la véritable
» cause de ma perte ; c'est que je n'ai
» point tendu ma demeure de riches ta-
» pisseries ; c'est que je n'ai point re-
» vêtu des habits d'or et de soie ; c'est
» que je n'ai point flatté la mollesse et
» la sensualité de certaines gens. Il reste
» encore quelque chose de la race de
» Jézabel, et la grâce combat encore
» pour Élie. Hérodiade demande en-
» core une fois la tête de Jean, et c'est
» pour cela qu'elle danse. » Ces élo-
quentes invectives parurent désigner
l'impératrice * Eudoxie.

* Les paroles mêmes de Chrysostome, *εἰς ἀδοξιαν ἐντρεχεῖ*, furent accusées d'offrir un jeu de mots insultant.

Les ennemis de Chrysostome, qui siégeaient au concile, s'armèrent de cette faute ou de cette calomnie, et après avoir solennellement prononcé la déposition du patriarche, pour quelques prétendus griefs de discipline ecclésiastique, ils demandèrent à l'empereur de le bannir pour crime de lèse-majesté.

Chrysostome fut enlevé de nuit, et jeté sur un navire, au milieu des plaintes et des réclamations de tout le peuple ; car ce peuple, dans son abaissement, s'était attaché à ce grand homme comme à un défenseur. Il aimait sa vie austère et simple, ses censures égales pour les grands et les petits. En le perdant, il se sentait privé d'un appui, et se croyait tombé audessous même de son esclavage ordinaire. Les imaginations, échauffées par ces regrets, fermentèrent avec l'ardeur superstitieuse de cette époque. Un tremblement de terre, qui fut ressenti dans

Constantinople, parut un signe de la colère de Dieu.

Les ennemis de la cour, les mécontens, les orthodoxes, poussèrent des cris de douleur et d'effroi. Le faible Arcadius fut effrayé, et l'impératrice Eudoxie, troublée du tremblement de terre et de la haine du peuple, pressa vivement le retour de celui qu'elle avait fait bannir. On fit partir, pour le rappeler, plusieurs députations successives; Rome menacée n'avait pas envoyé plus d'ambassadeurs à Coriolan.

Théophile et les évêques de son parti prirent la fuite. Le Bosphore se couvrit de vaisseaux qui s'avançaient pour recevoir Chrysostome. Des cierges allumés, des chants populaires célébraient son retour. En reparaissant, il refusa d'abord de reprendre les honneurs de l'épiscopat, et voulut s'arrêter dans un faubourg de Constantinople. Mais l'enthousiasme du peuple, et ses murmures con-

tre l'empereur et l'impératrice, forcèrent Chrysostome de remonter dans cette chaire que son génie rendait si puissante. Ses premières paroles furent une espèce d'allégorie sur son retour, comparé à la délivrance de Sara, tombée dans les mains de Pharaon. Mais, tout en accusant le patriarche d'Alexandrie et ses autres ennemis, il donnait un gage de paix à l'impératrice Eudoxie, qu'il nommait la mère des églises, la protectrice des saints, et le soutien des pauvres.

Cette réconciliation toutefois était de difficile durée. Eudoxie ne pouvait oublier sa haine et sa défaite. Les courtisans, les dames du palais excitaient sa colère. On avait préparé, pour consoler l'orgueil de la princesse, une fête à demi profane; c'était la dédicace d'une statue d'argent, élevée en son honneur sur la place publique, entre le sénat et l'église de Sainte-Sophie. Des chants, des dan-

ses célébraient cette espèce de consécration.

Chrysostome, dans une de ses homélies, blâma vivement ces jeux qu'il accusait d'idolâtrie. Eudoxie, offensée, reprit toute sa colère. Chrysostome n'avait pas fait encore annuler les actes du concile qui l'avait condamné; il siégeait sans être absous. Cette irrégularité, défendue par un concile d'Antioche, fut une arme nouvelle pour ses ennemis. Dans cette espérance, les évêques de la Grèce et de l'Orient sont convoqués une seconde fois à Constantinople. Théophile, sans oser y reparaître, animait cette intrigue épiscopale.

Pendant que le nouveau concile délibérait, Chrysostome parlait dans Sainte-Sophie, et son éloquence balançait tout le pouvoir de ses ennemis. Quarante évêques s'étaient déclarés pour sa cause; les autres, plus nombreux, pressaient l'empereur de le bannir avant la fête de

Pâques; car on craignait que, dans ce grand jour, il ne parût trop inviolable.

La veille de la fête, Chrysostome reçut l'ordre de quitter son église; mais on ne pouvait lui enlever la confiance du peuple, qui, désertant alors les églises, alla tenir l'assemblée chrétienne dans les bains publics bâtis par Constantin. La cour, aussi cruelle que faible, envoya des troupes de la garde gothique pour disperser cette foule. Le sang coula près de l'autel; et des femmes *, demi-nues pour recevoir le baptême, selon l'usage du temps, furent outragées par les soldats.

Enfin l'empereur prononça l'exil de Chrysostome. Il fut conduit d'abord à Nicée, et, de là, dans une petite ville d'Arménie, séjour affreux, entouré de peuplades barbares. Persécuté, sur

* Chrysostomi Opera, t. V.

la route, par des moines et par un evêque de Césarée, il fut secouru par la veuve du ministre Rufin, mis à mort quelques années auparavant.

Du fond de son exil, il ne cessa d'être en intelligence avec les évêques qui avaient défendu sa cause, et avec ceux qui se déclarèrent pour lui dans l'Occident. Il consolait ses amis de Constantinople; il écrivait à l'évêque de Rome pour invoquer sa communion. Des femmes riches venaient de Constantinople, sous mille déguisemens, pour le consoler et le servir. Des évêques de toutes les provinces d'Occident lui faisaient passer des secours. On ne concevrait pas la vie singulière de ce temps, si on ne lisait les lettres que Chrysostome, exilé près du mont Taurus, envoyait sur tous les points du monde. L'empire était dissous; mais la société chrétienne plus puissante, malgré tant de divisions, communiquait de toutes parts.

Cependant, la cour d'Arcadius, qui persécutait les partisans de Chrysostome, sous le nom de *Joannites*, s'offensa du pouvoir que cet illustre banni conservait dans l'Orient. On voulut le changer d'exil, et le reléguer dans un lieu plus lointain sur les bords du Pont-Euxin. La brutalité des soldats qui le conduisirent aggrava ou peut-être ne fit qu'exécuter les ordres de la cour de Byzance. Forcé de faire de longues marches, tête nue, à l'ardeur du soleil, insulté par ses gardes, le vieillard, déjà consumé de veilles et d'austérités, n'acheva point ce pénible voyage. Il expira près de Comane, bourgade du Pont.

Cette vie de Chrysostome se liait à l'histoire de son éloquence. La fermeté du martyr explique le génie de l'orateur. Ces études grecques dans l'école de Libanius, cette piété pour sa mère, cette fuite au désert, cette douce autorité sur le peuple spirituel et léger d'Antioche,

ces combats parmi les intrigues de Constantinople, ce courage dans un long exil, répondent, pour ainsi dire, à tous les caractères que prend son éloquence, tour à tour ingénieuse et tendre, élégante, austère et sublime.

Nul homme n'a mieux rempli ce ministère de la parole qu'avait suscité l'Évangile. Il est le plus beau génie de la société nouvelle, entée sur l'ancien monde. Il est, par excellence, le Grec devenu chrétien. Réformateur austère, sous ses paroles mélodieuses et vives, on sent toujours l'imagination qui, dans la Grèce, avait inspiré tant de fables charmantes. Il a rejeté bien loin les dieux d'Homère et les génies de Pythagore et de Platon; mais dans son idiome tout poétique, il représente l'aumône nous introduisant sans peine dans les cieux, et accueillie par le chœur des anges, comme une reine que les gardes reconnaissent à son cortége, et devant

laquelle ils se pressent d'ouvrir les portes de la ville. Ce polythéisme de langage ravissait les chrétiens néophytes de l'Orient ; et la sublime morale de l'orateur venait à eux parée de poésie.

Ces peuples étaient plus sensibles que raisonnables ; et la société, d'ailleurs, ne peut jamais vieillir assez, pour que l'imagination n'y garde pas une grande puissance. Peut-être même ce pouvoir augmente dans les jours de décrépitude sociale. Et comment ne paraîtrait-il pas invincible, lorsqu'il se mêle, comme dans Chrysostome, à tous les sentimens profonds du cœur humain, la pitié, la justice, le sacrifice de soi-même au devoir ? Quelle n'est pas surtout la puissance de cette foi intime, de cette candeur enthousiaste, qui fait du génie même un instrument involontaire !

L'éloquence de Chrysostome a sans doute, pour des modernes, une sorte de diffusion asiatique. Les grandes ima-

ges empruntées à la nature y reviennent souvent. Son style est plus éclatant que varié ; c'est la splendeur de cette lumière éblouissante et toujours égale, qui brille sur les campagnes de la Syrie. Toutefois en lisant ses ouvrages, on ne peut se croire si près de la barbarie du moyen âge. On se dit : la société va-t-elle renaître sous un culte nouveau, et remonter vers une époque supérieure à l'antiquité, sans lui ressembler ? Le génie d'un grand homme vous a fait cette illusion. Vous regardez encore, et vous voyez tomber l'empire démantelé de toutes parts.

SYNÉSIUS.

Un caractère remarquable de cette époque environnée de si près par la barbarie, c'est que les génies suscités par le christianisme se produisaient à la fois sur tous les points du monde romain. Cet idéalisme qui remplaçait la mythologie, et dont Grégoire de Nazianze offrit de si beaux modèles dans ses vers, ne se montre pas avec un éclat moins original dans les hymnes de Synésius, évêque de Ptolémaïs et contemporain de Chrysostome. Ses ouvrages sont un monument curieux de la civilisation qui régnait encore au quatrième siècle dans la Cyrénaïque, contrée de l'Afrique méridionale, anciennement colonisée par des Spartiates, quelque temps rivale de Carthage, tombée dans la suite sous la domination des Ptolomées d'Égypte, et léguée par l'un d'eux en héritage aux

Romains, qui d'abord la déclarèrent libre, et ne tardèrent pas à la soumettre au préteur de l'île de Crète.

Cette fertile région que Pindare, dans ses vers, a nommée le *jardin de Vénus*, et qui fit long-temps une partie du commerce de l'Orient, avait perdu beaucoup de sa splendeur. *Je pleure*, disait Synésius, *sur cette terre illustre de Cyrène, qu'ont habitée les Carnéade et les Aristippe.* La capitale même était dépeuplée et presque en ruine; mais on comptait encore, dans la province, quatre grandes villes, Bérénice, Arsinoé, Apollonie et Ptolémaïs.

Ce fut là que, vers le milieu du quatrième siècle, naquit Synésius d'une famille riche et illustre. Il ne fut pas, comme la plupart des orateurs chrétiens de son temps, préparé à l'enthousiasme par la solitude et les pratiques austères. Quoique le christianisme se fût depuis long-temps répandu dans la Cy-

rénaïque, Synésius ne reçut d'abord que l'éducation philosophique. Il alla dans Alexandrie écouter les leçons de la célèbre Hypatie qui, belle, éloquente, vertueuse, enseignant à ses auditeurs charmés les vérités de la géométrie, semblait une Muse plus sévère, suscitée pour la défense du paganisme.

Après les écoles d'Alexandrie, Synésius visita celles d'Athènes, cherchant la sagesse que se disputaient les partis et les sectes philosophiques ou religieuses. De retour dans sa patrie, il continua les mêmes études. Ses concitoyens, accablés de maux par l'administration de l'empire et les invasions des Barbares, le députèrent à la cour d'Arcadius, vers l'époque où Chrysostome venait d'en être banni. Synésius prononça, devant le faible empereur, un discours sur les devoirs de la royauté, monument d'une philosophie libre et pure. Il ne craint pas d'y censurer le luxe de la cour

de Byzance, et la honteuse lâcheté qui faisait confier les dignités du palais et de l'armée à des étrangers, à des chefs d'origine barbare. C'étaient d'autres réprimandes que celles de la chaire chrétienne. Elles pouvaient être plus utiles au peuple, en réveillant le patriotisme et le courage.

Synésius était marié, possesseur de vastes domaines, souvent occupé de fêtes et de plaisirs. La chasse et les travaux des champs ne lui prenaient pas moins de temps que la philosophie de Platon. « Mes doigts, » dit-il lui-même, « sont » moins occupés à tenir la plume qu'à » manier les dards et les bêches »

Dans ce loisir, la fortune et la réputation de Synésius devaient attirer sur lui les regards de l'Église chrétienne, toujours animée du prosélytisme qui lui avait soumis l'empire romain. Synésius était trop éclairé, peut-être trop mondain, pour partager les rêveries de quel-

ques-uns de ces Platoniciens, qui, dans Alexandrie et dans Athènes, croyaient perpétuer le paganisme, en le transformant, par un mélange bizarre d'abstractions et d'illuminisme. Mais il tenait fortement à quelques idées métaphysiques peu d'accord avec la théologie chrétienne. En croyant à l'immortalité de l'âme, il ne pouvait admettre l'éternité des peines. Il adoptait les idées pures des chrétiens sur l'essence divine; mais il blâmait ou dédaignait leurs querelles sur les dogmes sacrés de leur foi, et, dans le calme de sa raison et de son heureuse vie, on ne pouvait espérer qu'il se précipitât vers les autels d'un culte triomphant, avec cette ardeur, qui jadis attirait tant de néophytes vers des autels entourés de persécution et de mystères. La simple initiation chrétienne, qui, dans les premiers siècles, était un attrait assez puissant pour l'enthousiasme et la curiosité, ne suffisait plus, maintenant que le pou-

voir et la foule étaient passés du côté du christianisme. Se convertir, c'était ressembler à tout le monde; et par cela même, il y avait une sorte de séduction dans l'indépendance de l'esprit philosophique qui, dégagé des anciennes fables sans appartenir entièrement à la loi nouvelle, se faisait à lui-même son culte et sa foi.

Telle était la situation d'âme où se complaisait Synésius, savant, riche, heureux, admiré de ses compatriotes. Les efforts des Chrétiens redoublèrent pour attacher à leur foi une si difficile conquête; ce fut une négociation suivie par les plus célèbres évêques d'Orient. Le peuple de Ptolémaïs le demanda pour évêque. Le patriarche d'Alexandrie, Théophile, le pressa de consentir à sa consécration. Synésius se défendait avec une modeste franchise, en alléguant ses goûts, ses opinions. Il se croit assez de vertu pour être philosophe, mais pas

assez pour être évêque, dans l'idée sublime qu'il se fait des devoirs et des travaux de l'épiscopat.

« Songez-y, » dit-il, dans une lettre à son frère *; « je partage aujourd'hui » mon temps entre le plaisir et l'étude. » Quand j'étudie, surtout les choses du » ciel, je me retire en moi; dans le plai- » sir, au contraire, je suis le plus socia- » ble des hommes. Mais un évêque doit » être un homme de Dieu, étranger, » inflexible à tout plaisir, entouré de » mille regards qui surveillent sa vie, » occupé des choses célestes, non pour » lui, mais pour les autres, puisqu'il » est le docteur de la loi et doit parler » comme elle. » Un autre motif du refus de Synésius, c'était son mariage. « Dieu » lui-même, » dit-il, « la loi et la main » de Théophile m'ont donné une épouse;

* Synesii Opera, t. I, epist. XXI.

» aussi je déclare et j'affirme que je ne » veux ni me séparer d'elle, ni vivre » furtivement avec elle, comme un adul- » tère. Je veux et je souhaite, au con- » traire, en avoir de beaux et nombreux » enfans. » L'adoption de Synésius parut un si grand avantage aux évêques d'Orient, qu'on eut égard à tous ses scrupules, et qu'on lui permit de garder sa femme et ses opinions.

A ce prix, Synésius devint évêque de Ptolémaïs. Il ne semble pas que sa vie ait beaucoup changé dans cet état nouveau. L'étude de la philosophie profane, les plaisirs des champs, le goût des arts et de la poésie continuèrent d'occuper ses jours. Il y mêla seulement la méditation de l'Écriture-Sainte et les soins charitables de l'épiscopat. Mais, du reste, il parut indifférent à ces controverses de théologie si épineuses et si subtiles, dont le sacerdoce chrétien fatiguait l'esprit des peuples.

Synésius, dans sa belle retraite de Libye, consacrait son éloquence à de plus utiles sujets. Souvent il célébrait, dans des vers pleins d'élégance et d'harmonie, les mystères de la foi chrétienne, la grandeur de Dieu, son ineffable puissance, sa triple unité, la rédemption des âmes, la fin des sacrifices sanglans, et le commencement d'une loi plus douce pour l'univers.

Telles sont les idées qui remplissent les chants du poëte philosophe et chrétien. On sent le disciple de Platon et l'imitateur des anciens poëtes de la Grèce; mais cette couleur de métaphysique religieuse, qui est la poésie de la pensée, donne à ses accens un charme d'originalité, sans lequel il n'y a point de génie. L'évêque grec du quatrième siècle ressemble quelquefois, dans ses chants, à quelques-uns de ces métaphysiciens rêveurs et poëtes, que la liberté religieuse a fait naître dans l'Allemagne

moderne. Ce rapprochement ne doit pas étonner. Le rapport des situations morales fait disparaître la distance des siècles. La satiété et le besoin de croyance, l'affaiblissement d'un ancien culte, l'enthousiasme solitaire substitué aux engagemens d'une croyance vieillie, et bientôt insuffisant comme elle; enfin, l'adoption d'une foi nouvelle, où l'esprit, ébloui par la fatigue, croit souvent retrouver ses propres idées, et se fixe dans une règle qu'il transforme à sa manière; tel est le travail intérieur, la révolution, morale, par laquelle ont passé plusieurs de ces écrivains allemands, tour à tour incrédules, déistes et catholiques.

L'imagination orientale qui, dans ses abstractions comme dans son enthousiasme, a plus d'un rapport avec la poésie des peuples du Nord, ajoute à la vérité de ce parallèle. Mais écoutons quelques hymnes de l'évêque marié de Ptolémaïs, du philosophe chrétien et

poëte qui mêle un souvenir de Platon au dogme du christianisme.

« Viens à moi, lyre harmonieuse, après » les chansons du vieillard de Théos, » après les accens de la Lesbienne, redis » sur un ton plus grave des vers qui ne » célèbrent pas les jeunes filles au gra- » cieux sourire, ni la beauté des jeunes » époux. La pure inspiration de la divine » sagesse me presse de plier les cordes » de la lyre à de pieux cantiques ; elle » m'ordonne de fuir la douceur empoi- » sonnée des terrestres amours. Qu'est- » ce, en effet, que la force, la beauté, » l'or, la réputation, les pompes des » rois, au prix de la pensée de Dieu ?

» Qu'un autre presse un coursier ; » qu'un autre sache tendre un arc ; » qu'un autre garde des monceaux d'or ; » qu'un autre se pare d'une chevelure » tombant sur ses épaules ; qu'un autre » soit célébré parmi les jeunes hommes » et les jeunes filles pour la beauté de

» son visage! Pour moi, qu'il me soit
» donné de couler en paix une vie obs-
» cure, inconnue des autres mortels,
» mais connue de Dieu! Puisse venir à
» moi la sagesse, excellente compagne
» du jeune âge comme des vieux ans, et
» reine de la richesse! La sagesse sup-
» porte en riant la pauvreté. Que j'aie
» seulement assez pour n'avoir pas besoin
» de la chaumière du voisin, et pour
» que la nécessité ne me réduise pas à
» de tristes inquiétudes.

» Entends le chant de la cigale qui
» boit la rosée du matin. Regarde; les
» cordes de ma lyre ont retenti d'elle-
» mêmes. Une voix harmonieuse vole
» autour de moi. Que va donc enfanter
» en moi la divine parole? Celui qui est
» à soi-même son commencement, le
» conservateur et le père des êtres, sur
» les sommets du ciel, couronné d'une
» gloire immortelle, Dieu repose iné-
» branlable. Unité des unités, monade

» primitive, il confond et enfante les » origines premières. De là, jaillissant » sous sa forme originelle, la monade » mystérieusement répandue reçoit une » triple puissance. La source suprême » se couronne de la beauté des enfans » qui sortent d'elle, et roulent autour » de ce centre divin.

» Arrête, lyre audacieuse, arrête, ne » montre pas aux peuples ces mystères » très-saints. Chante les choses d'ici-bas, » et que le silence couvre les merveilles » d'en haut. Mais l'âme ne s'occupe plus » que des mondes intellectuels; car c'est » de là qu'est venu sans mélange le souf- » fle de l'humaine pensée. Cette âme, » tombée dans la matière, cette âme » immortelle est une parcelle de ses di- » vins auteurs, bien faible, il est vrai; » mais l'âme qui les anime eux-mêmes, » unique, inépuisable, tout entière par- » tout, fait mouvoir la vaste profondeur » des cieux; et, tandis qu'elle conserve

» cet univers, elle existe sous mille for-
» mes diverses. Une partie anime le cours
» des étoiles ; une autre le chœur des
» anges ; une autre, pliant sous des
» chaînes pesantes, a reçu la forme ter-
» restre, et, plongée dans ce ténébreux
» Léthé, admire ce triste séjour, Dieu
» rabaissé vers la terre.

» Il reste cependant, il reste toujours
» quelque, lumière dans ces yeux voilés ;
» il reste dans ceux qui sont tombés ici
» une force qui les rappelle aux cieux,
» lorsque, échappés des flots de la vie,
» ils entrent dans la voie sainte qui con-
» duit au palais du Père souverain.

» Heureux qui fuyant les cris voraces
» de la matière, et s'échappant d'ici-bas,
» monte vers Dieu d'une course rapide !
» Heureux qui, libre des travaux et des
» peines de la terre, s'élançant sur les
» routes de l'âme, a vu les profondeurs
» divines ! C'est un grand effort de sou-
» lever son âme sur l'aile des célestes dé-

» sirs. Soutiens cet effort par l'ardeur
» qui te porte aux choses intellectuelles.
» Le Père céleste se montrera de plus
» près pour toi, te tendant la main. Un
» rayon précurseur brillera sur la route,
» et t'ouvrira l'horizon idéal, source de
» la beauté. Courage, ô mon âme * !
» abreuve-toi dans les sources éternelles;
» monte par la prière vers le Créateur,
» et ne tarde pas à quitter la terre. Bien-
» tôt, te mêlant au Père céleste, tu seras
» Dieu dans Dieu même. »

Synésius, dans ses autres hymnes, ramène souvent les mêmes pensées. Cette

---

* Courage, enfant déchu d'une race divine,
Tu portes sur ton front ta céleste origine.
(*Méditations poétiques*).

On peut remarquer d'autres rapports entre *les Méditations* et cette ancienne poésie platonicienne et religieuse. Le même parallèle pourrait s'étendre à divers ouvrages de métaphysique publiés de nos jours en Allemagne et en France.

poésie méditative a plus de grandeur que de variété. On peut cependant apercevoir dans les vers de Synésius le progrès de sa croyance. L'extase un peu rêveuse est insensiblement remplacée par une foi plus positive ; et l'imagination du poëte finit par se confondre avec le symbole de l'évêque.

Malgré ce goût pour la contemplation, Synésius embrassa fortement les devoirs de l'épiscopat, tel qu'il se montrait alors, zélé pour la défense du peuple et des opprimés. Il eut ce beau caractère de la charité courageuse des premiers temps. Andronicus, gouverneur de la Cyrénaïque, en était le Verrès ; il y avait introduit des supplices et des tortures inconnues dans les mœurs de cette colonie grecque. Après avoir inutilement réclamé près de lui par les conseils et la prière, Synésius le frappa d'une sorte d'excommunication, par laquelle il lui interdisait l'église de Ptolémaïs, et conjurait toutes

les églises d'Orient d'imiter cet exemple.

Il est à remarquer cependant que l'évêque de Ptolémaïs ne prétendait attacher aucun pouvoir politique à l'épiscopat : ces deux choses lui semblaient inconciliables. « Dans les temps antiques *, » dit-il, « les mêmes hommes étaient prêtres » et juges. Les Égyptiens et les Hébreux » furent long-temps gouvernés par des » prêtres. Mais comme l'œuvre divine se » faisait ainsi d'une manière tout hu- » maine, Dieu sépara ces deux existences : » l'une resta religieuse, l'autre toute po- » litique.

» Pourquoi essayez-vous donc de réu- » nir ce que Dieu a séparé, en mettant » dans les affaires, non pas l'ordre, mais » le désordre ? Rien ne saurait être plus » funeste. Vous avez besoin d'une pro- » tection, allez au dépositaire des lois :

* Synesii Opera, p. 198.

» vous avez besoin des choses de Dieu, » allez au prêtre de la ville. La contemplation est le seul devoir du prêtre, » qui ne prend pas faussement ce nom. »

Mais, sans doute, en s'interposant pour les opprimés; en séparant de sa communion le préfet romain qui avait fait injustement torturer les plus illustres citoyens de la Cyrénaïque, Synésius, chrétien et Grec, croyait ne remplir qu'un devoir, et venger également sa foi et son pays.

Quelque temps après, ce gouverneur ayant été disgracié, Synésius, dont il avait imploré le secours, le défendit contre la fureur du peuple. Mais la malheureuse province de Cyrène respirait à peine des cruautés d'Andronicus, qu'elle fut ravagée par des peuplades barbares, contre lesquelles le faible empire de l'Orient ne pouvait la défendre. Ces peuplades *, où

* Synesii Opera, p. 300.

les femmes même étaient armées, détruisaient tout sur leur passage, et ne réservaient que les enfans des vaincus pour les élever et les enrôler dans leurs rangs. Monumens des arts antiques et du culte nouveau, derniers restes de la splendeur de cette florissante colonie, cités, temples, églises, tout périssait ! Rien de plus touchant, de plus expressif que les plaintes de l'évêque grec, qui voyait s'anéantir à la fois les deux civilisations qu'il aimait.

Dans sa douleur, il mêlait tous ses souvenirs chrétiens et profanes avec une naïveté, image curieuse de ces temps : « O Cy-
» rène, disait-il, dont les registres publics
» font remonter ma naissance jusqu'à la
» race des Héraclides ! tombeaux anti-
» ques des Doriens *, où je n'aurai pas
» de place ! malheureuse Ptolémaïs, dont
» j'aurai été le dernier évêque ! Je ne

* Synesii Opera, p. 302.

» puis en dire davantage ; les sanglots » étouffent ma voix. Je suis tout entier » à la crainte d'être forcé peut-être à » quitter le sanctuaire. Il faut nous em- » barquer et fuir ; mais quand on m'ap- » pellera pour le départ, je supplierai » qu'on attende : j'irai d'abord au temple » de Dieu, je ferai le tour de l'autel, je » baignerai le pavé de mes larmes, je ne » m'éloignerai pas avant d'avoir baisé le » seuil et la table sainte. Oh ! que de fois » j'appellerai Dieu ! oh ! que de fois je » saisirai les barreaux du sanctuaire ! » Mais la nécessité est toute-puissante ; » elle est impitoyable. Combien de temps » encore me tiendrai-je debout sur les » remparts, et défendrai-je les passages » de nos tours ? Je suis vaincu par les » veilles, par la fatigue de placer des » sentinelles nocturnes, pour garder à » mon tour ceux qui me gardent moi- » même. Moi qui souvent passais les nuits » sans sommeil, pour épier le cours des

» astres, je suis accablé de ces veilles,
» pour nous défendre des incursions en-
» nemies. Nous dormons à peine quelques
» momens mesurés par la clepsydre; ma
» part de repos m'est enlevée par le cri
» d'alerte; et si je ferme les yeux, que
» de rêves affreux où me jettent les pen-
» sées du jour! Nous sommes en fuite,
» nous sommes pris, blessés, chargés de
» chaînes, vendus en esclavage....

» Cependant je resterai à mon poste
» dans l'église; je placerai devant moi
» les vases sacrés, j'embrasserai les co-
» lonnes du sanctuaire qui soutiennent
» la table sainte; j'y resterai vivant, j'y
» tomberai mort. Je suis ministre de
» Dieu, et peut-être faut-il que je lui
» fasse l'oblation de ma vie! Dieu jet-
» tera quelques regards sur l'autel ar-
» rosé par le sang du pontife. »

Le dévouement de l'évêque encouragea les habitans: Ptolémaïs, assiégée, repoussa les barbares; ils se rejetèrent

sur le reste de la province, qui fut détruite et dépeuplée pour jamais. Dans l'obscurité qui couvre l'histoire de ces temps malheureux, on ne retrouve plus de détails sur Synésius, ni même la date de sa mort. Ce noble génie disparut au milieu des ruines de son pays. Tout périssait dans l'empire, et périssait oublié : les ténèbres de la barbarie descendaient sur ce magnifique et ingénieux Orient.

DES PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE.

On ne pouvait espérer dans l'Occident cette succession de grands génies, dont s'honore l'église orientale. La décadence de Rome et de l'Italie, la civilisation récente et toute latine de la Gaule et de l'Espagne n'offrait pas à l'imagination autant de secours que les lettres grecques mêlées à l'Évangile. On peut même le remarquer, la prédication de la loi nou-

velle n'avait compté, chez les peuples latins, aucun homme supérieur jusqu'à Tertullien de Carthage; et dans le siècle qui suivit, Lactance, surnommé le Cicéron chrétien, avait été plus remarquable par le soin du langage que par l'élévation d'esprit et l'éloquence. Ses ouvrages, composés vers la fin du troisième siècle, appartiennent à cette longue controverse contre le paganisme, antérieure à l'époque dont nous traçons le tableau.

Constantin victorieux, en portant vers l'Orient son trône et l'étendard de sa foi, semblait décourager l'essor du génie dans l'Occident; mais le culte chrétien avait pénétré trop avant dans les âmes, pour ne pas se fortifier de lui-même. Dans le nombre de ses sectateurs, multipliés chaque jour, il rencontra des génies qui s'éveillèrent à sa voix; et les églises de Gaule, d'Espagne et de Mauritanie se vantèrent de leurs orateurs, comme

celles de la Grèce et de l'Asie. La doctrine d'Arius, qui parcourait tout le monde chrétien, trouva dans l'Occident des prosélytes et des adversaires. Ce fut le même combat sur un autre théâtre.

Une petite ville de la Gaule eut son Athanase.

Saint Hilaire, que l'on a nommé *le Rhône de l'éloquence latine*, naquit dans la ville de Poitiers, d'une famille païenne et gauloise. Il étudia d'abord, sans sortir de son pays, alors rempli d'écoles. Il se maria, et suivit quelque temps la vie que l'on menait dans ces municipes de la Narbonnaise et de l'Aquitaine, qui, ménagés par le gouvernement, riches et encore à l'abri des barbares, avaient adopté les mœurs de leurs maîtres, et cultivaient les lettres latines avec un vif attrait de curiosité.

Dans ce studieux loisir, les esprits élevés qui n'étaient distraits par aucun soin public, se trouvaient naturellement

portés à réfléchir sur eux-mêmes. Ils tournaient leurs regards vers le culte nouveau ; et ils arrivaient quelquefois au christianisme comme à un système de philosophie. Tel fut le progrès d'idées que suivit saint Hilaire. Il a fait lui-même, pour ainsi dire, la confession de son esprit, en montrant comment il est passé du mépris des plaisirs sensuels à la recherche de la Divinité ; de cette recherche, à la croyance d'un seul Dieu ; de cette croyance, à celle d'un divin médiateur et d'une âme immortelle.

Initié dans le culte chrétien, il en devint bientôt ministre ; car c'était le caractère de cette époque, et la puissance du culte nouveau, qu'il eût nécessairement pour ministres les plus croyans et les plus habiles de ses prosélytes, comme, dans une guerre civile, les plus ardens et les plus braves deviennent les chefs. Évêque de la ville de Poitiers, sous le règne de Constance, il défendit, dans les

conciles des Gaules, le parti d'Athanase persécuté par l'empereur. Ce prince, irrité, l'exila dans la Phrygie, comme il exilait dans la Gaule des évêques d'Orient, transplantant les opinions qu'il croyait détruire. L'évêque gaulois ne fit que s'animer d'avantage par son commerce avec les docteurs d'Orient. Après avoir paru au conseil de Séleucie, il vint à Constantinople pour présenter une requête à l'empereur. Ses premières demandes étaient respectueuses et modérées. Il se plaignait des formules nouvelles que l'on imposait aux Chrétiens ; il redemandait la foi de l'Évangile ; il offrait de la soutenir contre les Ariens ; il réclamait la tolérance pour ceux qui ne partageaient pas la croyance de l'empereur, et déplorait les persécutions exercées contre les partisans d'Athanase.

Cette prière n'ayant pas réussi, saint Hilaire lança contre l'empereur une sorte de manifeste, monument curieux de la

licence où s'emportait l'épiscopat contre le pouvoir temporel. L'impétueux évêque donne sans détour à Constance le nom d'Antechrist. Il regrette le temps de Néron et de Décius. « Nous combattrions, » dit-il, ouvertement et avec confiance » contre des bourreaux et des meur- » triers ; ton peuple, comprenant une » persécution publique, nous suivrait » comme ses chefs. Mais maintenant, » nous combattons contre un persécu- » teur qui trompe, contre un ennemi » qui flatte, contre l'Antechrist Cons- » tance qui ne frappe pas, mais caresse ; » ne proscrit pas nos têtes, mais nous » enrichit pour nous perdre ; qui ne » nous pousse pas à la liberté chrétienne » par des cachots, mais nous honore » dans son palais pour nous asser- » vir, etc ....

» Il ne combat pas, de peur d'être » vaincu ; mais il flatte pour dominer. Il » ne confesse le Christ que pour le nier ;

» il cherche l'unité pour empêcher la
» paix ; il comprime les hérésies pour
» qu'il n'y ait plus de Chrétiens ; il ho-
» nore les prêtres pour qu'il n'y ait plus
» d'évêques ; il bâtit des églises pour dé-
» truire la foi..... »

Saint Hilaire, s'autorisant de la liberté de Jean devant Hérode, et des Machabées devant le roi Antiochus, poursuivait ainsi : « Je te déclare, ô Constance ! ce
» que j'aurais dit à Néron, ce que Dé-
» cius et Maximin auraient entendu de
» ma bouche : Tu combats contre Dieu ;
» tu es acharné contre l'Église ; tu per-
» sécutes les saints ; tu détestes les pré-
» dicateurs du Christ ; tu détruis la re-
» ligion ; tu es le tyran, non des choses
» humaines, mais des choses divines :
» voilà ce qui t'est commun avec ces
» empereurs païens. Voici ce qui t'appar-
» tient en propre : tu affectes un chris-
» tianisme menteur, et tu es le nouvel
» ennemi du Christ ; tu sers de précur-

» seur à l'Antechrist, et tu commences
» ses mystères d'iniquité; tu fabriques
» des professions de foi, et tu vis contre
» la foi; tu mets le trouble dans ce qui
» est ancien; tu souilles ce qui est nou-
» veau. »

Malgré ces invectives, Hilaire revint s'asseoir sur le siége épiscopal de Poitiers. Il vit passer le règne de Julien, qui s'était élancé du fond de la Gaule pour occuper ou plutôt traverser l'empire, et aller mourir aux bords de l'Euphrate.

La foi nouvelle, un moment comprimée par cette vaine représentation du paganisme qu'avait essayée le jeune empereur, ressaisit le monde avec un surcroît de puissance. Cette énergie du martyre, qui depuis un siècle n'avait plus à s'exercer, se trouvait ravivée, sans péril, par l'apparition impuissante des vieilles fables de la Grèce.

Même sous Julien, des assemblées

d'évêques avaient eu lieu sur tous les points de l'empire. Deux ans après le jour où, dans la cité de Parisii *, Julien, réveillé par les cris des soldats qui le nommaient empereur, avait adoré Jupiter, et cru voir le génie de l'empire qui lui promettait son assistance, en lui annonçant qu'elle serait de courte durée; dans cette même ville, il s'était tenu secrètement une assemblée d'évêques dirigés par saint Hilaire, qui leur communiquait des lettres d'Orient, pour animer leur foi.

Bientôt la religion remonta sur le trône avec Jovien; le sacerdoce reprit son ambition temporelle; les querelles des catholiques et des ariens, suspendues quelque temps par une crainte commune, recommencèrent avec violence. Saint Hilaire était, dans les Gaules, le défen-

* Sancti Hilarii Opera, p. 1353.

seur de la doctrine d'Athanase, dans laquelle il s'était fortifié pendant son séjour en Orient. Le souvenir même du règne de Julien poussait les esprits vers cette doctrine, qui semblait le plus haut degré du christianisme. Jovien l'avait embrassée; et Valentinien, qui lui succéda dans l'Occident, l'adopta. On vit alors beaucoup d'évêques ariens pallier leur profession de foi, pour complaire à la cour.

Milan avait depuis long-temps pour évêque Auxence, qui avait été prêtre de l'église d'Alexandrie, et qui, sous les princes ariens, avait professé l'arianisme. Saint Hilaire, le voyant encore en crédit sous le catholique Valentinien, l'attaqua publiquement par ses écrits. L'évêque de Milan obtint en sa faveur un édit du prince. Hilaire fut traduit devant le questeur, comme accusé de mettre le trouble dans l'église de Milan; c'est alors que l'éloquent orateur s'écriait dans

une adresse au peuple et aux évêques :
« Il faut avoir pitié de la misère de
» notre siècle*, et gémir sur les folles opi-
» nions d'un temps où l'on croit que les
» hommes peuvent protéger Dieu, et où
» l'on travaille à défendre Jésus-Christ
» par les intrigues du siècle. Je vous le
» demande, évêques qui vous croyez tels,
» de quels suffrages se sont servis les
» apôtres pour la prédication de l'Évan-
» gile? Sur quelle puissance s'appuyaient-
» ils pour prêcher Jésus-Christ, et pour
» faire passer presque toutes les nations
» du culte des idoles au culte du vrai
» Dieu? Cherchaient-ils quelque crédit
» emprunté à la cour, lorsqu'ils chan-
» taient un hymne à Dieu dans un ca-
» chot, au milieu des fers, après les tour-
» mens? Était-ce par les édits du prince
» que Paul, donné en spectacle dans le

* Sancti Hilarii Opera, p. 1267.

» cirque, formait une église à Jésus-
» Christ? Se défendait-il par l'appui de
» Néron, de Vespasien, de Décius, de
» ceux dont la haine a fait fleurir l'Évan-
» gile? Lorsque les apôtres se nourris-
» saient du travail de leurs mains, qu'ils
» s'assemblaient en secret dans des
» chambres hautes, qu'ils parcouraient
» les villes, les bourgades et toutes les
» nations, malgré les sénatus-consultes
» et les édits des rois, faut-il croire
» qu'ils n'avaient pas les clefs du ciel?
» ou, plutôt, n'est-ce pas alors que la
» vertu de Dieu se manifesta contre la
» haine des hommes, alors que la pré-
» dication de l'Évangile devint d'autant
» plus puissante qu'elle était plus entra-
» vée? Mais aujourd'hui, ô douleur!
» les protections terrestres recomman-
» dent la foi divine; le Christ semble dé-
» pouillé de sa vertu, tandis que l'on
» intrigue en son nom; l'église menace
» de l'exil et du cachot; elle veut se

» faire croire par force, elle que l'on
» croyait jadis, malgré les exils et les ca-
» chots. »

Ces regrets éloquens, inspirés à l'impétueux Hilaire par les intrigues des ariens, pouvaient malheureusement s'appliquer aussi à la domination des catholiques. La controverse étouffait la charité, et les deux partis invoquaient tour à tour la force, à l'appui de leur croyance.

Repoussé de Milan, Hilaire revint à Poitiers, où il mourut la même année, inflexible dans sa croyance, et, comme il arrive aux esprits ardens et libres, disgracié même sous le pouvoir du prince qui pensait comme lui.

SAINT AMBROISE.

Ce fut aussi la Gaule qui vit naître Ambroise, mais dans une famille romaine. Son père, l'un des premiers dignitaires de l'empire, était préfet de la Gaule méridionale. Il tenait à Trêves ou à Lyon le siége de son gouvernement, qui s'étendait sur une partie de l'Espagne et de la Mauritanie.

Né dans le palais du prétoire, vers l'an 340, Ambroise, dont la mère et la sœur étaient attachées au christianisme, eut son enfance entourée de pieuses promesses, et presque de fabuleux augures. On raconta de lui, comme de Platon, que, dormant un jour exposé à l'air dans son berceau *, un essaim d'abeilles était venu voler sur son visage, et

* Vita sancti Ambrosii à Paulino ejus notario conscripta.

que même quelques-unes se glissèrent, sans le blesser, dans sa bouche entr'ouverte. La nourrice fut effrayée. Le père, qui se promenait près de l'enfant avec sa femme et sa fille aînée, ne voulut pas, dit-on, interrompre le prodige; et, quand il vit l'essaim d'abeilles s'envoler au plus haut des airs, il s'écria : « Cet » enfant, s'il vit, sera quelque chose de » grand. »

Ambroise reçut d'abord dans les Gaules l'éducation la plus lettrée, selon le goût du siècle. Son père étant venu à mourir, il fut, très-jeune encore, conduit à Rome avec sa mère, sa sœur, et un frère qu'il aimait tendrement, et dont il a célébré la mémoire. La maison de sa mère, veuve opulente de l'un des grands officiers de l'empire, était fréquentée par les prêtres de l'église de Rome; le jeune Ambroise remarquait la déférence avec laquelle sa mère et sa sœur baisaient la main de tels hôtes; car cet usage servile,

inconnu alors dans l'Orient, régnait dès lors en Italie. Ambroise, avec la naïveté, et peut-être la malice de son âge, venait quelquefois vers sa mère et sa sœur leur présenter sa main, disant qu'elles devaient aussi la baiser *, parce qu'il était sûr de devenir un jour évêque. Cependant il se livrait assidûment à l'étude des lettres grecques, de la philosophie et du droit civil. Il suivit le barreau, plaida des causes avec tant d'éclat, que le préfet du prétoire le choisit pour conseil. Son frère Satyrus entra dans la même carrière. Sa sœur avait reçu le voile religieux des mains du pontife Libère.

La naissance et les talens d'Ambroise l'appelèrent aux emplois publics, et le préfet Probus, qui gouvernait en Italie sous Valentinien, le nomma procurateur de la Ligurie et de la province Æmilia.

* Ambrosii Opera, t. II, p. 996.

Probus, en lui déléguant cette charge, se servit d'une expression remarquable pour caractériser la justice et la douceur dont il lui faisait un devoir : « Allez, dit-» il, et agissez, non comme juge, mais » comme évêque. » Ce conseil parut plus tard une prédiction.

Arrivé dans Milan, capitale de la province, Ambroise se fit admirer par ses vertus, et devint si cher au peuple, que son éloignement eût paru le plus grand malheur. Milan était divisé en catholiques et en ariens. L'archevêque Auxence, qui tenait toujours à l'arianisme, malgré des professions de foi plus ou moins équivoques selon le temps, vint à mourir. Les évêques de la province étaient réunis pour lui nommer un successeur que le peuple devait confirmer par son suffrage; mais, dans le concile et dans le peuple, les deux partis, égaux en force, se disputaient l'élection avec une animosité qui pouvait devenir sanglante.

Ambroise parut dans l'église pour apaiser le désordre. Il parlait au peuple avec beaucoup d'éloquence, lorsque, dit-on, un enfant s'écria : « Ambroise, évêque. » Dans la superstition du temps, cette voix de l'innocence parut un présage certain, et fut suivie par les acclamations des deux partis, qui se trouvaient fort embarrassés pour faire un autre choix, et qui s'accordèrent avec enthousiasme.

Ambroise refusa, voulut fuir, employa même, dit-on, des moyens bizarres pour faire douter de sa vertu *. Long-temps

* Suivant Paulin, son secrétaire et l'historien de sa vie, il fit, contre son usage, mettre des prévenus à la torture, pour éloigner l'idée que l'on avait de sa douceur chrétienne, et pour montrer qu'il n'était pas digne de l'épiscopat. La religion était alors en avant de la civilisation romaine. De nos jours, dans un pays voisin, on a fait, au nom de la religion, ce que l'on n'aurait pas osé faire au nom de la justice.

après il se plaignait, dans ses écrits, qu'on lui avait imposé le sacerdoce malgré ses efforts, qu'on l'avait arraché du prétoire pour le traîner à l'autel *.

Ambroise, qui n'était encore que catéchumène, reçut le baptême, et huit jours après fut fait évêque de Milan. Il montra dans cette dignité toutes les vertus de sa vie passée. Saint Basile lui écrivit du fond de l'Orient pour le féliciter. Un éloquent témoin nous a décrit la vie d'Ambroise à Milan. Toute la journée, l'évêque était accablé de mille soins; il jugeait les affaires d'une foule de chrétiens, surveillait les hôpitaux, s'occupait des pauvres, accueillait tout le monde avec douceur; à peine dérobait-il quelques momens pour la lecture et la méditation. Tous les dimanches, et quelquefois plusieurs jours de suite, il prêchait

* Liber II, de Pœnit.

dans la basilique de Milan. Sa voix était faible ; mais on admirait son langage ingénieux et figuré. On accourait pour l'entendre; des religieuses d'Afrique passaient la mer pour venir prendre le voile des mains de l'archevêque de Milan.

Ces devoirs pieux inspirèrent à saint Ambroise plus d'un écrit ascétique, où la pureté d'une âme tendre se révèle, au milieu des ornemens souvent affectés du langage ; mais le plus beau titre de sa gloire fut le caractère qu'il porta dans la politique, alors mêlée sans cesse à la religion. Homme d'état avant d'être évêque, Ambroise en garda le génie, et plus d'une fois le fit paraître, moins par ambition que par nécessité.

Valentinien, en mourant, lui avait recommandé la jeunesse de ses deux fils, qui se partageaient l'empire d'Occident. L'aîné de ses princes, Gratien, élève du poëte Ausone, prit la Gaule et l'Angleterre ; Valentinien II conserva, sous la

tutelle de Justine sa mère, l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique. Ambroise leur donnait de sages conseils pour le maintien de la paix et la prospérité de l'empire. Il était cher à Gratien; mais Justine, ayant adopté l'arianisme, le haïssait par esprit de secte autant que par jalousie de pouvoir.

Ces querelles de cour furent tout à coup suspendues par une révolution. Maxime, qui commandait l'armée d'Angleterre pour Gratien, se révolta contre ce prince, et vint l'attaquer dans les Gaules. Gratien, abandonné par ses troupes, fut mis à mort dans sa fuite. A cette nouvelle, la cour de Milan était plongée dans l'effroi. On s'attendait à voir Maxime passer les Alpes et envahir l'Occident. Justine effrayée n'espéra que dans le zèle d'Ambroise ; elle lui remit entre les bras l'empereur enfant, et le conjura de le défendre en éloignant la guerre. Ambroise n'hésita point. Arrivé au camp de

Maxime, il lui persuada de ne point envahir l'Italie. Un an plus tard, ce chef ambitieux, dans le dépit d'avoir différé son entreprise, se plaignit que l'archevêque de Milan l'avait ensorcelé par ses paroles.

Tandis que la cour du jeune Valentinien respirait à peine d'une alarme si vive, de nouvelles querelles de religion agitaient les esprits. Le paganisme, qui désormais était moins un culte qu'un parti, fit un dernier effort, soutenu par l'éloquence de Symmaque, sénateur et préfet de Rome. Il demandait le rétablissement de l'autel de la Victoire, supprimé par Gratien.

Nous avons ailleurs retracé ce débat curieux *, où saint Ambroise plaida pour le christianisme, et protégea les réclama-

---

* *De Symmaque et de saint Ambroise*, dans le premier volume de ces Mélanges.

tions du pontife de Rome ; car l'Église alors, au lieu d'être une monarchie théocratique, semblait une aristocratie d'évêques, où dominaient les plus éloquens et les plus habiles. A peine Ambroise venait-il de repousser ce faible effort du paganisme, qu'il eut à combattre pour les priviléges de son propre culte, attaqué bien plus vivement par une secte chrétienne. L'impératrice Justine, peut-être pour humilier l'homme dont elle avait imploré le secours, lui ordonna de céder aux ariens la basilique Portia, hors des murs de Milan. L'évêque refusa. L'impératrice irritée envoya des officiers pour s'emparer d'une des églises de la ville. Ambroise, dans l'enthousiasme de son zèle, répondit que jamais *le temple ne pouvait être livré par le prêtre.*

Le peuple, attaché à la communion d'Ambroise, se soulevait de toutes parts. Des soldats furent envoyés à la basilique Portia pour s'en emparer, et y tendre

des voiles qui furent déchirés par le peuple. Dans ce désordre, un prêtre arien, rencontré par les catholiques, allait être impitoyablement massacré ; Ambroise, en ce moment près de l'autel, versa des larmes et demanda, par une fervente prière, que le sang d'aucun homme ne fût versé pour sa cause. En même temps, il envoya ses prêtres qui sauvèrent la vie du malheureux arien.

Pendant plusieurs jours, cette espèce de guerre civile se prolongea dans Milan. Une foule de marchands de la ville était arrêtée; et c'était vers le temps de Pâques, époque où l'on était dans l'usage de délivrer les prisonniers. Sans cesse on allait du palais de Valentinien à la basilique d'Ambroise; celui-ci répondait au tribun de l'empereur : « Si vous voulez » ce qui est à moi *, des terres, de l'ar-

* Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 854.

» gent, je ne le refuserai pas, quoique
» tous mes biens soient la propriété des
» pauvres; mais les choses de Dieu ne
» sont pas soumises au pouvoir impérial.
» Voulez-vous me jeter dans les fers,
» me traîner à la mort? C'est une joie
» pour moi. Je ne me ferai point un
» rempart de la foule du peuple; je n'em-
» brasserai pas les autels, en demandant
» la vie; il me sera plus doux d'être im-
» molé pour leur défense. » Des soldats
furent envoyés pour se saisir de la basilique de Milan; mais, à la vue d'Ambroise, ils se réunirent au peuple. Ambroise parla sur les tentations de Job, auquel il comparait son péril. Puis il se justifia du reproche de sédition et de tyrannie, que ne lui avaient pas épargné les officiers de l'empereur. « La tyrannie
» du prêtre, dit-il, c'est sa faiblesse.
» Maxime ne dirait pas que je suis le
» tyran de Valentinien; car il se plaint
» que mon ambassade fut comme une

» barrière qui l'empêcha de pénétrer en
» Italie. »

Vaincue par l'obstination d'Ambroise, l'impératrice céda; les soldats furent éloignés; on ouvrit les prisons. Ambroise triomphait; et, dans l'exemple d'un homme si vertueux, on pouvait déjà prévoir les excès funestes de la domination ecclésiastique. Le jeune Valentinien, sentant avec dépit toute sa faiblesse, ne put s'empêcher de dire à ses officiers : « Si Ambroise l'ordonnait, vous me li-
» vreriez à lui, les mains liées. »

Quelques mois après, cependant, l'impératrice essaya d'élever contre Ambroise un docteur arien qui prit le nom d'évêque de Milan. Ambroise fut menacé d'exil, et des soldats envoyés de nouveau contre les églises chrétiennes. Ce fut alors qu'Ambroise introduisit dans la basilique de Milan l'usage des chants et des hymnes, dès long-temps pratiqué dans l'Orient. Cette nouveauté séduisante

augmentait l'enthousiasme du peuple. Cette foule passait la nuit dans le temple pour veiller autour d'Ambroise, et pour le défendre. Au lever du jour, elle faisait retentir la basilique de religieux accens. Ambroise parlait; et tout le monde promettait de mourir avec lui.

La cour de Milan ne pouvait rien contre cet ascendant d'un homme. Un nouveau péril la menaçait d'ailleurs; Maxime, jaloux d'affermir et d'augmenter sa puissance par la perte de Valentinien, avait rompu tout traité, et marchait sur l'Italie. Il fallut recourir encore à l'éloquence d'Ambroise. Il a lui-même rendu compte de cette mission dans une lettre à Valentinien. Arrivé dans la ville de Trêves, où résidait Maxime avec sa cour et son armée, l'évêque fut reçu d'abord par un eunuque du palais, qui lui dit que l'empereur ne pouvait l'écouter qu'en plein conseil. Ambroise se plaignit de cette condition, comme inju-

rieuse à l'épiscopat; mais il fallut céder. On l'introduisit dans le conseil du prince, qui se leva pour l'embrasser. La colère de Maxime n'en était pas moins vive contre Ambroise, qu'il accusait de vouloir le tromper. Ambroise se défendit dans un langage plein de noblesse, et redemanda le corps de l'infortuné Gratien. « Valentinien *, lui dit-il, t'a renvoyé » ton frère vivant; rends-lui du moins » les restes inanimés du sien. Tu crains » que le retour de ses dépouilles mor- » telles ne renouvelle la colère des sol- » dats; c'est là ton prétexte. Ah! celui » qu'ils ont abandonné pendant sa vie, » le défendront-ils après sa mort? Com- » ment crains-tu dans le tombeau celui » que tu as fait tuer, quand tu pouvais » le sauver? J'ai tué mon ennemi! dis-tu. » Non, il n'était pas ton ennemi : toi

* Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 889.

» seul étais le sien. C'est l'usurpateur qui » commence la guerre, et l'empereur » défend ses droits. Peux-tu donc refuser » de rendre la dépouille de celui que tu » ne devais pas faire périr? Que Valen- » tinien obtienne au moins les cendres » de son frère, pour garant de la paix! » Comment peux-tu soutenir que tu n'as » pas ordonné de tuer Gratien, lorsque » tu défends de l'ensevelir? Pourra-t-on » croire que tu n'as pas envié le jour à » celui auquel tu envies même un tom- » beau? »

Blessé de ce discours, Maxime prit cependant un autre prétexte pour repousser la prière d'Ambroise. Ce tyran avait à sa cour plusieurs évêques qui avaient obtenu de lui la mort des *priscillianistes* condamnés par un concile; Ambroise refusa de communiquer avec ces prêtres sanguinaires; et le tyran affecta de s'en offenser, comme d'un outrage.

Ambroise repartit sans succès, et de-

vança de bien peu l'invasion de Maxime. Tout fuyait. Valentinien et sa mère s'étaient embarqués, pour aller en Orient invoquer le secours de Théodose. Maxime parvint sans obstacle jusqu'à Rome, et rétablit dans le sénat l'autel de la Victoire ; mais l'année suivante, en 370, sa fortune fut renversée par les armes de Théodose. Ambroise ne parut que pour intercéder en faveur des vaincus, tandis que Théodose rétablissait partout le pouvoir de Valentinien, dont il avait épousé la sœur.

Ce fut pendant ce séjour de Théodose en Occident qu'Ambroise, aussi hardi envers le conquérant qu'il l'avait été pendant la faible minorité de Valentinien, osa le punir du meurtre de Thessalonique. Moins heureux que Chrysostome, Ambroise ne réussit pas à prévenir le sanguinaire courroux de l'empereur. Il s'était éloigné de lui, se croyant sûr du pardon de Thessalonique ; et il apprit tout

à coup le massacre de sept mille habitans.

Dans sa douleur, il évita la présence du prince, et lui écrivit avec autant de modération que de force : « Il a été commis dans la ville de Thessalonique un
» attentat sans exemple dans l'histoire.
» Je n'ai pu le détourner ; mais d'avance
» j'ai dit combien il était horrible ; et toi-
» même en avais ainsi jugé, en faisant de
» tardifs efforts pour révoquer tes pre-
» miers ordres. Au premier moment où
» il a été connu, un synode d'évêques
» gaulois était assemblé. Il n'en est aucun
» qui l'ait appris de sang-froid, aucun
» qui n'en ait gémi. Dans la communion
» d'Ambroise, ton action n'a trouvé per-
» sonne pour l'absoudre *. »

L'évêque continuait en rappelant le

* « Non erat facti tui absolutio Ambrosii communione sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 836.

crime et la pénitence de David ; il invitait Théodose au même repentir, en lui annonçant qu'il ne pourrait désormais être admis dans le temple, et qu'il ne devait pas s'y présenter. « Je te le con- » seille, disait-il, je t'en prie, je t'en » conjure ; c'est une trop grande dou- » leur pour moi, que toi, qui donnais » l'exemple d'une rare piété, qui mon- » trais le modèle le plus élevé de clé- « mence, qui souvent ne laissais pas suc- » comber les coupables, tu ne t'affliges » pas d'avoir laissé périr tant d'innocens. » Puis, il ajoutait, avec une admirable dignité qui ne ressemble pas aux violences tyranniques d'un Grégoire VII, mais à la pieuse douleur d'un chrétien auquel le sang fait horreur : « Je n'ai contre toi » nulle haine ; mais tu me fais éprouver » une crainte ; je n'oserais pas offrir le » divin sacrifice, si tu voulais y assister. » Le sang d'un seul homme injustement » versé me le défendrait ; le sang de tant

» de victimes innocentes me le permet-il ?
» Je ne le crois pas ; je t'écris de ma main
» ces paroles que tu liras seul. »

Théodose ne s'en rendit pas moins à l'église de Milan, et fut arrêté sur le seuil du temple par Ambroise, qui lui en défendit l'entrée. Les écrivains ecclésiastiques ont placé dans sa bouche un discours moins évangélique et moins simple que sa lettre à Théodose *. Il ne se trouve pas dans ses ouvrages ; quoi qu'il en soit, rien n'est plus authentique et plus mémorable que cette exclusion de l'église, imposée, par un pontife, au monarque couvert du sang de ses sujets. L'ambition a souvent abusé de cet exemple. Mais si l'on se reporte au temps de Théodose, à cette époque où la souveraineté despotique et militaire n'agissait que par le glaive, on bénira la mémoire

* Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 850.

du vertueux pontife dont la voix pouvait seule s'élever dans l'esclavage du monde. Peut-être seulement Ambroise laissa-t-il trop facilement croire à Théodose que quelques mois de retraite et de prières pouvaient expier un si grand crime.

Théodose retourna dans l'Orient, et Valentinien se trouva seul maître de l'Occident, au milieu de chefs barbares appelés à sa cour. Les conseils d'Ambroise ne purent sauver le jeune empereur de l'ambition d'Arbogaste, qui le fit périr, et mit à sa place le faible Eugène. Ambroise, fidèle à la mémoire de Valentinien, prononça d'éloquens regrets sur sa tombe, en attendant la vengeance de Théodose, qui ne tarda pas à renverser Arbogaste, et à réunir sous sa main les deux moitiés de l'empire. C'est dans ce haut degré de gloire que Théodose, pour la seconde fois libérateur de l'Italie, mourut à Milan.

Ambroise célébra sa mémoire devant le peuple, tandis que l'on préparait la pompe funèbre qui devait ramener ses restes à Constantinople.

Rien de plus grand qu'un tel spectacle : Théodose avait rendu la paix et la gloire aux Romains ; il avait vaincu les barbares et relevé l'empire ; il avait achevé l'ouvrage de Constantin, et le surpassait en génie. Toutefois, le discours d'Ambroise ne répond pas à de telles pensées : déjà l'esprit superstitieux du moyen âge semble peser sur le christianisme. L'orateur raconte longuement que des clous de la croix ont servi à forger le mors * du cheval de Théodose et à orner son diadème. Mais il rappelle avec une noble simplicité le souvenir de Thessalonique.

« J'ai aimé cet homme **, dit-il, parce

* Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 699.

** Sancti Ambrosii Opera, t. II, p. 701.

» qu'il cherchait plus les réprimandes » que les flatteries. Il a pleuré, dans » l'assemblée des fidèles, le crime que » la fraude des autres lui avait fait » commettre. Empereur, il n'a pas rougi » de faire une publique pénitence, et » depuis il n'a pas cessé de pleurer sa » faute. Ayant remporté une grande » victoire, dans la pensée qu'il avait » péri des ennemis sur le champ de ba- » taille, il s'est abstenu de l'approche » des autels. »

Ambroise ne survécut pas long-temps à Théodose. Sa mémoire, que les légendes du temps ont entourée de miracles, resta vénérée dans l'Occident. Nous n'avons cité de lui que les traits de cette éloquence inspirée par les mouvemens de l'âme; en effet son âme était grande et pure, et semblait s'élever par le sentiment du devoir et du péril; mais lorsqu'il est destitué de ce noble appui, la recherche et le faux goût remplissent

ses ouvrages : son génie est étouffé par son siècle, quand il n'est pas soutenu par sa vertu.

SAINT JÉROME. SAINT PAULIN.

Il n'est point, dans les fastes oratoires du christianisme, un nom plus célèbre, et qui parle mieux à l'imagination, que celui de saint Jérôme. Cependant, éloigné de tous les hommes ecclésiastiques, à une époque où déjà ces hommes entraient en partage avec les dignités de l'empire, Jérôme n'eut aucune des grandes occasions de régner sur les esprits, qui s'offraient naturellement au génie des Athanase, des Ambroise et des Chrysostome. Toujours errant ou solitaire, sans autre titre dans l'Église que celui de prêtre de Jésus-Christ, il ne parut ni à la cour, ni aux funérailles d'aucun prince. Il ne fut point chargé

d'instruire ou de consoler le peuple de quelque grande cité ; enfin, son plus important ouvrage fut la traduction des livres sacrés, tâche immense, plutôt que travail de génie.

C'est donc surtout dans son caractère, dans sa vie, dans les traits épars de son éloquence qu'il faut chercher l'homme tant admiré des premiers siècles chrétiens.

Jérôme était né vers l'an 331, dans la Dalmatie, contrée alors à demi barbare ; et il a rappelé lui-même plus d'une fois cette origine à laquelle il imputait les torts de son caractère et l'impétuosité de son âme. Transporté dès l'enfance à Rome, il eut pour maîtres, dans les écoles publiques, le grammairien Donat, commentateur de Térence, et Victorin, rhéteur célèbre, fort attaché au christianisme. Il paraît que saint Jérôme avait été élevé dans la même religion ; mais la passion des lettres profanes et

des plaisirs emporta sa première jeunesse.

Ce dégoût de la vie commune, et cette inquiétude ardente, naturelle aux esprits élevés, le ramenèrent bientôt vers des idées plus graves. Il reçut le baptême, qui, dans cette première époque, tardif et difficilement accordé, semblait presque un sacerdoce. Son ardeur pour l'étude se tourna sur la religion. Il voyagea dans les Gaules, y rechercha les livres des évêques chrétiens, et se lia d'une vive amitié avec plusieurs hommes célèbres de la ville d'Aquilée.

De retour à Rome, il employa son éloquence au triomphe de la religion, qui n'était plus persécutée, mais qui trouvait encore de vives contradictions dans les souvenirs des temps antiques. Une imagination éloquente et enthousiaste lui donnait beaucoup d'autorité sur plusieurs femmes romaines d'une illustre naissance. Il les instruisait par ses entretiens et par ses lettres.

Quelques prêtres de l'église de Rome accusèrent la pureté de ses mœurs. Alors, dit un de ses historiens, prenant pour règle ces paroles de l'Évangile : « Si on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre », Jérôme entreprit le voyage d'Orient.

Ses regards avides et son imagination curieuse épuisèrent d'abord le spectacle des grandes cités de l'Asie, Antioche, Smyrne, Constantinople. Il entendit Grégoire de Nazianze. Il visita les écoles d'Alexandrie, fouilla les bibliothéques, interrogea les docteurs, et, las de ne trouver en Orient que les vices et les querelles de l'Occident, il s'enfuit dans un désert de la Syrie.

Trois des amis de saint Jérôme, chrétiens et enthousiastes comme lui, l'avaient suivi ; mais le courage ou la force leur manquèrent. Héliodore, l'un d'eux, quitta cet affreux séjour ; les deux autres y moururent. Accablé de ces pertes

cruelles, Jérôme fit de vaines tentatives pour rappeler Héliodore. Il le conjure dans une lettre de quitter de nouveau sa famille. « Si ton père, s'écrie-t-il avec » une sorte de férocité religieuse, se » couche sur le seuil de la porte pour te » retenir, passe par-dessus ton père. » Puis, dans un autre enthousiasme : « O » désert *, toujours couvert des fleurs » de Jésus-Christ! O retraite heureuse, » où l'on converse familièrement avec » Dieu! Que fais-tu, mon frère, dans le » siècle? Jusqu'à quand habiteras-tu » dans le cachot enfumé des villes? »

Cette paix du désert était cependant troublée, pour l'enthousiaste Jérôme, par de dangereux souvenirs. Seul, se refusant même l'étude, abandonné entre l'imagination et la prière, son âme éprouva des tourmens qu'il a retracés avec une

* Sancti Hieronymi Opera, t. I.

éloquence passionnée, mais si chaste, que la vérité du tableau n'en peut altérer l'innocence.

« Combien de fois*, dit-il, retenu dans
» le désert, parmi ces solitudes dévorées
» des feux du soleil, je croyais assister
» aux délices de Rome ! J'étais assis seul,
» parce que mon âme était pleine d'amer-
» tume. Mes membres étaient couverts
» d'un sac hideux. Mes traits brûlés
» avaient la teinte noire d'un Éthiopien;
» je pleurais, je gémissais chaque jour.
» Si le sommeil m'accablait, malgré ma
» résistance, mon corps heurtait contre
» une terre nue. Eh bien! moi qui, par
» terreur de l'enfer, m'étais condamné à
» cette prison habitée par les serpens et
» les tigres, je me voyais, en imagina-
» tion, transporté parmi les danses des
» vierges romaines. Mon visage était pâle

* Sancti Hieronymi Opera, t. IV, p. 30.

» de jeûnes, et mon corps brûlait de dé-
» sirs. Dans ce corps glacé, dans cette
» chair morte d'avance, l'incendie seul
» des passions se rallumait encore. Alors
» privé de tout secours, je me jetais aux
» pieds de Jésus-Christ, je les arrosais
» de larmes. Je me souviens que plus
» d'une fois je passai le jour et la nuit
» entière à pousser des cris, et à frapper
» ma poitrine, jusqu'au moment où Dieu
» renvoyait la paix dans mon âme. Je re-
» doutais l'asile même de ma cellule ; il
» me semblait complice de mes pensées.
» Irrité contre moi-même, je m'enfon-
» çais dans le désert ; et, si je découvrais
» quelque vallée plus profonde, quelque
» cime plus escarpée, là je me jetais en
» prière. Souvent, le Seigneur en est té-
» moin, après des larmes abondantes,
» après des regards long-temps élancés
» vers le ciel, je me voyais transporté
» parmi les chœurs des anges, et triom-
» phant d'allégresse, je chantais : Nous

» accourons vers toi, attirés par l'encens
» de ta prière. »

Une telle peinture annonce assez l'irrésistible ascendant de saint Jérôme. Cette âme plus tourmentée d'elle-même qu'elle ne pouvait l'être par le monde, se lassa de la solitude, et chercha pour ainsi dire à se reposer dans les agitations de la vie commune. Il revint au milieu des controverses d'Antioche, et fut ordonné prêtre ; mais effrayé des soins du sacerdoce, il reprit la vie dure et libre du désert. Il voyagea dans les sables de la Syrie et de la Judée, changea de solitude et de cellule, erra parmi les ruines des anciennes cités israélites, et s'arrêta enfin dans Bethléem, s'appliquant avec ardeur à l'étude de l'hébreu, et commentant les livres saints, par le spectacle des lieux qui les avaient inspirés.

La fatigue de cette étude lui faisait souvent regretter la délicieuse et facile préoccupation qu'il avait autrefois trou-

vée dans les langues grecque et romaine. Il conservait, dans sa cellule de Bethléem, les chefs-d'œuvre de l'éloquence profane qu'il avait rassemblés jadis avec beaucoup de soin, pendant son séjour à Rome et dans les Gaules. C'était le seul trésor qu'il eût apporté avec lui dans l'Orient. Le charme de ces lectures le ravissait encore ; et son christianisme jaloux s'effrayait d'un semblable enthousiasme. C'était à ses yeux un danger nouveau, une tentation de l'esprit, non moins redoutable que celle des sens. On a dit avec raison que l'univers est gouverné par des livres ; cette puissance ne fut jamais plus visible que dans la lutte des deux civilisations, pendant les premiers siècles du christianisme ; et rien ne peut en donner une idée à la fois plus singulière et plus vraie que saint Jérôme, racontant qu'il luttait par la pénitence et la prière contre le charme de la littérature profane.

Ce récit indique un état remarquable de l'esprit humain, et ce qu'il peut offrir de bizarre fait partie de la vérité : « Homme faible et misérable, je jeûnais, » avant de lire Cicéron. Après plusieurs » nuits passées dans les veilles, après des » larmes abondantes que m'arrachait le » souvenir de mes fautes, je prenais Pla- » ton. Lorsqu'ensuite, revenant à moi, » je m'attachais à lire les Prophètes, leur » discours me semblait rude et négligé. » Aveugle que j'étais, j'accusais la lu- » mière! »

Jérôme raconte que cette anxiété fut suivie d'une fièvre violente, qui consuma toutes ses forces, et le jeta dans une effrayante léthargie.

« Alors, dit-il, je me crus transporté » en esprit devant le tribunal du juge » suprême, qui semblait entouré d'une » si vive et si éblouissante clarté, que, » retombé sur la terre, je n'aurais pu » jamais y fixer les yeux. Une voix me

» demanda qui j'étais : je suis un chré-
» tien, répondis-je ; tu mens, dit le juge
» suprême, tu es un cicéronien, et non
» pas un chrétien ; où est ton trésor, là
» est ton cœur. »

Ce rêve ou cette allégorie singulière n'offre-t-il pas une bien vive image de la puissance du génie sur les imaginations ardentes et studieuses ? Jérôme ne nous donne-t-il pas ici le secret de ce paganisme sans conviction, qui se prolongea dans l'empire, au milieu de la victoire et des bienfaits du christianisme ?

Prestige étonnant de l'éloquence et de la poésie ! ces grands hommes de la Grèce et de Rome faisaient vivre si longtemps après eux des fictions décréditées de leur temps. Leur style, qui avait servi d'ornement à ces fables, en était devenu, pour ainsi dire, le corps et l'essence. C'était leur imagination qu'on adorait ; et le polythéisme n'était plus qu'une forme de littérature. Mais, dans ce dernier do-

maine, obligé d'entrer encore en partage avec l'éloquence nouvelle des orateurs sacrés, il n'avait plus qu'un petit nombre de sectateurs obstinés : le monde était chrétien.

Jérôme, qui semble redouter si fort pour lui-même l'enthousiasme contagieux de la littérature profane, remarque ailleurs avec joie combien son empire s'est rétréci. « Quel homme, » dit-il, « lit » maintenant Aristote ? Combien de gens » connaissent les écrits ou le nom de Pla- » ton ? A peine quelques vieillards oisifs » qui les relisent dans un coin ; mais nos » grossiers apôtres, nos pêcheurs d'hom- » mes sont connus, sont cités dans tout » l'univers. »

Tandis que Jérôme étudiait dans Bethléem le texte sacré de l'écriture et des prophètes, et qu'il trouvait, dans cette poésie sublime, l'enthousiasme dont son âme avait besoin, un événement important pour la religion le rappela en Italie.

Le pape Damase avait assemblé dans Rome un concile, pour régler les débats élevés sur l'élection de Flavien, évêque d'Antioche. Les évêques d'Orient s'y rendirent. Jérôme accompagna dans ce voyage le célèbre Épiphane, évêque de Chypre. Il reparaissait dans Rome avec l'éclat d'une vertu éprouvée, la maturité de l'âge et du génie, et la réputation du grand travail qu'il avait entrepris sur les livres sacrés. Consulté comme un docteur de la foi, ses décisions exercèrent plus d'empire que jamais. Il retrouvait, dans la route des vertus les plus austères, quelques Romaines qu'il avait autrefois détachées de l'orgueil de leurs grandeurs.

Cette direction des âmes, qui fut si fort en usage dans le siècle de Louis XIV, et que La Bruyère a si bien caractérisée, semblerait donner une idée du pouvoir absolu que Jérôme exerçait sur l'esprit de ces illustres Romaines. Mais la diffé-

rence des temps et des mœurs dément cette comparaison. Il ne s'agissait pas alors d'inspirer, au milieu des délices d'une civilisation régulière et paisible, quelques vertus conciliables avec les faiblesses de la grandeur et de la richesse; il ne s'agissait pas de conduire, par une molle tyrannie, les consciences erronées d'un courtisan, d'une favorite. A cette première époque du christianisme, les grands sacrifices, les privations éclatantes étaient le seul signe d'un progrès dans la vie spirituelle. L'état même de la société, cet état violent et précaire, entre le joug du pouvoir absolu et les invasions des barbares, donnait un plus grand exercice à toutes les vertus. La religion, c'était le dévouement au malheur, dans l'époque la plus malheureuse du monde. Servir Dieu, c'était réclamer une part plus grande de périls et de souffrances dans le naufrage commun de la société.

N'était-ce pas un admirable spectacle

que de voir les héritières des noms les plus glorieux de Rome idolâtre, les filles des Scipions, des Marcellus, des Camille, se consacrant aux œuvres de charité, et sacrifiant leurs trésors, leur beauté, leur jeunesse, pour secourir des malades et des pauvres, comme si, par une digne expiation, la Providence eût voulu faire sortir les plus humbles consolatrices de l'humanité du milieu de ces familles dont la gloire avait opprimé le monde?

Les retraites de la duchesse de Longueville et de la belle La Vallière sont de faibles efforts, si on les compare aux voyages périlleux qu'entreprit cette Paula, qui, suivant l'expression de saint Jérôme, fille des Scipions, descendue des Gracques, préféra Bethléem à Rome, et échangea l'or de ses palais contre une cabane de la Judée. Et lorsque l'on voit, quelques années après, Rome saccagée par Alaric, l'ancien monde au pillage, et

des familles romaines fuyant, pour chercher un asile, jusque dans cette même Palestine où la piété les avait précédées et avait déjà construit des monastères, on ne peut se défendre de tout respecter dans l'enthousiasme religieux de cette époque, où l'excès même du zèle semblait devenir une prévoyance de la charité.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, saint Jérôme inspira chaque jour davantage aux femmes des plus opulentes familles cette active bienfaisance, que les malheurs du monde rendaient si nécessaire.

Une femme de la maison de Fabius, Fabiola, instruite par ses pieux avis, consacra de grandes richesses à fonder les premiers hospices publics que l'on ait élevés dans Rome, et se dévouant elle-même au soin des malades et des pauvres, elle fit voir au monde une vertu nouvelle, que la civilisation profane ne soupçonnait pas, et dont l'héroïsme donne

réellement aux ſemmes ce je ne sais quoi de divin que l'antiquité croyait reconnaître dans leur voix et dans leurs regards.

Le recueil des écrits de saint Jérôme atteste qu'un grand nombre d'illustres Romaines puisaient ainsi dans ses conseils les idées d'une charité sublime. Il leur expliquait les livres sacrés, et les animait aux vertus les plus austères; il composait pour elles des épîtres, qui sont des traités de la plus pure morale.

Cet ascendant, exercé par un prêtre venu de l'Orient, aurait suffi pour exciter de grandes jalousies, et l'âpre vivacité de saint Jérôme ne les diminuait pas. Il attaquait lui-même avec amertume les vices de quelques prêtres de Rome; car, suivant la loi de l'humanité, déjà l'orgueil, le luxe et l'hypocrisie se glissaient à la suite des vertus qui avaient étonné le monde. Déjà même il avait fallu des lois nouvelles pour réprimer des vices

inconnus jusqu'alors. * « Voici une » grande honte pour nous, écrivait » saint Jérôme : les prêtres des faux » dieux, les bateleurs, les personnes les » plus infâmes peuvent être légataires; » les prêtres et les moines seuls ne peu- » vent l'être : une loi le leur interdit, » et une loi qui n'est pas faite par des » empereurs ennemis de la religion, mais » par des princes chrétiens. Cette loi » même, je ne me plains pas qu'on l'ait » faite; mais je me plains que nous » l'ayons méritée : elle fut inspirée par » une sage prévoyance; mais elle n'est » pas assez forte contre l'avarice : on se » joue de ses défenses par de frauduleux » fidéicommis. »

Ailleurs saint Jérôme caractérisait plus librement encore d'autres vices du clergé de son temps : « J'ai honte de le dire, » écrivait-il; mais il y a des hommes qui

* Sancti Hieronymi Opera, t. I.

» recherchent le sacerdoce et le diaconat
» pour voir plus librement les femmes.
» La parure est tout leur soin : leurs
» cheveux sont bouclés avec le fer ; leurs
» doigts brillent du feu des diamans ;
» de crainte de l'humidité, à peine ef-
» fleurent-ils la terre du pied. Vous croi-
» riez voir de jeunes époux, plutôt que
» des prêtres. »

Ces peintures satiriques, qui trouvaient plus d'une application dans Rome, irritèrent les ennemis de Jérôme ; on réveilla d'anciennes calomnies contre ses mœurs ; l'enthousiasme donne facilement prise aux attaques du vice et de l'envie ; on accusa Jérôme dans ses amitiés; on voulut attribuer à de coupables faiblesses ce qui tenait à l'empire naturel d'une âme éloquente et religieuse.

La mort du pontife Damase, en privant saint Jérôme d'un admirateur et d'un appui, vint encore favoriser la haine de ses détracteurs. Il céda, et ré-

solut de retourner dans son humble cellule de Bethléem. Rien n'est plus touchant et plus grave que ses adieux à l'une des illustres Romaines, dont il avait mérité la pieuse confiance. Après avoir repoussé, en quelques mots, les calomnies de ses détracteurs : « Noble Asella, dit-il, c'est
» ainsi que je vous écris à la hâte, au
» moment de m'embarquer, triste et les
» yeux pleins de larmes ; je rends grâces à
» Dieu d'avoir été jugé digne d'être haï par
» les hommes. Insensé ! j'ai voulu chanter
» le cantique du Seigneur sur une terre
» étrangère, et, abandonnant le mont
» Sinaï, j'ai recherché le secours de l'É-
» gypte. J'avais oublié l'évangile, qui
» nous apprend qu'au sortir de Jérusa-
» lem, le voyageur est dépouillé, meur-
» tri, laissé pour mort. Mes ennemis ont
» jeté sur moi la honte d'un faux crime.
» Mais je sais qu'à travers la bonne ou
» la mauvaise renommée, on arrive éga-
» lement au royaume des cieux.

» Saluez Paule et Eustochie, qui sont » toujours, en dépit du monde, mes » sœurs en Jésus-Christ. Saluez Albina » leur mère, Marcella, Marcellina, Fé- » licité, et dites-leur : Nous serons tous » un jour devant le tribunal de Dieu, » où chacun montrera la conscience qu'il » a eue pendant sa vie. Adieu, modèle » de la vertu la plus pure; souvenez-vous » de moi; et, par vos prières, apaisez » les flots sur ma route. »

Embarqué au port d'Ostie, Jérôme retourna par un long circuit dans l'Orient; il visita les îles de l'archipel grec, passa par Antioche, parcourut l'Égypte et les solitudes de la Thébaïde, et arriva enfin dans sa chère Bethléem. Il n'en sortit plus; et de là, ses écrits et le bruit de ses querelles se répandirent dans l'Occident. Quelques-unes des femmes illustres, qu'il avait connues dans Rome, vinrent aussi dans Bethléem, et y fondèrent un couvent de religieuses. C'était

une colonie romaine transplantée sur cette terre barbare et sacrée.

Le plus violent des débats de Jérôme fut contre Ruffin, prêtre de l'église d'Aquilée, qui voyagea dans l'Égypte et dans la Palestine. Il s'agissait de quelques doctrines d'Origène, si célèbre à la fois par son génie et ses paradoxes théologiques. Ruffin, de retour en Italie, avait apporté les livres d'Origène, et les avait publiés en langue latine, comme une belle nouveauté, qui avait en sa faveur les suffrages de l'Orient et de saint Jérôme. Les docteurs de l'église latine, les amis, les ennemis de saint Jérôme, se troublent et s'agitent à cette nouvelle. On écrit de Rome à Bethléem, pour obtenir un désaveu. Jérôme répond en blâmant les erreurs d'Origène, et la témérité de Ruffin. Celui-ci s'indigne contre un ancien ami dont les explications le condamnent, et la controverse s'engage de Rome à Bethléem avec une

véhémence et une rapidité qui nous étonnent. Le fond du débat est peu de chose pour nous, mais on peut y retrouver des détails de mœurs, et, pour ainsi dire, des particularités de l'esprit humain, qui sont curieuses à retracer.

Ruffin accuse saint Jérôme de conserver un goût profane pour la littérature païenne. « Je puis citer en témoignage,
» dit-il, plusieurs religieux, qui, dans
» leurs cellules, sur le mont des Oli-
» viers, ont copié pour lui des dialogues
» de Cicéron. J'ai tenu leurs cahiers
» dans mes mains, je les ai relus ; il ne
» pourra nier lui-même que, venant
» pour me voir de Bethléem à Jérusalem,
» il apportait avec lui un dialogue de
» Cicéron, et que, dans son paganisme
» grec, il me donna un volume de
» Platon. Mais pourquoi m'arrêter long-
» temps à une chose manifeste ? Jérôme,
» dans le monastère de Bethléem, il n'y
» a pas long-temps, faisait encore une

» œuvre de grammairien profane, et il
» expliquait son cher Virgile et les au-
» teurs lyriques, comiques, historiques,
» à des enfans qu'on lui confiait, pour
» leur enseigner la crainte du Sei-
» gneur *. »

Dans cette retraite, qui du moins le dérobait aux maux effroyables de l'empire, Jérôme prolongea sa laborieuse carrière; il ne mourut qu'après les plus grandes invasions des Barbares, vers l'année 420; et, bien qu'il ne fût instruit de ces calamités que par le bruit lointain de la chute de Rome, on sent, à la tristesse de ses derniers écrits, qu'il ne peut se sauver de telles pensées qu'en remontant vers Dieu : c'est le caractère qui donne un intérêt si profond à l'éloquence latine de cette époque. Elle n'a pas les grâces et la beauté du

* Sancti Hieronymi Opera, t. III, p. 246.

génie grec ; mais elle est plus mélancolique et plus sérieuse ; elle s'est corrigée à la rude école des Barbares qui désolaient l'empire.

Jérôme fut en querelle ou en amitié avec tous les hommes célèbres de cette époque ; il les a lui-même caractérisés dans son catalogue des auteurs chrétiens, modèle d'une biographie éloquente et rapide. Mais nous ne rappelons ici que ceux dont le talent est original, ou qui peuvent nous éclairer sur l'esprit de leur siècle.

A ce titre, on ne saurait oublier Paulin, évêque de Nole, auquel on a le premier attribué l'héroïsme de charité renouvelé par Vincent de Paule. On raconte, en effet, que Paulin se livra lui-même en esclavage *, pour racheter

* Ce touchant sacrifice est mis en scène, sous d'autres noms, dans le poëme des *Martyrs*. En général, il n'est aucune fiction de ce

le fils d'une pauvre veuve. Mais ce fait paraît difficile à placer dans sa vie, et ne s'accorde pas avec la destinée d'un consulaire qui jouissait d'une immense fortune.

Né dans l'ingénieuse ville de Bordeaux,

---

bel ouvrage qui ne soit empruntée aux souvenirs et aux mœurs de l'église primitive. Le poëte est à cet égard d'une admirable fidélité, moins peut-être par une étude lente et détaillée, que par cette première vue de génie qui appartient à quelques hommes. Sous ce rapport, la critique fut très-superficielle. On s'étonna, par exemple, de la foi païenne attribuée au père de Cymodocée, et l'on mit en doute la vérité des contrastes, que faisait naître le combat des deux cultes. Que dire cependant, lorsque l'on voit, par les monumens originaux, que ce combat durait encore à la fin du quatrième siècle, et lorsqu'on lit, dans saint Jérôme, l'agréable description d'une famille de Rome, où le grand-père était pontife de Jupiter, et tenait sur ses genoux sa petite-fille enfant, qui récitait des prières chrétiennes?

vers l'an 353, Paulin sortait d'une famille sénatoriale, et remplit les premières dignités de l'empire. Il fut consul avec Ausone, près duquel il avait étudié l'éloquence. Il épousa une des femmes les plus riches de la province d'Espagne; et il réunit sur sa tête tout ce qu'un homme pouvait avoir de crédit, de richesse et de félicité, sous le despotisme des empereurs. Mais il s'en dégoûta, dans la maturité de l'âge, reçut le baptême, et alla vivre quelque temps en Espagne.

Le peuple de Barcelonne, auquel il avait abandonné une partie de ses biens, le demanda pour prêtre. Pendant ce séjour, Ausone lui écrivit pour le rappeler au monde et à la littérature. Élégant imitateur de l'ancienne poésie, il avait soin de surcharger son style d'allusions mythologiques, par bon goût plutôt que par croyance. Il redoubla pour séduire Paulin, comme s'il y avait

eu quelque vertu dans ces mots de la fable qu'avait employés Virgile. Blessé du silence de son ami, et le croyant entraîné à la religion par sa femme, il lui disait : « Mon cher Paulin, si tu » crains d'être trahi, d'être accusé à » cause de mon amitié, que ta femme » l'ignore ; tu peux dédaigner les autres, » mais ne dédaigne pas ton père ; c'est » moi qui fus ton premier maître et ton » premier guide dans les honneurs ; » c'est moi qui t'ai conduit le premier » dans la société des Muses. »

Il renouvelait dans une autre épître ses plaintes et ses prières : « Qui t'em- » pêche, dit-il, d'écrire au moins un » salut, un adieu, et de confier ces » signes heureux à des tablettes. Puis, s'indignant de la silencieuse froideur de son ami, il lui souhaitait poétiquement tous les malheurs qu'il pouvait trouver dans ses classiques souvenirs ; il le condamnait à errer triste et farouche,

comme le Bellérophon d'Homère, et s'écriait en finissant : « O Muses, divi-
» nités de la Grèce ! entendez cette
» prière, et rendez un poëte aux Muses
» du Latium. »

Paulin répondit, et même en vers, pour consoler un peu son ami. Rien de plus poétique et de plus intéressant que ce contraste : « Pourquoi, dit-il, ô mon
» père! rappelles-tu en ma faveur les
» Muses que j'ai répudiées ? Ce cœur
» consacré maintenant à Dieu n'a plus
» de place pour Apollon et pour les
» Muses. Je fus d'accord avec toi, jadis,
» pour appeler, non pas avec le même
» génie, mais avec la même ardeur, un
» Apollon, sourd dans sa grotte de
» Delphes, et pour nommer les Muses
» des divinités, en demandant aux bois
» et aux montagnes ce don de la parole
» qui n'est accordé que par Dieu. Main-
» tenant une autre force, un plus grand
» Dieu subjugue mon âme. »

Il y a surtout un grand charme dans les derniers vers d'une seconde épître de Paulin à Ausone ; c'est, comme déjà nous l'avons vu, le spiritualisme au lieu de la mythologie ; c'est l'amitié ennoblie par une espérance pure et céleste.

« Rien ne t'arrachera de mon sou-
» venir, écrit Paulin à son ami : pendant
» toute la durée de cet âge accordé aux
» mortels, tant que je serai retenu dans
» ce corps, quelle que soit la distance
» qui nous sépare, je te porterai dans
» le fond de mon cœur. Partout présent
» pour moi, je te verrai par la pensée,
» je t'embrasserai par l'âme ; et lorsque,
» délivré de cette prison du corps, je
» m'envolerai de la terre, dans quelque
» astre du ciel que me place le Père
» commun, là je te porterai en esprit ;
» et le dernier moment qui m'affran-
» chira de la terre ne m'ôtera pas la
» tendresse que j'ai pour toi ; car cette
» âme qui, survivant à nos organes

» détruits se soutient par sa céleste
» origine, il faut bien qu'elle conserve
» ses affections, comme elle garde son
» existence. Pleine de vie et de mémoire,
» elle ne peut oublier, non plus que
» mourir *. »

Ensuite il repassa en Italie, visita saint Ambroise à Florence, vint à Rome et se retira dans une maison de campagne, près de la ville de Nole, où, trois siècles auparavant, Tibère faisait la dédicace du temps d'Auguste. Il y vécut seize années avec sa femme Thérasie, unissant le goût des lettres et les vertus de l'Évangile. Le peuple de Nole ayant

---

* Mens quippè lapsis quæ superstes artibus
De stirpe durat cœliti,
Sensus necesse simul et affectus suos
Teneat æquè ut vitam suam :
Et ut mori, sic oblivisci non capit,
Perennè vivax et memor.
Sancti Paulini Opera, t. II, p. 37.

perdu son évêque, choisit Paulin pour lui succéder. C'était le temps de l'horrible invasion des Goths dans l'Italie. Nole fut prise d'assaut. L'évêque tomba dans les mains des Barbares ; mais ils lui rendirent la liberté, par respect pour sa vertu. Alors il employa les biens de l'église à racheter les autres captifs, et à soulager les maux de la guerre. Ce fut l'occupation de ses dernières années.

De tels hommes, jetés çà et là dans l'empire, étaient une sorte de refuge et de protection publique. Ces peuples barbares, qui envahissaient l'Italie avec un instinct de destruction, étaient adoucis par la religion des vaincus. Souvent leur fureur s'arrêtait à la porte de la basilique chrétienne, où se réfugiaient les enfans et les femmes. Dans la superstition du temps, on célébrait comme un miracle ce témoignage involontaire du sentiment religieux inné dans le cœur de l'homme.

Le culte des saints et des martyrs ra-

menait pour le peuple une sorte de polythéisme local. On en trouve quelques traces dans les lettres et dans les poëmes de saint Paulin. Ces pieuses croyances y remplacent la métaphysique élevée du christianisme oriental; mais la morale est la même. Le seul discours qui reste de l'évêque de Nole est une éloquente exhortation à l'aumône. L'orateur fait de la charité le premier devoir du chrétien, et le premier titre devant Dieu. Ainsi, sur tous les points du monde, le christianisme était l'espérance des malheureux; et leur nombre même augmentait sa puissance.

SAINT AUGUSTIN.

Nous arrivons à l'homme le plus étonnant de l'église latine, à celui qui porta le plus d'imagination dans la théologie, le plus d'éloquence et même de sensibilité dans la scolastique ; ce fut saint Augustin. Donnez-lui un autre siècle; placez-le dans une meilleure civilisation ; et jamais homme n'aura paru doué d'un génie plus vaste et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquités, science des mœurs, connaissance des arts, Augustin avait tout embrassé. Il écrit sur la musique comme sur le libre arbitre ; il explique le phénomène intellectuel de la mémoire, comme il raisonne sur la décadence de l'empire romain. Son esprit subtil et vigoureux a souvent consumé dans des problèmes mystiques une force de sagacité, qui suffirait aux plus sublimes conceptions.

Son éloquence, entachée d'affectation

et de barbarie, est souvent neuve et simple ; sa morale austère déplaisait aux casuistes corrompus que Pascal a flétris ; ses ouvrages, immense répertoire où puisait cette science théologique qui a tant agité l'Europe, sont la plus vive image de la société chrétienne, à la fin du quatrième siècle.

Eh quoi! était-ce à Carthage, transformée en colonie romaine? était-ce à Hyppone, à Tagaste, à Madaure, petites villes sans nom, et qui n'ont pas même de ruines? était-ce sur cette côte d'Afrique, aujourd'hui si barbare, que florissait cet homme éloquent et ingénieux, ce hardi métaphysicien, qui ressemble quelquefois à Platon, et qui donnait des idées à Bossuet?

On a besoin, pour concevoir ce phénomène, de reporter les yeux sur la civilisation de l'Afrique, depuis la conquête romaine, et surtout depuis le christianisme. On ne se figure ordinairement

d'autre Carthage que celle d'Annibal. Mais il ne faut pas oublier que l'ancien territoire de cette république formait une vaste contrée, où se conservait une partie du peuple indigène, et quelques restes des mœurs et de la langue punique; mais où le gouvernement, les tribunaux, les spectacles, le luxe étaient importés de Rome. Carthage, plusieurs fois rebâtie par les Romains, était, par la magnificence et par la richesse, une des premières villes de l'empire, rivale d'Antioche et d'Alexandrie. Elle conservait, sous le pouvoir du proconsul romain, des libertés municipales, et un sénat ou conseil public révéré dans toute la province d'Afrique. Le génie commerçant de l'ancienne Carthage se retrouvait dans la colonie romaine fondée sur ses ruines. Elle partageait avec l'Égypte le privilége d'alimenter les marchés d'Italie. Son port, ses quais, ses édifices faisaient l'admiration des étrangers. Une de ses rues,

que l'on appelait la rue *Céleste*, était remplie de temples magnifiques ; une autre, celle des *Banquiers*, étincelait de marbre et d'or. La nouvelle Carthage ne négligeait pas les lettres ; elle avait des écoles nombreuses et célèbres, où l'on enseignait l'éloquence et la philosophie. De longs voiles * blancs, suspendus à la porte de ces écoles, annonçaient que, sous les fables des poëtes se cachent d'utiles vérités. Carthage avait aussi des théâtres empruntés aux Romains. On y représentait les plus beaux ouvrages dramatiques de l'ancienne Rome, et les meilleures imitations de la tragédie grecque. Les comédies que l'Africain Térence, esclave en Italie, avait fait admirer des Romains, étaient maintenant applaudies dans sa patrie, devenue romaine par la langue et les mœurs.

* Sancti Augustini Opera, t. I, p. 77.

Il paraît même que ces imaginations d'Afrique se passionnaient pour les arts avec une étonnante ardeur et un enthousiasme moins éclairé, mais aussi vif que celui des peuples de la Grèce. Au second siècle, Carthage était appelée la *Muse d'Afrique.* On se pressait en foule sur la place publique pour entendre un sophiste, un rhéteur célèbre. Ainsi l'ingénieux Apulée dissertait, devant le peuple de Carthage, sur les fables et la littérature des Grecs, et se vantait des applaudissemens d'une ville si studieuse et si savante *.

Bientôt le christianisme fit paraître à Carthage une autre espèce d'orateurs, qui parlaient avec plus de force et de sé-

* Quæ autem major laus aut certior quàm Carthagini benè dicere, ubi tota civitas eruditissimi estis? (Lucii Apuleii Florida, lib. IV.)

rieux, pour des intérêts plus élevés. On allait les écouter dans les cavernes et dans les tombeaux. Le culte devint public, fut persécuté, et chaque jour plus puissant.

« Que ferez-vous, disait * Tertullien,
» de tant de milliers d'hommes, de fem-
» mes de tout âge, de tout rang, qui
» présentent leur bras à vos chaînes? De
» combien de feux, de combien de glai-
» ves n'aurez-vous pas besoin! Décime-
» rez-vous Carthage? »

Tel fut le progrès de cet enthousiasme, que là, comme ailleurs, la cruauté des gouverneurs romains fut vaincue par la foule des victimes. Toute la province d'Afrique se remplit d'églises, d'évêchés. Le nombre, la richesse des chrétiens s'accroissaient dans les époques de tolérance. Le zèle et la foi s'exaltaient dans

---

* Tertulliani Opera, p. 88.

les jours de persécution ; et cette alternative favorisait ainsi doublement l'essor du culte nouveau.

Dès le temps de Cyprien, au milieu du troisième siècle, l'église d'Afrique comptait plus de deux cents évêques qui présidaient dans toutes les villes la société chrétienne chaque jour plus nombreuse. Cette civilisation tout ecclésiastique ne laissait par d'agir puissamment sur l'esprit des peuples. Une bourgade, auparavant à demi sauvage, une petite ville reculée et voisine du désert, recevait par l'apostolat chrétien le même symbole, les mêmes livres, et quelque chose de la science dont le christianisme s'appuyait à Rome et dans la Grèce.

A la vérité, les querelles suivaient cette lumière nouvelle. Il y avait des schismes, des hérésies à Tagaste et à Madaure. Mais cette théologie contentieuse ne faisait qu'exciter encore la vivacité naturelle aux habitans de ces

climats. Cette influence servait plus peut-être à aiguiser les esprits qu'à réformer les mœurs. A Carthage, la corruption était affreuse; et, même parmi les chrétiens, de grossiers usages altéraient la pureté du culte. Dans les églises, et sur les tombeaux des martyrs, on célébrait de bruyans festins poussés jusqu'aux désordres de l'ivresse. D'autres coutumes barbares se conservaient dans quelques villes; et généralement une sorte de férocité se mêlait au christianisme des habitans.

Nulle part, en effet, les disputes sur le dogme, ou même sur quelques points de discipline ne furent aussi sanglantes qu'en Afrique. La principale secte fut celle des donatistes, espèce de rigoristes et de mystiques sanguinaires, dont les maximes et les fureurs offrent plus d'un rapport avec celles des anabaptistes et des indépendans.

D'autres sectes étrangères au christia-

nisme, et purement orientales, agitaient encore la turbulente imagination des habitans de l'Afrique. Nulle part la secte des manichéens, qui, partie des confins de la Perse, s'était répandue presque partout sur les pas du christianisme, n'avait plus de partisans et de plus habiles missionnaires. Elle adoptait en partie les dogmes du culte chrétien, contrefaisait sa hiérarchie ; et il n'était pas rare de trouver dans une petite ville de la province d'Afrique un évêque catholique, un évêque donatiste, et un évêque manichéen, animant chacun ses sectateurs, se disputant la foi des peuples, et distribuant des livres et des symboles.

C'est au milieu de cette agitation des esprits, dans cette Babel des opinions humaines, dans ce chaos de passions religieuses, que naquit Augustin, avec une imagination ardente, insatiable de science, de plaisirs et d'amour. Sa mère était catholique fervente ; son père

païen, ou indifférent ; un de ses parens donatiste. La ville de Tagaste, où il naquit, avait récemment passé de la secte de Donat à la communion de Rome.

Il étudia d'abord dans la ville de Madaure, puis à Carthage. L'éloquence ne lui suffisait pas ; il avait le besoin de croire, et cherchait la vérité. Il crut la voir dans la secte des manichéens, dont la métaphysique subtile et merveilleuse plaisait à son esprit. Sa mère, pleine d'horreur pour cette secte, suppliait les évêques chrétiens de le voir et de le ramener ; l'un d'eux lui dit ces belles paroles : « Allez en paix, et continuez » de prier pour lui ; car il est impossible » qu'un fils pleuré avec tant de larmes » périsse jamais. »

Augustin était revenu près de sa mère à Tagaste, où il enseignait la rhétorique ; mais le regret qu'il eut de la mort d'un ami l'éloigna de nouveau de cette ville,

et le fit retourner à Carthage, toujours maître d'éloquence, manichéen peu convaincu, et philosophe emporté par les plaisirs. Ses doutes religieux redoublèrent par des conférences avec un docteur manichéen.

On sait comment, lassé de tout, il vint à Rome, puis à Milan, où il fut envoyé par Symmaque pour enseigner l'éloquence; on sait comment il fut touché des paroles de saint Ambroise, se retira dans la solitude, et fixa dans le christianisme la longue inquiétude de son esprit et de son cœur. Que pouvait alors offrir le monde profane, pour retenir un génie tel que celui d'Augustin? Tout, dans l'ordre civil, était asservi et dégradé: la religion seule était libre et conquérante. Augustin, rhéteur à Milan, avait eu le privilége de prononcer le panégyrique du consul alors en fonction. Quelle tâche mesquine pour son éloquence!

Le christianisme, au contraire, nour-

rissait son âme de spéculations sublimes, l'enivrait de cet amour idéal qu'il avait cherché jusque dans les plaisirs des sens, et lui promettait cette jouissance si douce de régner sur les âmes.

C'est dans les propres écrits d'Augustin, c'est dans le plus original de tous, dans ses *Confessions*, qu'il faut chercher la première partie de sa vie, qui n'est autre que l'histoire de ses passions et de ses pensées. On défigurerait, en voulant les reproduire, ces peintures si fortes et si naïves d'une âme ambitieuse, aimante, que le plaisir enivre et ne satisfait pas, que la célébrité fatigue, que l'étude même agite, et qui poursuit toujours une fantastique espérance de bonheur et de vérité. C'est la maladie des hommes de génie, dans les jours de décrépitude sociale. Quand il n'y a plus ni liberté, ni patrie, ni passion des arts, quand les âmes vulgaires sont éteintes par le malheur, ou plongées dans le maté-

rialisme d'un grossier bien-être, alors celles qui se détachent de cette tourbe rampante aspirent vers un autre monde. Le spiritualisme naît du désespoir ou du dégoût; alors, comme la vie sociale n'offre rien de grand, souvent cette ardeur du génie, privilége de quelques hommes, s'emporte et s'égare en spéculations mystiques. Ils sont enthousiastes du ciel, parce qu'ils ne sont pas assez dignement occupés sur la terre. Leur âme, incapable d'inaction, prend l'infini pour carrière.

Augustin a lui-même décrit ces choses avec une vivacité merveilleuse. Depuis quelque temps il était plus agité qu'à l'ordinaire : il fréquentait l'église chrétienne; il lisait les livres des apôtres; il repassait dans sa pensée l'exemple de Victorin, rhéteur comme lui célèbre, qui, sous le règne de Julien, avait quitté son école plutôt que sa foi. La visite d'un de ses compatriotes qui lui raconta ce qu'il avait vu des solitaires d'Égypte,

vint porter le dernier coup à son âme. Il faut l'entendre lui-même :

« Dans cette lutte violente de l'homme » intérieur, dans ce combat que je livrais » hardiment à mon cœur, le visage » troublé, je saisis Alype, et m'écriai * : « Où sommes-nous ? qu'est-ce que cela ? » que viens-tu d'entendre ? Les ignorans » se hâtent, et ravissent le ciel ; et » nous, avec nos sciences, sans cœur, » nous nous roulons dans la chair et le » sang. Parce qu'ils nous ont précédés, » est-il honteux de suivre ? N'est-il pas » plus honteux de n'avoir pas même la » force de suivre ? Je dis encore je ne » sais quelles choses semblables ; et je » m'élançai loin de lui, dans ce mouve» ment impétueux, tandis qu'il se taisait, » me regardant avec surprise ; car ce » n'était pas ma voix ordinaire. Mon

* Sancti Augustini Opera, t. Ier., p. 152.

» visage, mes yeux, l'accent de ma voix
» exprimaient mon âme, au delà de mes
» paroles.

» Il y avait, dans notre demeure,
» un petit jardin à notre usage, comme
» toute la maison; car le maître de cette
» maison n'y logeait pas. L'agitation de
» mon âme m'emporta vers ce lieu, où
» personne ne pourrait interrompre ce
» débat violent que j'avais commencé
» avec moi-même, et dont vous saviez,
» ô Dieu! l'issue que j'ignorais... »

« Je m'avançai donc dans ce jardin;
» et Alype me suivait pas à pas. Moi,
» je ne m'étais pas cru seul avec moi-
» même, tandis qu'il était là; et lui
» pouvait-il m'abandonner, dans le
» trouble où il me voyait? Nous nous
» assîmes dans l'endroit le plus éloigné
» de la maison; je frémissais dans mon
» âme, et je m'indignais de l'indignation
» la plus violente, contre ma lenteur à
» fuir dans cette vie nouvelle, dont j'é-

» tais convenu avec Dieu, et où tout
» mon être me criait qu'il fallait en-
» trer. »

Augustin retrace toute cette tragédie intérieure de l'âme, avec une profondeur et une naïveté d'émotion bien rare dans l'antiquité. Nulle part on ne voit mieux ce caractère de réflexion et de tristesse, que le culte chrétien développait dans l'homme. Il semble qu'on n'avait jamais ainsi raconté l'histoire anecdotique de l'âme, en surprenant ses plus vagues désirs, ses plus furtives émotions.

« Cependant Alype, assis à mon côté,
» attendait en silence la fin de ce mou-
» vement extraordinaire. Mais lorsqu'une
» méditation attentive eut tiré du fond
» de moi-même toutes mes misères, et les
» eut entassées devant mes yeux, je sentis
» s'élever en moi un orage chargé d'une
» pluie de larmes. Pour le laisser éclater
» tout entier, je m'éloignai d'Alype; car
» la solitude me paraissait plus favorable

» à l'occupation de pleurer. Je me retirai
» assez loin, pour que sa présence ne
» me fût plus importune. Tel j'étais
» alors, et il le comprit; j'avais dit seule-
» ment quelque chose où le son de ma
» voix semblait déjà appesanti par mes
» pleurs : il s'était levé, et il resta près
» du lieu où nous avions été assis; il
» était immobile de stupeur. Moi, je me
» jetai à terre sous un figuier, je ne sais
» pourquoi; et je donnai libre cours à
» mes larmes; elles jaillissaient à grands
» flots, comme une offrande agréable
» pour toi, ô mon Dieu! et je t'adres-
» sais mille choses, non pas avec ces
» paroles, mais dans ce sens : O Sei-
» gneur! jusqu'à quand t'irriteras-tu
» contre moi! Ne te souviens plus de
» mes anciennes iniquités. » Car je sentais
» qu'elles me retenaient encore. Je
» laissais échapper ces mots dignes de
» pitié : Quand? quel jour? demain?
» après-demain? pourquoi pas encore?

» pourquoi cette heure n'est-elle pas la
» fin de ma honte ?

» Je me disais ces choses, et je pleurais
» avec amertume dans la contrition de
» mon cœur. Voilà que j'entends sortir
» d'une maison une voix, comme celle
» d'un enfant ou d'une jeune fille, qui
» chantait et répétait en refrain ces
» mots : « Prends, lis ; prends, lis. »
» Changeant aussitôt de visage, je me
» mis à chercher avec la plus grande at-
» tention, si les enfans, dans quelques-
» uns de leurs jeux, faisaient usage d'un
» refrain semblable ; je ne me souvins pas
» de l'avoir jamais entendu. J'arrêtai mes
» larmes, et me levai, ne voyant là
» qu'un ordre du ciel qui m'était donné
» d'ouvrir un livre, et de lire le premier
» chapitre que je trouverais.

» J'avais entendu dire d'Antoine qu'il
» avait été averti par une lecture de
» l'Évangile, au milieu de laquelle il
» était survenu par hasard, prenant

» pour lui les paroles qu'on lisait : « Va,
» vends tout ce que tu possèdes, donne-
» le aux pauvres, et tu auras un trésor
» dans les cieux. » Cet oracle, ô mon
» Dieu ! l'avait sur-le-champ tourné vers
» toi.

» Ainsi, je revins à grands pas au lieu
» où était assis Alype; car j'y avais laissé le
» livre de l'Apôtre, lorsque je m'étais
» levé. Je le pris; je l'ouvris, et je lus
» en silence le premier chapitre où tom-
» bèrent mes yeux : « Ne vivez pas dans
» les festins, dans l'ivresse, dans les
» plaisirs et les impudicités, dans la ja-
» lousie et la dispute ; mais revêtez-vous
» de Jésus-Christ, et n'ayez pas de pré-
» voyance pour le corps, au gré de vos
» seusnalités. » Je ne voulus pas lire au
» delà ; et il n'en était pas besoin. Aussi-
» tôt en effet que j'eus achevé cette
» pensée, comme si une lumière de sé-
» curité se fût répandue sur mon cœur,
» les ténèbres du doute disparurent.

» Alors, ayant marqué le passage du
» doigt, ou par quelque autre signe, je
» fermai le livre, et le fis voir à Alype.»

Ce pieux délire, cette éloquente extase, explique assez quelle force d'imagination Augustin devait porter dans sa foi nouvelle. Cependant il montra beaucoup de calme, pour exécuter son projet de quitter le monde. Quoique souffrant de la poitrine *, il attendit les vacances de l'école de Milan; et alors, ayant averti les principaux citoyens de lui chercher un successeur, il se retira dans une maison de campagne avec sa mère, son fils naturel Adéodat, ses amis Alype et Nébride, et deux jeunes élèves dont il voulait surveiller les études. La méditation, la promenade, et les entretiens de philosophie religieuse, occupaient la petite société.

---

* Sancti Augustini Opera, t. I, p. 317.

Augustin écrivit beaucoup dans cette retraite, tout en prenant soin de l'éducation de ses élèves. Son premier ouvrage fut un traité contre la secte académique, dont le scepticisme ne convenait pas à l'état de son âme. Il écrivit ensuite sur la vie heureuse, à laquelle il se croyait enfin parvenu, et sur l'ordre, c'est-à-dire la Providence.

Ces ouvrages sont en forme de dialogues. Il y introduit, comme interlocuteurs, tantôt ses deux amis, et tantôt ses jeunes élèves. Les détails en sont pleins de charme. L'entretien commence quelquefois dans la salle des bains, quelquefois, par un beau soleil d'hiver, dans une prairie voisine de la maison; on l'interrompt pour lire un demi-volume de Virgile *, charmante préoccupation,

* Dimidium volumen Virgilii audire. (Sancti Augustini Opera, t. I, p. 325.)

qu'Augustin ne se reprochait pas encore. La vive ardeur des deux jeunes gens, cet emportement de leur âge, qui contraste avec la gravité de leurs études, les petits incidens de la dispute, et les mouvemens de l'amour-propre, tout est rendu avec une grâce infinie.

Augustin appelle sa mère à ses entretiens, et croit remarquer en elle une rare sagacité pour la philosophie : lui-même parle avec beaucoup d'élévation et de subtilité sur Dieu, l'âme et la vérité; mais il ramène tout à la foi chrétienne, et à la règle des mœurs.

« Dieu, dit-il *, ne nous écoutera » pas, si nous ne sommes vertueux; » ainsi, demandons à Dieu, non pas des » richesses ou des honneurs, ou toutes » ces choses périssables qui cèdent au » moindre obstacle, mais ces biens de

* Sancti Augustini Opera, t. I, p. 351.

» l'âme qui peuvent nous rendre bons et
» heureux; et pour que de tels vœux
» soient énoncés avec ardeur, je t'en
» charge, ô ma mère, aux prières de qui
» j'ai surtout confiance; et je m'assure
» alors que Dieu aura disposé mon âme
» de telle sorte, que je ne préfère rien
» à la découverte de la vérité, et que je
» n'aie pas d'autre volonté, d'autre pen-
» sée, d'autre amour. »

Un autre ouvrage de la même époque, et d'une forme plus singulière, ce sont les *soliloques*, dans lesquels Augustin converse avec la raison. Jamais on ne réunit tant de fine dialectique, et de sensibilité rêveuse; le tour subtil de l'imagination africaine s'y mêle à une sorte de curiosité naïve :

« Je veux, dit Augustin, savoir Dieu
» et l'âme. » Et il entend la raison, qui lui répond : « Ne veux-tu rien savoir de
» plus? » Toutefois le génie du philosophe africain jette quelques traits de lu-

mière sur ces grandes questions ; il y a quelque chose de sublime dans la manière dont il prouve l'immortalité de l'âme, par la nature immortelle de la vérité, dont notre âme est le sanctuaire et le juge.

Telles étaient les méditations d'Augustin, se préparant au christianisme. Après quelques mois de retraite à la campagne, il revint à Milan avec son fils et Alype, et reçut avec eux le baptême des mains de saint Ambroise. Il résolut alors de retourner en Afrique, suivi de sa famille et de ses amis. Il vint à Ostie pour s'embarquer ; mais là, sa mère tomba malade, et mourut au bout de quelques jours ; sa douleur fut extrême. Il renonça d'abord à son voyage, et s'arrêta quelque temps à Rome, où il écrivit un traité des *mœurs de l'Église catholique*, et combattit les manichéens, dont il avait si long-temps étudié la croyance.

La victoire de Théodose sur Maxime,

ayant pacifié tout l'empire, Augustin repassa en Afrique, et, après quelque séjour à Carthage, il se retira près de Tagaste, sa patrie, dans une terre qu'il avait; il s'y livrait, avec ses amis, à la méditation des Écritures et à la prière. Augustin, dans ses contemplations religieuses, n'aspirait pas même au sacerdoce; mais une circonstance l'ayant conduit à Hippone, l'évêque de cette ville, qui, Grec de naissance, avait de la difficulté pour prêcher en langue latine, résolut de l'ordonner prêtre, afin de trouver un secours dans son éloquence.

On conçoit assez combien les écrits d'Augustin, déjà célèbres dans l'église d'Occident, devaient avoir d'éclat aux yeux des prosélytes chrétiens d'une petite ville d'Afrique. Le peuple d'Hippone se saisit d'Augustin, malgré ses refus, et le demanda pour prêtre. L'évêque Valère le fit prêcher dans son église à sa place, comme Chrysostome avait remplacé Fla-

vien dans l'église d'Antioche. Augustin parlait avec une émotion extraordinaire ; il s'attendrissait jusqu'aux larmes. Ses discours, animés de vives images, saisissaient l'esprit des Africains. C'est ainsi qu'il fit abolir l'usage des festins sur les tombeaux des martyrs, en retenant par ses paroles le peuple dans l'église, le jour même où se célébrait d'ordinaire cette fête licencieuse. En même temps, il s'occupait d'élever de jeunes enfans, il adoucissait* le sort des esclaves, il communiquait par ses lettres avec les diverses sociétés chrétiennes de l'Afrique.

Valère vieillissant le fit nommer son coadjuteur, avec le titre d'évêque. Augustin continua de conduire le peuple d'Hippone, prêchant l'union et la charité, et offrant par sa vie la preuve de sa foi. Il fit bâtir dans cette ville un

* De Opere Monachorum, cap. xx.

hospice pour les étrangers ; il établit l'usage de donner chaque année des vêtemens aux pauvres ; il fit vendre une fois les vases sacrés, pour racheter les captifs.

Il quittait rarement Hyppone, et seulement pour aller à Carthage, ou à Madaure, dont les habitans étaient encore en partie attachés au paganisme ; mais de son modeste asile, Augustin portait ses regards et ses travaux sur tout le monde chrétien. Rien ne peut donner l'idée de cet ardent apostolat : prédications morales, livres de philosophie, controverses avec les païens, les sectaires et les docteurs de sa communion ; il suffisait à tout.

Du fond de l'Orient, Jérôme, dont il avait censuré quelques ouvrages, lui écrivait : « Ne force plus au combat un » vieillard qui se repose, et qui depuis » long-temps est vétéran. Toi, qui es » jeune, et placé dans la chaire épisco-

» pale, instruis les peuples, et enrichis
» Rome des moissons de l'Afrique. Moi,
» il me suffit, près d'un disciple et d'un
» lecteur, de murmurer quelques mots
» dans l'humble cellule d'un cloître. »

Augustin avait donné l'exemple de cette vie monastique si commune en Orient. Bientôt les couvens se multiplièrent dans la province d'Afrique : Carthage en fut remplie. Dans quelques-uns, les moines vivaient du travail de leurs mains, et suivaient le précepte de l'Apôtre : « Celui qui ne veut pas tra-
» vailler ne doit pas manger. » Mais le plus grand nombre était oisif, et alléguait ces autres paroles de l'Évangile :
« Voyez les oiseaux du ciel ; ils ne sè-
» ment pas ; et les lis des champs ; ils ne
» filent pas. »

Augustin blâma dans un écrit cette pieuse paresse, en y opposant la vie rude et laborieuse de l'épiscopat. Il peint avec un énergique mépris la fainéantise

de ces moines mendians. « Ils vont, dit-
» il, avec un froc, de province en pro-
» vince, ne s'arrêtant nulle part, et
» changeant à tout moment de demeure.
» Les uns portent des reliques saintes,
» ou prétendues telles, et les font valoir.
» D'autres se targuent seulement de leur
» habit et de leur pieuse profession;
» d'autres, ne se faisant faute de men-
» tir, racontent qu'ils vont au loin
» visiter leurs parens Tous demandent,
» tous exigent qu'on leur donne, ou
» pour subvenir aux besoins d'une pau-
» vreté qui les rend si riches, ou pour
» récompenser une vertu qui n'est qu'hy-
» pocrisie. »

Mais le plus grand combat d'Augustin était contre les manichéens et les donatistes. Dans ce siècle, où tout le monde était fou de théologie, la petite ville d'Hippone, habitée par des mariniers indigènes et quelques familles romaines, devenait un amphithéâtre scolastique,

où des docteurs manichéens se présentaient pour entrer en lice contre le célèbre évêque ; c'était un grand spectacle. Tout le peuple y assistait avec curiosité. Des greffiers publics tenaient registre des objections et des réponses.

Les manichéens n'étaient que des mystiques et des illuminés ; ils s'abstenaient dans leur diète pythagoricienne de toutes les choses qui avaient eu vie. La plupart de leurs rêveries étaient innocentes. Et quoique frappés par de cruels édits, sous Théodose et ses fils, on ne voit pas qu'ils aient usé de représailles. Mais les donatistes, plus nombreux, et d'humeur plus violente, ensanglantèrent souvent l'Afrique, où leur secte était née. Comme presque toutes les sectes, ils renfermaient deux partis, les modérés et les furieux. Les premiers, qui se composaient de quelques prêtres ou de riches citoyens des villes, soutenaient des discussions, écrivaient des livres, et tâ-

chaient d'éluder les édits impériaux qui leur interdisaient le droit de tester, et leur infligeaient la peine de l'amende et du bannissement.

Les autres, que l'on nommait *circoncellions*, presque tous paysans ou pâtres des villages de Mauritanie et de Numidie, n'avaient qu'un fanatisme farouche entretenu par les discours de quelques prêtres plus féroces que leurs ignorans sectateurs. A certaines époques ils abandonnaient par troupes leur demeure, erraient dans les campagnes, dévastaient les propriétés de la secte dominante, et quelquefois massacraient les prêtres catholiques qui tombaient dans leurs mains. Ils se croyaient alors visités par l'esprit divin, et prenaient leurs meurtres pour des holocaustes agréables à Dieu.

La rigueur des lois, et même la cruauté des soldats romains, ne pouvait rien sur ces hommes; on les tuait sans les émou-

voir. Ils se vantaient du nombre de leurs saints. Souvent, parmi eux, des hommes et même des femmes se donnaient la mort par le fer, ou en se précipitant, comme pour devancer le martyre.

Augustin passa la plus grande partie de sa vie à combattre la doctrine des donatistes, et quelquefois invoqua contre eux les édits et les magistrats. Il souhaite cependant toujours que l'on s'abstienne à leur égard de la peine de mort, lors même qu'ils ont répandu le sang de leurs adversaires. Tel est le vœu qn'il a consigné dans une lettre au tribun de la province, vœu mémorable qui mériterait d'être inscrit dans notre législation moderne, encore si prodigue de la peine de mort : l'apôtre d'Afrique ne réclame pas de sanglans supplices, pour venger les injures de Dieu, ou plutôt celles des hommes consacrés au service de l'autel : il ne veut honorer et défendre la religion que par la clémence et l'humanité.

« *Augustin, au tribun Marcellin, très-*
» *auguste seigneur et très-cher fils*,
» *salut en Dieu.*

» * J'ai appris que ces circoncellions, » et ces clercs du parti donatiste, que » l'autorité publique avait transférés de » la juridiction d'Hippone à votre tri- » bunal, avaient été entendus par votre » excellence; et que la plupart d'entre » eux avaient avoué l'homicide qu'ils » avaient commis sur le prêtre catholi- » que Restitute, et les blessures qu'ils » ont faites à Innocent, prêtre catholi- » que, en lui crevant un œil et en lui » coupant un doigt. Cela m'a jeté dans » une grande inquiétude, que votre excel- » lence ne veuille les punir avec toute la » rigueur de lois, en leur faisant souf- » frir ce qu'ils ont fait !

---

* August. Opera, t. II, p. 396.

» Aussi j'invoque par cette lettre la foi
» que vous avez en Jésus-Christ ; et, au
» nom de sa divine miséricorde, je vous
» conjure de ne point faire cela, et de ne
» point permettre qu'on le fasse. Quoi-
» que nous puissions en effet paraître
» étrangers à la mort de ces hommes
» qui sont soumis à votre jugement, non
» sur notre accusation, mais sur l'avis
» de ceux auxquels est confié le soin de
» la paix publique, nous ne voulons pas
» que les souffrances des serviteurs de
» Dieu soient vengées, d'après la loi du ta-
» lion, par des supplices semblables. Non
» que nous voulions empêcher qu'on ôte
» aux hommes coupables le moyen de mal
» faire; mais nous souhaitons que ces hom-
» mes, sans perdre la vie, et sans être muti-
» lés en aucune partie de leur corps, soient
» par la surveillance des lois ramenés,
» d'un égarement furieux, au calme du
» bon sens, ou détournés d'une énergie
» malfaisante, pour être employés à

» quelque travail utile. Cela même est » encore une condamnation : mais peut-» on ne pas y trouver un bienfait plutôt » qu'un supplice, puisqu'en ne laissant » plus de place à l'audace du crime, elle » permet le remède du repentir ? Juge » chrétien, remplis le devoir d'un père » tendre ; dans ta colère contre le crime, » souviens-toi cependant d'être favora-» ble à l'humanité ; et, en punissant les » attentats des pécheurs, n'exerce pas » toi-même la passion de la vengeance. »

Augustin terminait cette lettre touchante par des raisons prises dans l'intérêt du christianisme, et qui lui commandaient la douceur : « J'atteste, disait-il, » que cela seul est utile, est salutaire à » l'église catholique ; ou, pour ne point » paraître sortir de ma juridiction, je » l'atteste du moins de l'église d'Hippone. » Si tu ne veux pas écouter la prière » d'un ami, écoute le conseil d'un évê-» que. » Il adressait, pour le même sujet,

une lettre non moins expressive au proconsul d'Afrique. « Épargne, lui disait-» il, ces coupables convaincus; laisse-» leur la vie, et le temps du repen-» tir. »

Cependant le même homme qui a écrit ces belles paroles en faveur des circoncellions coupables, approuva * les rigueurs, les prohibitions, les amendes employées pour convertir à la religion les donatistes même paisibles. Il répéta **, dans ses controverses et dans ses lettres, qu'il était bon de forcer les hommes à sortir d'erreur. Il justifia les décrets des empereurs à cet égard, et vanta *** les conversions arrachées par de telles violences. Nous ne rappellerions pas cette triste doctrine, si dans le dix-septième siècle l'intolérance

* Sancti Augustini Opera, t. IV, p. 78.
** *Ibid*, t. IV, p. 595.
*** Sancti Augustini Opera, t. IX, p. 213.

religieuse ne s'en était fait un argument et une autorité.

En présence de ces sectes chrétiennes, tyranniques ou persécutées, le paganisme conservait dans l'Afrique d'assez nombreux adorateurs. Il avait encore, malgré les édits impériaux, des temples, des prêtres et des sacrifices. Quelques-uns de ces rites, empreints de la barbarie punique, se liaient à des souvenirs antérieurs à la conquête romaine, et se conservaient dans plusieurs villes, comme un reste d'indépendance et de patriotisme. Les païens d'Afrique donnaient aux chrétiens même nationaux le nom de *romains;* et cela seul explique la résistance à un culte qui semblait celui du vainqueur.

Grossier et féroce dans la foule, ce paganisme s'était fort épuré dans quelques hommes plus instruits ; et les ouvrages d'Augustin nous offrent à cet égard de curieux monumens. Moins occupé des païens que des donatistes, il eut cepen-

dant des discussions fréquentes avec les premiers ; il les recevait même à sa table ; et le goût des sciences le rapprochait de quelques-uns de ces hommes zélés pour la philosophie grecque et l'érudition mythologique.

Leurs lettres, conservées parmi les siennes, sont un curieux témoignage. Un savant grammairien de Madaure, Maxime, lui écrivait, pour expliquer son paganisme, et se plaindre que l'on préférât d'obscurs martyrs aux anciens dieux du monde : « Qu'il existe, dit-il *, un Dieu » souverain, sans commencement, sans » postérité, qui est comme le père tout- » puissant de la nature, il n'est personne » assez déraisonnable, assez aveugle, pour » ne pas le reconnaître avec certitude ; » Eh bien ! les vertus de ce Dieu, répan- » dues dans l'œuvre de la création, nous

* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 419.

» les invoquons sous des noms divers,
» parce que nous ignorons le nom propre
» qui lui convient à lui-même. En effet,
» le mot Dieu est un nom commun à tous
» les cultes; ainsi, tandis que nous adres-
» sons, aux différentes parties de ce
» grand être, différens hommages, nous
» l'adorons tout entier. »

Après quelques autres réflexions, le philosophe de Madaure terminait par ces paroles : « Mais je suis trop vieux
» pour m'engager dans ce combat, et je
» m'en rapporte volontiers à la sentence
» du poëte de Mantoue :

..... Trahit sua quemque voluptas.

» Cependant, je ne doute pas, homme
» illustre, déserteur de ma religion, que
» cette lettre, si par hasard elle tombe
» dans des mains étrangères, ne périsse
» par les flammes, ou de toute autre
» manière; s'il en arrive ainsi, on aura

» détruit un papier, et non ma doctrine, » dont l'original subsistera dans tous les » cœurs religieux.

» Puissent te conserver les dieux, par » l'entremise desquels, nous tous mor- » tels qui habitons la terre, nous hono- » rons et nous adorons sous mille modes » divers, et dans une discordante har- » monie, le père commun des dieux et » des mortels ! »

A côté de cette philosophie religieuse du paganisme, on peut voir en quelque sorte la mysticité du même culte, dans les confidences d'un autre contemporain auquel l'évêque d'Hippone avait demandé quelques détails sur sa croyance, persuadé, lui disait-il, que lorsqu'on est homme de bien, le reste de la doctrine était facile à trouver.

Ce païen, qui probablement était pontife des dieux, lui répond avec une vénération un peu timide, et expose sa doctrine qu'il fait remonter à Orphée et

à Trismégiste ; elle consiste toute entière à se rapprocher de Dieu par l'exaltation et la pureté de l'âme. « Comme je m'a- » voue *, dit-il, encore peu capable de » parvenir à cette demeure du souverain » bien, où m'appelle mon sacerdoce, » je rassemble au moins des provisions » pour le voyage. » Et il explique alors que par la piété, la pureté, la justice, on s'élève sous la protection des dieux secondaires vers le dieu universel et ineffable, dont les vertus sont ce que les chrétiens appellent des anges.

« C'est par cette route, dit-il, que » purifié suivant les sacrifices et les ex- » piations antiques, et allégé par de » religieuses abstinences, on s'élève, par » l'âme et par le corps, jusqu'à Dieu. » Quant au Christ, Dieu matériel et spi- » rituel de ta croyance, par lequel tu es

* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 846.

» sûr d'arriver jusqu'au Père souverain, » je n'ose, ni ne puis exprimer ce que je » pense. Ce que j'ignore, je crois im- » possible de le définir. »

Mais le peuple païen n'entendait rien à ce culte extatique ou rationnel. Dans la ville de Suffecte, en Numidie, pour venger le renversement d'une statue d'Hercule, soixante chrétiens furent massacrés par les habitans. A Hippone même les païens attaquèrent l'église chrétienne dans un jour de fête. L'apostolat d'Augustin adoucit un peu ces mœurs féroces. En même temps, il * s'opposait au zèle intéressé de certains chrétiens, ardens à détruire les temples, les idoles et les bois sacrés, pour en recueillir le butin. Il prêchait la paix par ses paroles et par son exemple. Au milieu du combat des sectes, sa vertu était vénérée dans toute l'Afrique.

* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 111.

Mais tandis que d'un bout de l'empire à l'autre les esprits étaient possédés de cette manie religieuse, tandis que les disciples de Chrysostome étaient persécutés dans la Grèce, que les restes de l'arianisme agitaient la Gaule et l'Italie, que les fureurs des donatistes opprimés ensanglantaient l'Afrique, et que partout de jeunes Grecs et de jeunes Romains restaient oisivement plongés dans la contemplation et la prière, du fond du Nord accouraient à cheval, et sur des chariots de guerre, des hommes féroces, impitoyables, acharnés à détruire. Ils chassaient devant eux un peuple timide. Convertis, sans être humanisés, dans leur christianisme grossier qu'enflammait l'esprit de secte, ils brûlaient les villes et les temples; tout fuyait, tout périssait devant eux; ils étaient aux portes de Rome, avec Alaric à leur tête.

Deux fois ce chef rançonna Rome sans la prendre. Il lui donna même un roi,

tandis que le faible Honorius cachait dans Ravennes sa pourpre impériale. Puis enfin Alaric, lassé de faire de Rome un jouet, la brisa. Chose singulière! avant ce dernier coup, Rome était devenue presque païenne! La peur s'était réfugiée vers les antiques idoles. Des cérémonies défendues par les lois de Gratien et de Théodose avaient publiquement reparu. Le préfet de Rome avait appelé des aruspices toscans; et le dernier de ces consuls, vain simulacre de l'ancienne république, ressuscita, par une autre parodie, des cérémonies augurales le jour de son installation. Cette année même, en 410, Rome fut prise d'assaut, et désolée par le meurtre et le pillage; il n'y eut d'asile que dans les églises chrétiennes.

La manière dont cette calamité fut ressentie par tous les peuples chrétiens est un des traits mémorables de cette époque. Beaucoup de familles illustres avaient fui, et elles portaient avec elles, en Afri-

que et en Asie, le récit et l'image de ce grand désastre; mais le monde, ce monde romain, composé de vaincus, apprit cette nouvelle avec une sorte de joie. Le génie chrétien secondant la vieille jalousie des nations triomphait de voir tomber la ville enivrée du sang des martyrs.

On aperçoit ce sentiment à travers l'éloquente pitié qu'exprime l'évêque d'Hippone, dans plusieurs discours prononcés à l'époque de ce désastre. Cependant une grande récrimination s'élevait de la part de tous ceux qui n'étaient pas chrétiens : ils reprochaient au christianisme la dernière catastrophe de l'empire; ils rappelaient les anciennes prospérités de Rome sous le culte des dieux. Augustin, qui recevait en Afrique, avec la plus généreuse charité, les victimes échappées du sac de Rome, voulut, il nous l'apprend lui-même, répondre à ces reproches par un grand ouvrage d'histoire et de philosophie; c'est la Cité de Dieu,

monument curieux d'érudition et de génie! vivant parallèle des deux civilisations qui précédaient le moyen âge, et qui mouraient en se combattant.

Les infatigables travaux de l'ambition, les conquêtes, la gloire y sont jugés par l'abnégation chrétienne; c'est l'oraison funèbre de l'empire romain prononcée dans un cloître. Quand un voyageur moderne passe à Rome, son imagination est assaillie par les plus grands contrastes des choses humaines : il voit des processions de moines dans le Forum; il entend de pieuses psalmodies près des lieux où parlaient Cicéron et César; il aperçoit, sous la Rome nouvelle, pleine d'étrangers et d'oisifs, cette puissante et laborieuse Rome, dont il ne reste que des ruines et des épitaphes; mais, dans une révolution si prodigieuse, il entrevoit cependant la grandeur de cette domination spirituelle qui fut exercée par la Rome pontificale, et qui est tombée comme la première. Tel

est presque le spectacle que l'ouvrage d'Augustin fait passer sous nos regards. Sans doute la marque du temps se trouve dans une foule d'argumens subtils ou de mystiques hyperboles; mais on y sent cette *première sève de christianisme*, dont parle Bossuet; une ardente conviction anime tout l'ouvrage, et cette conviction est l'arrêt de mort de l'ancienne société. Il est peu de livres où l'on puisse découvrir plus de détails précieux sur les mœurs et la philosophie antiques; mais un plus grand objet vous saisit : on regarde cette cité céleste que la croyance des peuples substituait aux intérêts de gloire et de patrie; on conçoit alors que l'empire devait périr, quand tout ce qui restait d'énergie morale dans le monde civilisé se tournait vers ces pieuses contemplations, et cédait l'univers aux barbares.

A la même époque où saint Augustin commençait ce vaste ouvrage, il était l'o-

racle d'un grand concile convoqué dans Carthage, et où les six cents évêques de l'Afrique se trouvaient partagés en nombre égal de catholiques et de donatistes. Augustin, à la tête des premiers, offrait, s'il était vaincu dans cette conférence, d'abandonner l'épiscopat, et il promettait à ses adversaires, quel que fût le succès, la conservation de leurs titres et de leurs honneurs. Il sortait à peine de ce débat, qu'il tourna ses efforts contre l'hérésie de Pélage, singulier monument de la subtilité humaine, mystique labyrinthe du fatalisme et de la liberté, qui s'élève tout à coup entre les invasions des Goths et celles des Vandales! Augustin, avec l'ardeur de son génie et de sa foi, combattit sous toutes les formes la doctrine de Pélage, un moment adoptée par le pontife de Rome.

Un concile d'Afrique se réunit à sa voix, pour proscrire cette doctrine nouvelle, que le moine breton Pélage ensei-

gnait dans Jérusalem à de nobles Romaines échappées des ravages de l'Italie. Mais pendant que les docteurs d'Afrique étaient profondément occupés de ces controverses, l'empire d'Occident, mutilé par la perte de Rome, tombait en pièces de toutes parts. Les Goths régnaient dans la Grèce et la moitié de l'Italie. Les Vandales désolaient l'Espagne; les Francs ravageaient les frontières de la Gaule; et les Huns étaient en marche, pour écraser peuples civilisés, et peuples barbares.

L'Afrique ne pouvait échapper à tous ces fléaux. Le comte Boniface, gouverneur de cette province, et l'un des premiers généraux de l'empire, fut calomnié dans la cour de Ravenne, où les soupçons et l'intrigue s'augmentaient en proportion de la faiblesse. Ce gouverneur romain, ayant perdu sa femme, voulut se faire moine; mais il se ravisa; et quelques temps après, il prit en

mariage une nièce de Genseric, roi des Vandales établis en Espagne. Cette alliance augmenta les mécontentemens de la cour de Ravenne, qui destitua le comte Boniface, et, sur son refus de se soumettre, le fit déclarer ennemi de l'empire. Le Romain offensé prit les armes, et, pour se défendre, appela les Vandales. Ces Barbares passèrent en Afrique au printemps de l'année 428, sur des vaisseaux prêtés par le gouverneur romain. Ils prirent possession de la Mauritanie qu'il leur cédait; mais bientôt, peu satisfaits de leur partage, ils désolèrent les cantons voisins, et menacèrent toute la province alors florissante.

Rien de plus curieux pour l'histoire que le langage d'Augustin à ce général romain, qui perdait son pays par ambition et par colère. On y voit quel singulier pouvoir l'esprit religieux exerçait sur des hommes emportés par les

passions les plus violentes. Augustin, après quelques pieuses formules, arrive ainsi à la cruelle apostasie du gouverneur d'Afrique :

« Souviens-toi *, » lui dit-il, « quel tu » étais, tant qu'a vécu ta femme de » religieuse mémoire, et dans les premiers jours de sa mort; à quel point » la vanité du siècle te déplaisait, combien tu désirais le service de Dieu. » Nous en sommes témoins, nous à qui » tu ouvris alors ton âme et tes pensées; » nous étions seuls avec toi, moi et mon » frère Alyppe; car je ne pense pas que » les soucis du monde, dont tu es accablé, » aient eu assez de pouvoir pour effacer » entièrement ces choses de ton souvenir; tu voulais abandonner tous les » soins publics qui t'occupaient, pour te » retirer dans un saint repos, et vivre

* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 689.

» dans cette vie où les solitaires se con-
» sacrent à Dieu.

» Qui t'en a détourné, sinon la réflexion que tu as faite, d'après nos avis, que tu serais bien plus utile aux églises, en continuant à les défendre du ravage des Barbares, et en ne prenant toi-même du monde que ce qui est nécessaire au soutien de la vie, sous le bouclier d'une austère continence, et défendu au milieu des armes temporelles par les armes de l'esprit, qui sont plus fortes et plus sûres ? »

Après avoir rappelé ces promesses oubliées, Augustin touche avec un art singulier à la trahison du gouverneur : « Que dirai-je de la désolation de l'Afrique, du ravage que font les Barbares, pendant que tu es retenu par des intérêts de famille, et que tu n'ordonne rien pour détourner ces maux ? Qui aurait supposé, qui aurait craint

» que, Boniface, comte du palais et de » l'Afrique, occupant cette province » avec une si grande armée et une si » grande puissance, les Barbares deviendraient si hardis, avanceraient si loin, » désoleraient un si grand espace, et » rendraient déserts tant de lieux habités ? Qui n'aurait dit, quand tu prenais » la puissance de comte, que non-seulement les Barbares seraient domptés, » mais qu'ils deviendraient tributaires » de la puissance romaine ? et maintenant » tu vois à quel point l'espérance des » hommes est démentie; et je n'ai pas » besoin de t'en parler davantage : car » tu peux penser à cet égard, plus que je » ne puis dire. »

Augustin combat le ressentiment que le général romain avait contre les ministres de l'empire. Il n'oppose point à sa colère des principes de devoir politique et de fidélité, mais seulement le pardon des injures prêché par l'Évangile.

« Ne sois pas tenté, » dit-il, « d'être un » de ces fléaux par lesquels Dieu frappe » les hommes qu'il veut punir. Songe » qu'il garde des peines éternelles à ces » méchans, qu'il emploie pour infliger » aux autres des peines temporelles. » Tourne-toi vers Dieu ; contemple le » Christ qui a fait tant de bien, et souf- » fert tant de maux. Tous ceux qui » veulent faire partie de son royaume » aiment leurs ennemis, font du bien à » ceux qui les haïssent, et prient pour » ceux qui les persécutent. Si tu as reçu » de l'empire romain des bienfaits, quoi- » que terrestres et périssables, car il ne » peut donner que ce qu'il a lui-même ; » ne rends pas le mal pour le bien : si » au contraire tu en as reçu d'injustes » traitemens, ne rends pas le mal pour » le mal. Laquelle est vraie de ces deux » suppositions, je ne veux pas l'exami- » ner, je ne puis le juger ; je parle à » un chrétien, et je lui dis : ne rends

» pas le mal pour le bien, ni le mal pour
» le mal. »

Ces idées de perfection religieuse, seules puissantes à cette époque, agirent sur le cœur du général romain. Il rompit sa coupable alliance. Il rentra sous le pouvoir de l'empereur, et prit les armes pour chasser les Vandales. La guerre fut affreuse ; ces Barbares, animés par une haine de secte qui servait de prétexte à leurs rapines et à leurs fureurs, saccagèrent toute cette côte d'Afrique remplie de cités commerçantes. Ils massacraient les prêtres et les femmes. Trois villes seulement Carthage, Hippone et Cirthe échappèrent à leurs ravages.

Dans ce chaos de misères, Augustin prodiguait les exemples de courage et de charité. Une de ses lettres donne mieux que toutes les histoires une idée des

---

* Sancti Augustini Opera, t. II, p. 630.

maux de l'Afrique. Elle s'adresse à des prêtres qui demandaient s'il leur était permis de fuir, et de quitter leurs diocèses, à l'approche de l'ennemi. Sa réponse est qu'ils ne doivent se retirer qu'avec le peuple, et qu'après le peuple. Il faut qu'ils se trouvent à ce dernier » moment de péril, où la foule se presse » dans l'église, les uns demandant le » baptême, les autres le sacrement de » pénitence, tous la consolation et les » secours célestes. » Telle était l'image de cette société mourante sous les coups des Barbares.

Augustin réfute ensuite l'excuse égoïste de quelques prêtres, qui prétendaient se réserver pour le reste du peuple. « Pourquoi, dit-il, supposons-nous dans » un péril commun, sous le fer de » l'ennemi, que tous les prêtres vont » périr, et que tous les laïcs ne périront » pas ? Pourquoi n'espérons-nous pas » qu'il survivra quelques laïcs, et aussi

» quelques prêtres pour leur donner des » secours ? et cependant, s'il doit s'élever » un combat entre les ministres de Dieu, » pour savoir qui doit fuir et qui doit » rester, afin que l'église ne soit pas » entièrement désertée ou par la fuite, » ou par la mort de tous ses prêtres, » cette contestation, à mon avis, doit » être réglée par le sort, qui désignera » ceux qui peuvent fuir, et ceux qui » doivent rester*. »

Augustin prit pour lui-même le conseil de dévouement qu'il donnait. Il refusa de quitter Hippone, assiégée par les Barbares, et s'enferma dans cette ville, où le gouverneur d'Afrique, moins heureux contre les Vandales qu'il ne l'avait été d'abord contre l'empire, vint se réfugier avec les débris de ses troupes.

Augustin, alors âgé de soixante-seize ans, l'esprit encore occupé de contro-

* Sancti Augustini Opera, t. II, p 640.

verses sur la prédestination et la grâce, prodiguait ses soins aux combattans et aux blessés ; il les animait de sa foi. Son nom était vénéré même des Vandales. Ces Barbares attaquèrent faiblement des murs défendus par la présence du saint pontife, et bientôt consacrés par sa mort ; car dans le troisième mois du siége, accablé d'inquiétudes et de soins, il expira le cœur déchiré par les maux de son pays, et les yeux attachés sur cette cité céleste, dont il avait écrit la merveilleuse histoire.

L'année suivante, Carthage fut prise et ruinée par Genséric ; cette seconde église orientale, si savante et si agitée, qui s'étendait depuis Carthage jusqu'au désert, disparut pour jamais. Augustin avait été le dernier grand homme de l'Afrique ; et la barbarie commençait après lui.

A peine, dans cette rapide esquisse, avons-nous désigné la moindre partie de

ses ouvrages. Nous ne pouvions rappeler que ces grands traits d'éloquence qui firent partie des actions de sa vie, ou qui donnent l'image de son temps. Dans l'immensité de ses écrits, dans la variété de ses controverses, il suffit de voir ce caractère d'universalité religieuse reproduit par Bossuet dans les siècles modernes. En effet, malgré le mérite inégal des ouvrages, malgré tout ce que la rouille du quatrième siècle mêle au génie d'Augustin, la vie et les travaux de Bossuet font seuls comprendre l'évêque d'Hippone ; avec cette différence que, jeté dans un siècle plein de catastrophes et de désordres, Augustin eut besoin d'un caractère plus actif et plus hardi, et que son imagination effarouchée par tant de désastres fut souvent aussi bizarre que celle de Bossuet est sublime.

A quinze siècles de distance, ces deux hommes ont marqué du sceau de leur génie deux grandes époques de l'humanité.

On ne retrouve pas dans l'évêque d'Hippone ce beau langage, et ces grâces éloquentes de l'Asie chrétienne. Il ne parle pas pour Antioche et pour Césarée; il est plus sérieux et plus inculte : souvent il est barbare, sans être simple, parce que la barbarie d'un peuple en décadence a quelque chose de subtil et de contourné. Mais son âme est inépuisable en émotions neuves et pénétrantes. C'est par-là qu'il ravissait les cœurs, qu'il faisait tomber les armes des mains à des hommes féroces accoutumés à s'entre-déchirer dans une fête annuelle. Nul art, nulle méthode ne règne dans ses discours. Ils diffèrent autant des belles homélies de Chrysostome, que les mœurs rudes des marins d'Hippone s'éloignaient des arts et du luxe de Constantinople.

Lorsque saint Augustin parlait dans Carthage, son style devenait plus pompeux et plus fleuri ; mais sa puissance était toujours la même, celle qu'il de-

mande à l'orateur chrétien, le don des larmes. Cette tendre vivacité d'âme qui jette tant de charme dans ses confessions, revit jusqu'au milieu des épines de sa théologie. Moins élevé, moins brillant que les Basile et les Chrysostome, il a quelque chose de plus profond. Il est moins éloquent, mais plus évangélique; car il parle davantage au cœur de l'homme.

Nous avons achevé ce court tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle. En la prenant dans Alexandrie, au pied de la chaire d'Athanase, nous l'avons suivie dans toutes les contrées du monde alors connu, de Bethléem aux villes de la Gaule, de Constantinople à Milan, d'Antioche à Carthage. Partout elle nous a guidé sur les pas d'une civilisation singulière qui réunissait tous les contrastes d'enthousiasme et de satiété, de luxe et d'ignorance. Elle a été pour nous comme le flambeau de ce monde intermédiaire, qui n'appartient

plus à l'antiquité, et pas encore à l'histoire moderne.

L'espace d'un siècle a vu se multiplier toutes ces tribunes chrétiennes qui furent remplacées par les Goths et les Vandales. Bien des réflexions naissent de ce spectacle. La domination religieuse y paraît la puissance du génie, plutôt que celle de l'église. Ces hommes, dont la voix s'élève et entraîne les peuples, étaient les premiers hommes de leur temps par le talent, par la vertu, par la science. On cherche en vain qui leur comparer dans le domaine désert du polythéisme. Ils sont les orateurs de la grande réforme du monde, les interprètes de la sublime nouveauté qui transporte tous les esprits. On croit leur parole, parce qu'on l'admire; et on l'admire d'autant plus qu'on la croit. Ils ont tout ensemble plus de lumières et de foi que leurs contemporains, et les dominent par ce double empire; leur zèle n'est pas un calcul qui s'appuie

sur l'ambition et la crainte; le soupçon d'hypocrisie n'approche pas de leurs âmes. Leur religion est secourable et populaire.

Et cependant ce pouvoir ecclésiastique qui s'élevait, soutenu par de si grandes vertus, vit périr l'état social, et fut impuissant à le sauver. Les choses religieuses et les intérêts civils, trop confondus, ôtèrent aux hommes cette active énergie qui maintient les empire. On oubliait les fortes vertus pour les abstinences monacales, la patrie pour le cloître, et la guerre pour la controverse. Ce siècle de splendeur théologique fut l'avant-scène de la barbarie : tant il est vrai que la religion, secours divin des âmes, n'est pas un instrument politique qui suffise à tout, et ne peut suppléer, pour les états, ni le travail, ni la liberté, ni la gloire !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

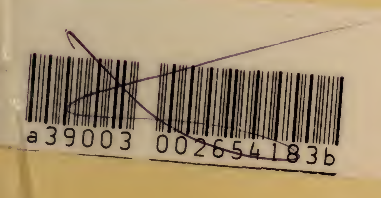
CONTENUES

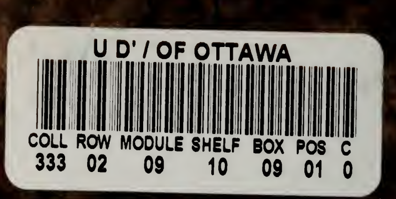
DANS LES DEUX VOLUMES.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE ET DU SECOND VOLUME.


a39003 00265418З6


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 09 10 09 01 0